



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

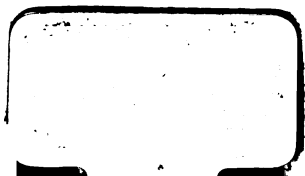
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

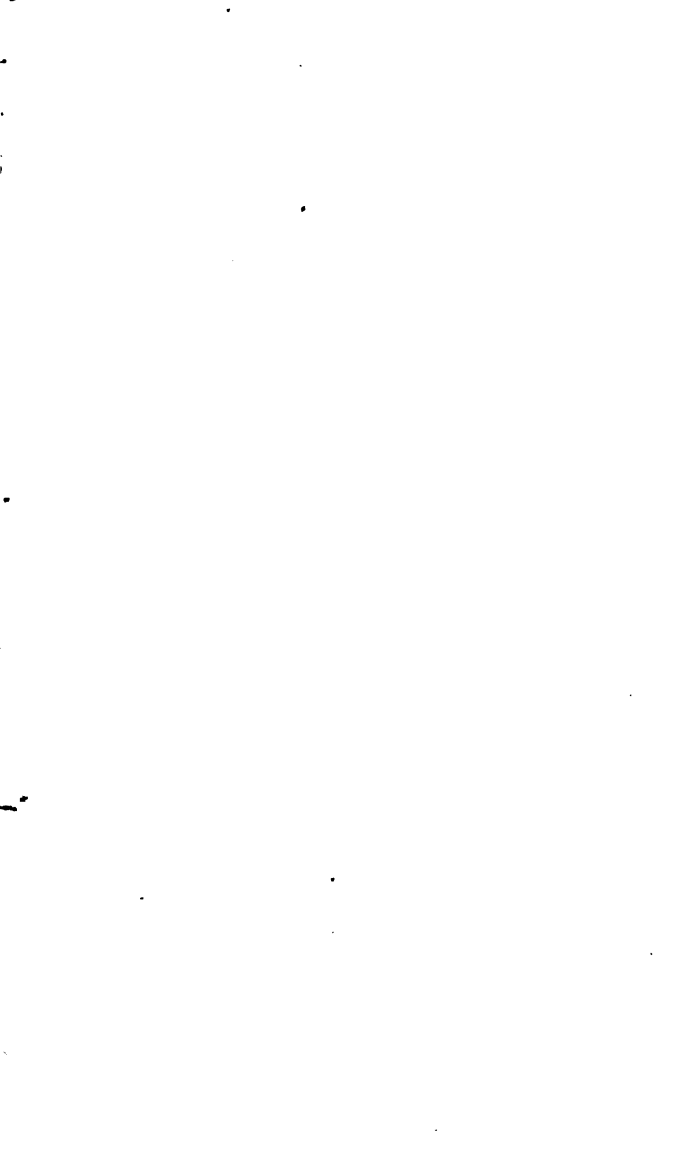
À propos du service Google Recherche de Livres

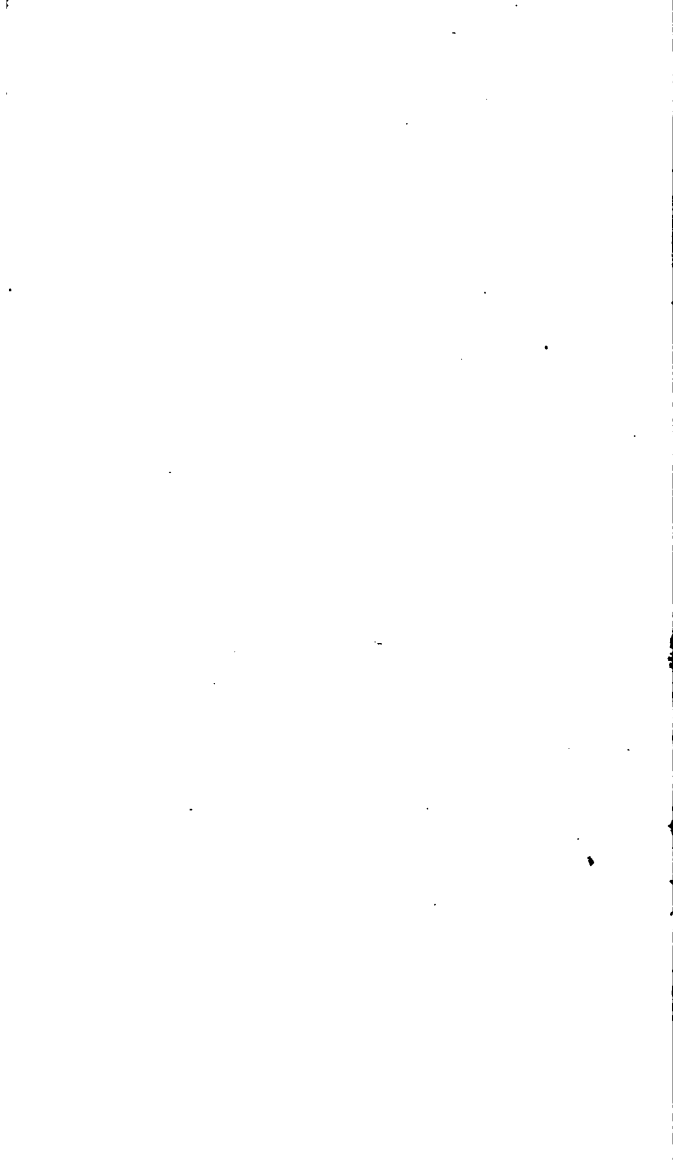
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Vet. Fr. II A. 151







LE
ROMAN
COMIQUE,
De Scarron
MIS EN VERS;

Par M. LE TELLIER D'ORVILLIERS.

PREMIERE PARTIE,



A PARIS;

Chez MICHEL-ETIENNE DAVID, Quai
des Augustins, à la Providence, & au
Roy David.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





LE
ROMAN
COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.
POÈME BURLESQUE.

*Une troupe de Comédiens arrive dans la
Ville du Mans.*



Monsieur Phebus allant bon
train ,
Etoit plus d'amoitié chemin
Et son char penchant vers le
monde ,

Rouloit en s'approchant de l'Onde ;
Il ne tenoit qu'à ses chevaux
D'entrer promptement dans les eaux ,

A

Maïs ils secoüoient leurs gourmetes,
Et ne faisoient que des courbettes,
En respirant un air marin ,
Qui ne sent pas le romarin ;
Ce fameux char ou bien ce coche ,
Avec l'attelage étoit proche
De la Mer , dans laquelle on dit
Que maître Phœbus a son lit ,
Où toutes les nuits il repose ,
Peut-être y fait-il autre chose ;
Pour parler plus humainement ,
Et plus intelligiblement ,
Car tout ceci n'est que pour rire ;
Il faut presentement vous dire
En termes un peu plus concis ,
Qu'il étoit entre cinq & six ,
Qu'on débitoit quelque gazette ,
Lors qu'à grand bruit une charette ,
Entra dans les halles du Mans ,
Que je fois pendu si je ments ;
Jamais l'on ne vit telle entrée ,
Cette charette étoit tirée
Par quatre bœufs , dont la maigreur
Aux plus effrontés faisoit peur ;
Ces quatre bœufs étoient derrière
Une Cavale poulliniere ,

Dont ce poulain alloit, venoit,
Comme un petit fou qu'il étoit :
Des paquets, des coffres, des malles,
Toilles peintes & linges sales,
Le tout bien rangé par hazard,
Remplissoit ce superbe char,
Et formoit une pyramide
Ambulante & fort peu solide,
Puisque souvent elle panchoit;
Sur cette hauteur paroissoit
Une espèce de Dameselle,
Qui n'étoit ni laide ni belle,
Mais d'un heureux temperamment,
Habillée assez plaisamment,
Moitié campagne; moitié ville,
Avec tout l'air d'une Sybille,
Mangeant un morceau de pain bis;
Un jeune homme pauvre d'habits,
Mais cependant riche de mine,
Sur l'épaule une carabine,
Marchoit auprès du chariot,
Ce n'étoit pas un idiot,
On n'en reçoit point au Théâtre;
Il avoit une grande emplâtre,
Sur l'œil gauche ou bien sur l'œil droit,
Je ne sçai sur lequel c'étoit;

Elle cachoit presque sa joue ,
Et lui faisoit faire la mouë ,
Comme la feroit un proscrit ;
Il avoit pourtant de l'esprit ,
Sur tout il tiroit à merveilles .
Plusieurs geais , nombre de corneilles ,
Dont il avoit été vainqueur ,
Faisoient voir qu'il étoit chasseur ;
Il les portoit en bandouliere ,
Qui pendoit fort bas par derriere ,
Avec une poulle , un oyson ,
Pris auprès de quelque maison ;
Il aimoit la petite guerre
Plus que personne de la terre ;
Sur sa tête au lieu de chapeau .
Il portoit un bonnet de peau ;
Epouventail à chenevieres ,
Entortillé de jarretieres
De cent différentes couleurs ,
Et de cent diverses largeurs ;
Cependant cette bigarrure ,
Sur cette plaisante coëffure ;
Avec un gros nœud de ruban ,
Formoit un assés beau turban ,
Auquel une habile ouvriere ,
N'avoit pas mis la main derriere ;

COMIQUE.

De cravate il n'en portoit point,
 Il avoit au lieu de pourpoint,
 Par dessus une chemisette
 Une casaque de grisette,
 Ceinte avec un morceau de cuir,
 Qui lui servoit à soutenir
 Une grande & terrible brette,
 Qui certainement sans fourchette
 Ne pouvoit servir aisément,
 Si Messire Scarron ne ment;
 On voyoit sur lui mainte tache,
 Et ses chausses à bas d'attache
 Ressembloient parfaitement bien
 A celle d'un Comedien,
 Qui dans une piece Tragique,
 Represente un Heros antique;
 Il avoit au lieu d'escarpins
 Une paire de brodequins,
 Qui lui servoient comme de bottes,
 Car ils étoient couverts de crottes
 Jusqu'à la cheville du pied,
 Ou peut être jusqu'à moitié,
 Du moins cela paroît probable:
 Un vieillard assez venerable,
 Vêtu plus regulierement,
 Quoique pourtant fort pauvrement,

Marchoit à côté du jeune homme ;
Mais il n'est pas tems que je nomme
Ici ces deux fameux Heros.

Ce vieillard portoit sur son dos

Sa grosse baffe de viole ,

Attachée à quelque bricole ;

Comme il marchoit en dandinant ,

Et qu'il se courboit en marchant ,

Avec sa tête chauve & nuë ,

On l'eût pris pour une tortuë

Qui se promenoit sur deux pieds ,

Trop foibles & mal deliés ;

Peut-être ici quelque critique

S'empresse à me faire la nique ;

En blâmant ma description ,

Par le peu de proportion

D'un homme avec une tortuë ,

Mais hardiment je le saluë ,

Et prétends bien le consoler ,

En disant que j'entens parler

De ces grosses qu'on voit dans l'Inde :

Morbleu si je prens mon olinde ;

Mais paix , je veux parler ainsi ,

Ou bien qu'il s'en aille d'ici ,

Car je n'aime point la chicane.

Revenons à la caravane ,

Elle passa , dit notre Auteur ,
Avecque beaucoup de rumeur ,
Devant le tripot de la biche ,
Dont le maître n'étoit pas riche ;
Parce qu'il aimoit le piot ;
Mais à la porte du tripot ,
Estoit une troupe civile ,
Des plus gros bourgeois de la Ville ,
Faineants en gros en détail ;
La nouveauté de l'atirail ,
Et le grand bruit de la canaille ,
Que l'on peut appeller marmaille ;
Assemblée à l'entour du char ,
Attirerent un prompt regard
De ces illustres Bourguemestres ,
Sur l'équipage & les pedestres ,
Ou pietons , n'importe ; aussitôt
Un fier Lieutenant de prevost ,
Nommé Monsieur la Rapiniere ;
Portant une longue rapiere ,
Fut celui qui les aborda ,
Et cependant leur demanda
Avec l'autorité d'un Juge ,
S'ils ne cherchoient point un refuge ;
Enfin qu'elles gens ils étoient ,
Et dans quel endroit ils alloient :

Aussi résolvait que Bartole ,
Le jeune homme prit la parole ,
Faisant quatre pas en avant ,
Sans mettre les mains au turban ;
Car la gauche étoit occupée
A retenir la longue épée
Qui battoit sur ses flageolets ,
Puis qu'il n'avoit point de molets ;
De l'autre aisément l'on devine ,
Qu'il tenoit une carabine ,
Parce que je l'ay déjà dit ;
Et cependant il répondit
Qu'ils étoient François de naissance ;
Comedien par excellence ,
Que son nom étoit le Destin ,
Que celui du vieux Roquentin
Étoit Monsieur de la Rancune ,
Qui cherchoit à faire fortune ,
Un peu tard à la vérité ,
Mais qu'il étoit de qualité ;
Que cette jeune Damoiselle ,
Du moins aussi sage que belle ,
Juchée ainsi qu'un Perroquet ,
En charette sur un paquet ,
Et plus brillante que lanterne ,
Portoit le nom de la Caverne ;

Ce nom bizarre & peu commun ,
Fit d'abord éclater quelqu'un ,
Comme si c'étoit baliverne ;
Hé ! quoi, le nom de la Caverne ,
Ajoûta le Comedien ,
Doit-il vous paroître plus chien ,
Que ceux de Messieurs la Montagne ,
La Rose , l'Epine , ou Champagne ,
De la Vallée , ou Pavillon !
Enfin la conversation
Ne finit point sans incartade ;
On vit donner quelque gourmande
Capable de casser les dents :
L'on entendit des juremens
A la tête de l'équipage ,
Et l'on fut ému du ravage ;
C'étoit-le valet du tripot ,
Qui ne passoit pas pour un sot ,
Il carressoit à coups de barre
Le bon chartier sans dire garre ,
Parce que ses bœufs, sa jument
Usoient un peu trop librement
D'un tas de foin devant la porte ;
Mais cependant l'on fit enforte
D'Appaiser la noife ; en un mot ,
La maîtresse de ce tripot ,

Qui cherissoit la comedie ,
Et goûtoit une tragedie
Bien plus que vespres ni sermon ;
Appella son valet demon ,
Et par une belle maniere ,
Rare chez une tripotiere ,
Elle consentit de bon cœur
Qu'un pauvre chartier de malheur
Laissât ses bestes vivre à l'aise ;
Mais cependant ne vous déplaîse ,
L'Auteur prit un peu de repos
Et rumina fort à propos
Ce qu'il vous diroit dans la suite ,
Car pour à present il vous quitte.



CHAPITRE II.

POÈME BURLESQUE.

Quel homme étoit le fleur de la Rappiniere

AYant donc pris quelque repos,
Je vais vous dire en peu de mots ;
Que le fleur de la Rappiniere
Étoit le rieur ordinaire
De la bonne Ville du Mans ;
L'on trouve partout de ces gens ;
C'est une race très fertile ;
Il n'est point de petite Ville ,
Qui n'ait son rieur importun ,
Et Paris n'en a pas pour un ,
Souvent le nombre en est extrême
Dans chaque quartier ; & moi-même ;
Si j'avois voulu, l'on sçait bien
Que je le serois dans le mien :
Mais depuis trop long-tems je gronde
Contre les vanités du monde ,
Et c'est un un fort vilain métier
D'estre le rieur d'un quartier.

Revenons à la Rappiniere,
Qui pour mieux entrer en matiere,
Reprit la conversation,
Que les coups & l'émotion
Avoient d'abord interrompue
Dans le beau milieu de la rue,
Et s'adressant au sieur Destin,
Qui décrotoit son Brodequin,
Lui conta mainte baliverne,
Et demanda si la caverne,
Monsieur de la Rancune & lui,
Dont il vouloit être l'appui,
Pouvoient composer une troupe,
Et s'ils avoient le vent en poupe;
Notre troupe, repondit-il,
En fronçant un peu le sourcil,
Est aussi belle sans louange
Que celle du Prince d'Orange,
Ou de Monseigneur d'Epéron,
Nous ne manquons pas de renom
Nous déclamons tous avec grace,
Mais hélas ! par une disgrâce
Qui nous est arrivée à Tours,
Je m'en ressouviendrai toujours,
Car la récolte étoit fertile
Dans cette grande & belle Ville,

Où notre étourdi de portier
A mis à mort un fuzelier
De l'Intendant de la Province ;
Sçachant l'Ordonnance du Prince ;
Chacun s'est enfui tout ému ,
Le pied droit chaussé l'autre nud
Dans un assez triste équipage ,
Comme vous voyez j'en enrage ;
Ces fuzeliers de l'Intendant ,
A la Flèche en ont fait autant ,
Ditle sieur de la Rappiniere,
Ventrebleu, dit la Tripotiere ,
Ces gens me causent des transports ,
Que le diable soit dans leurs corps ,
Qu'on leur donne mainte nazarde ,
Que feu Saint Antoine les arde ,
Ils méritent le châtiment ;
Quel terrible dérangement
Aujourd'hui , par leur perfidie
Nous n'aurons point la comédie.
Ah ! ce malheur me fâche bien ,
Repond le vieil comedien ,
Et cette aventure est fatale ,
Si j'avois la clef d'une male ,
Où sont la plupart des habits ,
Je serois véritablement bien d'avis ,

De ne pas rester inutile ,
Pour plaire à Messieurs de la Ville ,
Trois ou quatre jours sans façon ,
Avant de gagner Alençon ,
Où nôtre Troupe doit se rendre ,
Comme on ne devoit pas s'attendre
A cetre reponse , aussitôt
Le sieur Lieutenant de Prevost
Offrit gayement à la caverne
Robe qui n'étoit pas moderne ,
Puisque sa femme & ses enfants
S'en servoient depuis quatorze ans :
Pour madame la Tripotiere ,
Qui cherchoit à se satisfaire ,
Dit que chez elle on avoit mis
Engage deux ou trois habits
Fort propres pour la mascarade ;
Que Destin & son Camarade
Pouvoient aisément s'en saisir ,
Que cela lui feroit plaisir ;
Mais quelqu'un de la compagnie
Ajoûta que la comedie
Seroit tout d'un coup aux abois ,
N'étant pour cet effet que trois.
Oh oh ! s'écria la Rancune ,
L'Avanture est assez commune ;

Sur les leçons de mon ayeul,
Je joué une piece moy seul ;
Je peux faire sans grande peine
En même-tems le roi , la reine ,
Aussi bien que l'ambassadeur ,
Je sçai tous les roles par cœur :
Par exemple, dans une scène
Qui doit commencer par la reine ,
Je garde un moment le tacet ,
Après quoi je parle en faucet ;
Pour l'Ambassadeur je nazonne ,
En me tournant vers ma couronne ,
Que je mets sur un tabouret ;
Cependant admirés ce trait ,
Pour le Roi sans aucun cortège ,
Je prens ma couronne & mon siege ,
Et grossissant un peu ma voix
Je parle avec beaucoup de poids ;
Mais qu'ainsi ne soit pour vous plaire ,
Nous voulons bien vous fatiguer
Par un plat de notre metier ;
Messieurs, contentés le chartier
Avant qu'il aille à l'écurie ,
Et payés nôtre Hôtellerie ;
Fournissez à chacun l'habit ,
Et nous jouïrons avant la nuit ;

Sur ma parole on me doit croire ,
Où bien ma foi nous allons boire
Chacun quatre coups seulement ,
Et reposer tranquillement ,
Car nous n'avons point de l'année ,
Fait une si grande journée.
Un tel parti si bien conçu ,
Unanimement fut reçu ,
Et le diable de Rappiniere ,
Malicieux à l'ordinaire ,
Dit que sans chercher au taudis ,
Il falloit prendre les habits
De deux jeunes gens de la Ville ;
Que la chose étoit fort facile ,
Parce que ces deux jeunes gens
Dans le tripot jouïroient long-tems ;
Que la Caverne pouroit faire ,
Avec son habit d'ordinaire ,
Tel personnage qu'on voudroit ;
Que par tout elle passeroit ,
Soit dans une piece tragique ,
Soit dans une piece comique ;
Aussitôt dit, aussitôt fait ,
Les Comediens en effet ,
Viderent bien vite une peinte ,
La mesure parut succinte ,

Mais

Mais s'emparant desdits habits,
Ils furent bien-tôt travestis.
L'assemblée étant fort grosse
Par la meilleure bourgeoisie,
Prit place dans un galetas,
Dont le plancher étoit très-bas;
On leva d'abord un drap sale
D'une manière originale,
Et l'on vit sur un matelas,
Le Destin qui paroïssoit las;
Le corbillon de quelque Nonne
Lui servoit à lors de couronne,
Il n'avoit pas de quoi choisir,
Donc il faloit bien s'en servir;
Se frotant les yeux & l'oreille,
Comme un homme qui se reveille,
Il fit un peu le renchery,
Et sur un ton de Mondory;
Parce qu'il étoit à la mode,
Recita le rôle d'Herode,
Qui commence par ces cinq mots:
Ombre qui troublés mon repos.
Il declama d'un grand courage,
Et l'emplâtre de son visage
N'empêcha pas qu'on ne vit bien
Qu'il étoit bon comedien.

La Caverne fit à merveille ,
L'on n'avoit point vû sa pareille ,
Et tout le monde l'approuva
Dans les rôles qu'elle joüa
De Mariane & de Salome.
La Rancune n'étoit pas homme
A ne point plaire au spectateur ,
Aussi parut-il bon acteur ,
En montrant beaucoup de noblesse
Dans plusieurs rôles de la piece.
L'on alloit tirer le rideau ,
Ce n'étoit pas là le moins beau ,
Quand le diable, qui rien n'oublie ,
Fit finir cette Tragedie ,
Non pas par la cruelle mort
De Mariane qu'on plaint fort ,
N'y par les desespoirs d'Herode ,
Mais si le sieur Scarron ne brode ,
Ce fut par mille coups complets
Du poing , des pieds , sans les soufflets ,
Par des juremens effroïables
Que n'auroient pas fait tous les diables
Dans une telle occasion ,
Et par une information
Que fit le sieur la Rapiniere ,
Fort expert en cette matiere ,

Et plus sçavant que . . . mais holà,
Nôtre chapitre finit là.



CHAPITRE III.

POEME BURLESQUE.

Le déplorable succès qu'eût la Comédie.

DAns chaque Ville du Royaume ,
Pour l'ordinaire un jeu de paume
Est le plus noble passe-tems
D'un grand nombre de faineants ;
C'est là tous les jours qu'on s'assemble ,
Ceux-ci pour y jouer ensemble ,
Ceux-là pour voir ; c'est dans ce lieu
Qu'on rime richement en Dieu ,
Que subtilement on harangue ,
Qu'on donne de bons coups de langue ,
Qu'on épargne peu le prochain ,
Et qu'on jure souvent envain ;
On n'y fait quartier à personne ,
Et chacun se perfectionne ,
Selon le beau talent railleur
Que l'on a reçu du Seigneur ;

On se pille & l'on se dévore ,
Enfin l'on vit de turque à maure :
C'est dans un de ces tripots là ,
Je n'ai pas oublié cela ,
Que j'ay laissé trois gens comiques ,
Qui devroient passer pour tragiques ,
Recitant d'un ton merveilleux
La Mariane aux blonds cheveux ,
Devant une assemblée entiere ,
Où présidoit la Rappiniere :
Vous jugerés dans un instant
Qu'il étoit fort bon président ;
Ou du moins qu'il avoit bon crâne.
Autems qu'Herode , & Mariane ,
Sans aucunes formalitez ,
S'entredisoient leurs veritez ,
Et s'échaufoient un peu la bile ,
Les deux jeunes gens de la Ville ,
Dont on avoit pris les habits ,
Accoururent dans le taudis ,
En calleçon , en chemisettes ,
Et tenant encore leurs Raquettes ;
Ils ne s'étoient point fait froter ,
Negligeant de se rajuster
Pour venir à la comedie :
Ce fut belle ceremonie ,

Ils devinrent tous deux bouffis ;
Sitôt qu'ils virent leurs habits
Que portoient Herode, & Pheroras
Fils de chienne, double peccore,
Dit l'un d'eux qui n'étoit pas sot,
Parlant au valet du tripot,
Je veux te payer ton salaire ;
Qui t'a fait assez temeraire
Pour donner ainsi nos habits
A ces deux bateleurs maudits !
Il faut morbleu que je t'écrase ;
Ce valet étoit en extase ,
Comme il apprehendoit le mal ,
Et qu'il sçavoit que ce brutal
Battoit fort souvent sa servante.
Il lui dit d'une voix tremblante ,
Que ce n'étoit vraiment pas lui ,
Et qu'il avoit bien de l'ennuy
De ce qu'on le croyoit capable
D'un tour aussi désagréable ;
Et qui donc , barbe de cocu ,
Ajoûta-t'il tout éperdu ?
Le valet aima mieux se taire ,
Que d'accuser la Rappiniere ;
Mais lui se levant dans l'instant ,
Répondit d'un ton insolent ,

Comme s'il avoit quelque empire :
C'est moy, morbleu, qu'en veux tu dire !
Que tu n'est qu'un sot , qu'un faquin ,
Reprit l'autre en levant la main ,
Et lâchant un coup de raquette ,
Qui lui fit faire une courbette :
Rappiniere fut si surpris
Du forfait de ce malapris ,
Lui qui dans une telle affaire
En uisoit ainsi d'ordinaire ,
Qu'il demeura comme endormi ,
Soit pour admirer l'ennemi ,
Ou bien parce que le compere
N'étoit point assez en colere
Pour se battre devant témoins ,
Ne fut-ce qu'à grands coups de poings.
C'étoit là le tems d'en decoudre ,
Il avoit peine à s'y resoudre ,
Et peut être que ce débat
N'auroit pas fait naître un combat ,
Si dans l'instant son domestique ,
Beaucoup plus que lui colérique ,
N'eût empoigné cet aggresseur ,
En lui donnant de tout son cœur ,
Sans le marchander d'avantage ,
Dans le beau milieu du visage ,

Pour mieux dire sur le groin
Un effroyable coup de poing,
Avec toutes les circonstances,
Et même avec ses dépendances,
Ensuite plusieurs autres coups,
Et par dessus & par dessous.
De plus le sieur la Rappiniere
Le prit finement par derrière,
Comme étant le plus offensé,
Il l'avoit déjà terrassé,
Un parent de cet adversaire
Prit de même la Rappiniere,
Mais ce parent fut investi
Par quelqu'un de l'autre parti;
Celui-ci le fut d'un troisième,
Et celui-là d'un quatrième.
Tous dans ce vilain galetas,
Se battoient comme chiens & chats,
Chacun juroit à sa maniere,
Et cependant la Tripotiere
Voyant ses meubles renversez,
Et plusieurs escabeaux cassez,
Faisoit des cris épouvantables,
Donnant ces gens à tous les diables;
Il est vray qu'il faut convenir
Que chacun y devoit périr.

Par coups de poing, de pieds, de chaises,
Et cent tapes aussi mauvaises.
Si quelques uns des Magistrats,
Qui promenoient à lors leurs rats,
Avec le Sénéchal du Maine,
N'eussent entendu cette scène,
Et ne fussent accourus-là,
Afin d'appaiser tout cela ;
On ne sçavoit trop comment faire
Dans une si cruelle affaire ;
Plusieurs d'entre eux dirent tout beau,
Qu'on jette deux ou trois sceaux d'eau
Sur cette chienne de canaille,
Qui trop rudement se chamaille.
Ce remede si bien choisi
Auroit peut-être réussi,
Mais la trop grande lassitude
Que causoit un combat si rude,
Fit separer tous ces mutins,
Outre que deux bons Capucins,
Bien barbus & de riche taille,
Vinrent sur le champ de bataille
Pour tâcher d'y mettre une paix,
Non tout à fait bien ferme, mais
Pour faire accorder quelque trêve
Sur une attaque si grieve,

Et

Et cependant négocier ,
Sans pourtant préjudicier
Aux différentes procédures ;
Chacun voulant sur ses blessures
Faire des informations ,
Et prendre des conclusions ,
Le Destin fit mille prouesses
De cent différentes especes ,
Dont on parlera bien long-temps
Dans la belle Ville du Mans :
Aucun des Bourgeois n'en ignore ,
Même à present l'on parle encore
Du Comedien si vanté ,
Suivant ce qu'en ont rapporté
Les deux Auteurs de la querelle ,
Qu'il releva de sentinelle ,
Et qu'il pensa roüer de coups ,
Pendant qu'il étoit en courroux ,
Outre quantité d'adversaires
Qui reçurent les étrivieres ,
En les mettant hors de combat.
Durant ce terrible sabat ,
Il perdit pourtant son emplâtre ,
Et ce bel homme de théâtre ,
Fit voir à tous les Spectateurs ,
Malgré les coups & les Clameurs ,

LE ROMAN

Qu'il avoit aussi beau visage
 Que bon air & gentil corsage ;
 Les nez sanglants furent lavés ,
 On changea les collets troués ,
 On appliqua quelques emplâtres
 Sur tous les plus opiniâtres ;
 Un certain soldat indiscret
 Pensa quelques uns du secret ,
 L'on fit même des points d'éguille,
 & l'on eut besoin de béquille ;
 Les meubles furent ramassés ,
 Non sans être un peu fracassés ,
 Le tout étoit vaille que vaille ,
 Il ne resta de la bataille ,
 Malgré ce bel & bon traité ,
 Que beaucoup d'animosité
 Qui paroissoit sur le visage
 De ces grands faiseurs de tapage ;
 Mais les pauvres Comédiens ,
 Ne grognant pas moins que des chiens
 Que l'on veut pincer par derriere ,
 Sortirent avec Rappiniere ,
 Qui verbalisa le dernier ,
 Car il entendoit le metier.
 Passant du Tripot sous la halle ,
 Six ou sept de même cabale ,

S'en vinrent l'épée à la main,
Et les entourerent soudain ;
Il n'est pas aisé de se battre ,
Quand on en voit sept contre quatre .
La Rappiniere homme d'honneur ,
A l'ordinaire eut grande peur ,
Il auroit eu bien autre chose ,
C'est-à-dire , en vers comme en prose ,
Qu'on lui donnoit un coup fouré ,
Si le Destin nel'eût paré ;
Cependant malgré la parade ,
Ce terrible coup d'estocade
Lui blessa tant soit peu le bras ,
Mais Destin fit bien du fracas ,
Il pourfendit deux ou trois têtes ,
Ce fut conquestes sur conquestes ;
Il rompit deux estramaçons ,
Dont il fit voler les tronçons ;
Il abatit beaucoup d'oreilles ,
En un mot il fit des merveilles ,
Et ce fameux Comedien ,
Déconfit ces Messieurs si bien ,
Qu'on disoit que du Mans à Rome ,
Il n'étoit point de plus brave homme ;
Ce guet à pan bien repoussé ,
Avait, dit-on, été dressé

Au Seigneur de la Rappiniere ,
Qui ne cherchoit point à mal faire ,
Par deux petits nobles , dont l'un
N'étoit presque jamais à jeun ,
Et l'autre étoit je crois beau-frère
De celui qui tout en colere
Avoit commencé le debat ,
Et livré d'abord le combat ,
Par un très grand coup de Raquette ;
Réellement faisant retraite ,
La Rapiniere étoit gâté ,
Si Dieu n'avoit pas suscité
Dans cette affaire formidable ,
Un deffenseur incomparable
En ce vaillant Comedien ,
Qui fut son unique soutien ;
Un si grand bienfait sans reproche ,
Trouva place en son cœur de roche ,
Car il avoit pensé périr ,
Il ne voulut jamais souffrir
Que cette troupe si chérie
Logeât dans une Hôtellerie ,
Il mena ces Comediens
Chez lui, pour les combler de biens ,
Où le chartier fort pacifique ,
Mit tout le bagage comique ,

Et s'en alla sans se fâcher :

Pour moi jem'envais me coucher.



CHAPITRE IV.

P O E M E B U R L E S Q U E.

*Dans lequel on continue à parler du sieur
de la Rappiniere , & de ce qui arriva
la nuit en sa maison.*

M Ademoiselle Rappiniere
Etoit un tant soit peu ratiere ;
Lisant fort souvent des Romans ,
Et cherissant les complimens ,
Elle reçut la compagnie ;
Avec grande ceremonie ;
Car on dit que c'étoit son fort ;
Que de complimenter d'abord :
Elle étoit si maigre & si seche ,
Qu'elle n'ôtoit jamais la mèche
D'une chandelle avec ses doigts ;
Que le feu n'y prit chaque fois ,
Quoique pourtant assés gentille ,
Et d'une très bonne famille ,

Ne fuyant pas les vanités.
J'en dirois mille raretés,
Que je veux passer sous silence,
Pour des raisons de consequence;
Les deux Dames en moins de rien,
Firent connoissance si bien,
Qu'elles s'entrapelloient ma chere,
Mon petit cœur, petite mere,
Sans les autres noms gracieux;
Mais la Rappiniere orgueilleux,
Autant que barbier de la Ville,
En entrant parla d'un haut stile,
Et dit en élevant sa voix,
Tout au moins trois ou quatre fois,
Qu'il avoit une faim canine,
Que l'on allât à la cuisine
Pour faire hâter le souper,
Qu'il falloit aussi s'occuper,
A l'office pour la salade,
C'étoit pure rodomontade,
Car outre un vieux valet brutal,
Qui pansoit même son cheval,
Une très petite servante,
Qu'on disoit un peu sa parente,
Mais aussi sotte qu'un oison,
Alloit venoit dans la maison,

Avec une vieille boiteuse ,
Bien décharnée & bien hideuse ;
Qui ne gagnoit peut-être rien ;
Quoiqu'elle eut du mal comme un chien
Sa vanité fut très punie ;
Par une cruelle avanie ;
Il n'étoit chez lui qu'à regret ,
Pour l'ordinaire au cabaret
Il mangeoit au moins comme quatre ,
Et sans que j'en puisse rabatre,
Il avalloit cinq ou six pots
Aux depens de cinq ou six sots ;
Pour sa femme & ses domestiques ;
Avec leurs figures étiques ,
Mangeoient des choux , ou du hachis ,
Selon l'usage du païs.
On fait parfois de lourdes fautes ,
Voulant briller devant ses hôtes ,
Et les regaler proprement ,
Il porta sa main doucement
A son dos , croyant par derrière
Couler d'une adroite maniere
Quelque monnoie à son valet ,
Pour aller payer le banquet ;
Mais la rencontre fut mauvaise ,
Car l'argent tomba sur sa chaise ;

De sa chaise sur le parquet,
Par la faute de ce valet,
Je n'en suis pas bien seur, peut-être
Etoit-ce la faute du maître ;
La Rappiniere, à ce sujet,
Devint tout à coup violet ;
Sa femme en parut très-surprise,
Et rougit de cette sottise ;
Le valet en jura tout bas,
Maudissant le future repas ;
La Caveine fine en satire,
Tourna la tête pour en rire ;
La Rancune en fit peu de cas,
Et n'y songea peut-être pas :
Pour du Destin ce maître Sire,
Je ne sçaurois m'a foi qu'en dire,
Car je n'ai pas bien sçeu l'effet
Que tout ce désordre avoit fait
Sur son esprit souvent en joye,
L'on ramassa cette monnoie,
Cependant par provision,
L'on fit la conservation.
Vous qui brillez sur le Theatre ;
Pourquoi mettez-vous une emplâtre,
Qui barbouille votre groin,
Dit la Rappiniere au Destin ;

C'est que je me métamorphose ,
Reprit le Destin , & pour cause :
Sçachez, Monsieur , que me voyant
Bien travesti par accident ,
J'ai voulu dans cette occurence
Oter aussi la connoissance
De mon visage , car hélas !
J'ai des ennemis sur les bras.
Il alloit conter son histoire ,
Mais il fallut manger & boire ;
Le souper vint bon ou mauvais ,
Je n'ai pas sçû combien de mets
L'on apporta dessus la table ,
Mais il me paroit vraisemblable ,
Qu'entre autres choses , le valet
Leur servit un cochon de l'ait ,
Avec un fromage à la crème ;
Enfin la joie étoit extrême ,
Rappiniere ne manqua pas
De faire honneur à son repas ,
Et but si bien qu'il en fut ivre ,
La Rancune voulut le suivre ,
Le Destin soupa sobrement ,
Et ne but que modestement ;
La Caverne bien animée ,
En Comedienne affamée ,

Ne cessa point d'officier ,
Tâchant de se rassasier ;
Pour la femme de Rappiniere ,
Qui soupoit très mal d'ordinaire ,
Profita de l'occasion ,
Et mangea sans discretion ,
C'est-à-dire tant , que l'histoire
Nous apprend qu'elle en eût la foire ;
Le domestique fut souper
De tout ce qu'il put attraper ,
Car n'ayant rien trouvé de reste ,
Leur repas fut court & modeste.
Pendant que l'on dressa les lits ,
Monsieur le maître du logis
Débita cent contes frivoles ,
Et lâcha beaucoup d'hyperboles ;
Dès qu'on eut quitté ce festin ,
L'on mit coucher le sieur Destin
Seul dans une petite chambre ,
Qui ne devoit pas sentir l'ambre ;
Les punaises , puces , & rats ,
Lui causerent grand embarras ;
La caverne , quoi qu'un peu fiere ,
Dormit avec la chambriere
Dans un très-petit cabinet ,
Et Rancune avec le valet .

J'ignore où sans plaisanterie,
Peut-être étoit-ce à l'écurie,
Peut être empêche de mentir :
Tous avoient besoin de dormir,
Les uns par trop de lassitude,
D'autres par trop de plénitude,
Qu'on avoit acquise en soupant,
L'on ne dort guère pourtant,
Tant-il est vrai que sur la terre,
Tout est fragile comme un verre ;
Mais ceci n'a point son pareil,
Après deux heures de sommeil,
Mademoiselle Rappiniere
Sentant que certaine matière
Faisoit murmurer ses boyaux,
Ouvrit doucement ses Rideaux,
Et s'en fut, quoique très poltronne,
Où les Rois ne vont qu'en personne ;
Cela veut dire aux lieux secrets.
Son cher mary bientôt après,
S'imaginant trouver l'Aurore,
Se reveilla tout ivre encore,
Et s'aperçut malgré cela,
Que sa femme n'étoit point là ;
Il l'appella, point de nouvelle,
Car Madame étoit à la selle.

Avoir quelque soubçon jaloux,
Quitter le lit avec courroux,
Blasphêmer à tort & sans cause,
Ce ne fut qu'une même chose:
Sortant de son appartement,
Il ouit marcher doucement,
Et ne croyant pas se méprendre,
Bien loin d'être là pour attendre
Sans dire mot, il poursuivit
Quelque tems ce qu'il entendit,
Jugés qu'elle fut sa furie:
Au milieu d'une gallerie
Qui conduisoit chez le Destin,
(Quand on boit par fois trop de vin,
L'on doit craindre quelque anicroche)
Il se trouva pourtant si proche
De ce qu'il suivoit à tâtons,
Qu'il crut marcher sur les talons,
pensant se jeter sur sa femme,
Il voulut lui chanter la game,
Et dit putain, je te vois bien;
Ses mains ne rencontrèrent rien,
Ses pieds trouverent quelque chose,
Ce qui probablement fut cause
Qu'à terre il tomba comme un sac,
Et qu'il sentit dans l'estomac,

Certaine pointe insupportable ,
Qui le fit crier comme un diable ,
Au meurtre , l'on m'a poignardé ,
Combatant comme un possédé ,
Et croyant découvrir la trame ,
Sans cependant quitter sa femme ,
Qu'il pensoit tenir aux cheveux ,
Ils se débatoient bien tous deux ,
A ce bruit , à ces cris horribles ,
A ces jurements si terribles ,
Tout le logis fut en rumeur ,
Chacun vint à l'aide en frayeur ;
La servante avec la chandelle ,
Demandoit par tout quelle nouvelle ;
Le vieux Rancune & le valet ,
Tenant chacun un pistolet ,
Et chacun en chemise sale ,
Firent voir qu'ils avoient la gale ;
La caverne comme un éclair ,
Parut avec son pet en l'air ,
Et sa jupe la plus méchante ,
Elle n'étoit que plus charmante ;
L'on vit arriver le Destin ,
Aussi-tôt l'épée à la main ;
Mademoiselle Rappiniere ,
Se rendit enfin la dernière ,

bien surprise, levant les yeux ,
De voir son mary furieux ,
Qu'on croyoit plus poltron qu'un lievre ,
Luctant contre une pauvre chèvre ,
Qui donnoit du lait à foison
Aux petits chiens de la maison ,
Dont la mere étoit morte en couche ,
Rappiniere comme une foughe
Restra pour lors , & si confus ,
Que jamais on ne le fut plus ;
Sa femme fort embarrassée ,
Devina d'abord sa pensée ,
Et l'appellant vieux loup garou ,
Lui demanda s'il étoit fou ;
Aussi sot qu'un fondeur de cloches ,
Il répondit à ces reproches ,
Qu'il avoit pris dans sa fureur
Cette chevre pour un voleur .
Destin dans cette conjoncture ,
Se douta bien de l'enclouure ,
Je ne sçay pas ce qu'il en dit ,
Mais chacun regagna son lit ,
Et pensa de cette aventure
Tout ce qu'il voulut je vous jure ;
Pour la chevre, je m'en souviens ,
Fut enfermée avec ses chiens .

CHAPITRE V,

POEME BURLESQUE.

Qui ne contient pas grand chose.

H Eureux qui peut faire fortune !
Le Comedien la Rancune,
Dont j'ai déjà dit quelques mots,
Un des plus illustres heros,
Que nous ayons dans notre livre,
Prenés la peine de me suivre,
Car vous n'en verés pas pour un,
Et puisque rien n'est plus commun,
Ni plus parfait, ni plus notoire,
Qu'un illustre heros d'histoire,
Demi douzaine de heros,
Ou soit disant bien à propos,
Feront plus d'honneur à la mienne
Qu'un seul qu'on mettroit sur la scène,
Et qui seroit malgré des soins,
Celui dont on parleroit moins;
Il n'est qu'heur ou malheur au monde,
Ou que le diable me confonde,

Le sieur Rancuné donc, étoit
un misantrope qui n'aimoit
Personne, & selon son Systême,
Il ne s'aimoit pas trop lui-même,
Disputant du matin au soir,
Il s'imaginoit tout sçavoir.
Je me suis souvenr laissé dire
Qu'on ne l'avoit jamais vû rire,
Il avoit un esprit pervers,
Et faisoit bien de méchants vers;
D'ailleurs nullement honnête homme,
Et malicieux au moins comme,
Un vieil singe qui ne vaut rien,
De plus envieux comme un chien,
Il lançoit des traits de satire,
Et trouvoit toujôurs à redire
A tous ceux qu'on avoit vanté;
Bellerose étoit affecté,
Mondory lui paroissoit rude,
Celui-ci n'avoit point d'étude,
Celui-là souvent l'ennuioit,
Et Floridor étoit trop froid.
Après une telle censure,
Je crois qu'il eut laissé conclure
Qu'il étoit le seul sans deffauts,
Prenant les autres pour des fots;

Et

Et cependant sans medifance ,
C'étoit par pure tolerance
Que l'on gardoit ce vieux grivois ,
Qui blanchiffoit sous le harnois.
Au temps des fades rapsodies ,
Et des cruelles comedies
De Hardi , selon le fujet ,
Rancune jouoit au faucet ,
Il rendoit souvent bon service ,
Faisant les rôles de nourrice , ,
Sous le masque mais il cessa ,
Car depuis que l'on commença
A mieux faire sur le Theatre ,
Il ne parut plus si folâtre ;
Toujours expert dans le metier ,
Il fut surveillant du portier ,
Et se plaifoit dans les contrôles ,
Lors qu'on lui fit prendre les rôles
D'ambassadeurs , de confidents ,
De vrais recors & de sergents ,
Quand il falloit livrer bataille ,
Assassiner quelque canaille ,
Ou bien accompagner un roi ,
Il s'acquitoit de son emploi :
Il avoit une basse taille ,
Accompanoit vaille que vaille

Aux triots du temps qu'on chantoit,
Et que chacun se farinoit ;
Pour joüer la petite piece
Avec plus de délateffe ;
Aujourd'huy ce n'est plus cela.
C'étoit sur ces beaux talents là
Qu'il fondoit une vaine gloire ,
Et qu'il s'en faisoit tant acroire ,
Joint à ce qu'il railloit toujourns ,
Et qu'il mêloit dans ses discours
Une medifance effroyable ;
C'étoit une langue de diable ,
Croyant avoir quelque valeur ,
Il étoit beaucoup querelleur.
Or, tout cela le faisoit craindre
Aux autres qui n'osoient s'en plaindre,
Avec Destin seul son fleau ,
Il étoit doux comme un Agneau ,
Et se faisoit voir raisonnable
Autant qu'il en étoit capable ;
On a cependant avancé
Qu'il en avoit été roffé ,
Mais ce babil désagréable ,
Et ce bruit si peu charitable ,
N'a duré non plus que celui
De l'amour pour le bien d'autrui

Qu'on disoit qu'il avoit sans cesse ,
Jusqu'à le prendre avec adresse ,
Ou s'en saisir furtivement ;
Avec cela certainement ,
Le meilleur homme de la terre ,
Et d'un excellent caractère.
Il me semble vous avoir dit ,
Qu'il se fût coucher dans le lit
Du valet de la Rapiniere ,
Ou que sur un tas de litiere ;
Il se mit avec ce coquin ,
Qui s'appelloit Bertrant Doguin
Soit qu'il fût couché sur la dure ,
Ou que Doguin par aventure
En remuant fit trop de bruit ,
Il ne put dormir de la nuit ;
Et se leva quasi malade ,
Aussi bien que son camarade ,
Que le maître avoit appelé ,
Aussi-tôt qu'il fut habillé ,
Je ne sçai s'il fit sa priere ,
Il entra chez la Rappiniere ,
Et voulut lui faire sa cour ,
En lui souhaitant le bon jour ;
Le beau compliment qu'il vint faire
Fut mal reçu de Rappiniere ,

Qui se détournant aussi-tôt
Avec un faste de prevost ,
Ne fit pas semblant de l'entendre ,
Pour se dispenser de lui rendre
Même nombre d'honnêtetés ,
Et repondre à ses loyautés :
Mais sçachant plus d'un personnage ,
Il ne s'en émut d'avantage.
Rappiniere avec tant de rats
Lui fit plusieurs interogats ,
Lui parlant de la comedie ,
Dont-il fit une apologie ,
Et de fil en aiguille aussi ,
(Ce proverbe est fort bien ici)
Lui demanda par fantaisie ,
Depuis quand dans leur tragedie
Le sieur Destin jouïoit si bien ,
Ajoûtant qu'un comedien ,
De sa bonté , de son espee ,
Faisoit tout l'honneur d'une piece :
Enfin qu'il valoit un trésor.
Tout ce qui reluit n'est pas or ,
Repartit alors la Rancune ;
Ce raisonnement m'importune :
Sçachez qu'au tems que je faisois
Tous les personnages de Rois ,

Destin n'eust été que mon page ;
N'ayant point fait d'apprentissage ,
Comment sçauroit-il un métier
Qu'il ne veut pas étudier ;
Cet homme ne fait que de naître ,
S'il vouloit je serois son maître ;
Un comedien devient bon ,
Non pas comme le champignon ,
Et s'il a le don de vous plaire ,
C'est qu'il est jeune & temeraire ;
Mais tout cela me fait pitié ,
Vous en rabateriez moitié ,
Si vous aviez la connoissance
Comme moy de son arrogance ;
Il sembleroit à son avis ,
Qu'il descendroit de saint Louis ,
Cependant il s'obstine à taire
Son nom & celui de son pere :
Il n'ose nommer son pays ,
Non plus qu'une belle cloris ,
Qui l'accompagne , & qu'il appelle
Son adorable sœur jumelle ,
Et Dieu veille qu'elle le soit ;
Ventrebleu, tel que l'on me voit ,
Je n'en parle point par envie.
Un jour je lui sauvai la vie

Dans le beau milieu de Paris,

Et repoussai ses ennemis

Aux depens de deux coups d'épée

Que je reçus dans la mêlée ;

On sçait comme je suis vaillant,

Il en fut si méconnoissant,

Qu'aulieu de suivre ou de combattre

Dans le temps qu'on me mit à quatre

Chez un fameux chirurgien ,

Il me laissa là comme un chien ,

Sans oser pouffer une botte ,

Et passa la nuit dans la crotte

A chercher un certain bijou

De diamants , je ne sçay d'où ,

Mais qui selon toute apparence ,

N'étoient que d'Alençon je pense ,

Et qu'il disoit que ces bandits ,

En nous attaquant avoient pris.

Comment survint cette infortune ?

Dit Rappiniere à la Rancune ;

Sur le Pont neuf un jour des Rois ,

Reprit l'autre en haussant sa voix

On nous attaqua par derriere.

A ces paroles Rappiniere

Pensa tomber de mal saint Main ,

Aussi bien que Bertrant Doguin ,

COMIQUE.

Tous deux fort surpris , ils palirent ,
Un moment après ils rougirent :
La Rappiniere par détours
Changea si vite de discours ,
Et parut en si grand désordre ,
Que Rancune pensa se mordre
Les doigts , & fut extrêmement
Surpris de cet événement.
Quatre ou cinq archers à la file ,
Avec le boureau de la Ville ,
Entrant , rompirent l'entretien ,
Cela plut au comedien ,
Qui voyoit que la Rapiniere
tranchoit court sur cette matiere ,
Et paroissoit tout interdit
Sur ce que l'on en avoit dit ,
Sans cependant pouvoir comprendre ,
L'Interest qu'il y pouvoit prendre.
Le sieur Destin qu'on avoit mis ,
Si proprement sur le tapis ,
Ne laissoit pas que d'être en peine
Il crioit à perte d'haleine
Contre un vieil diable de Tailleur ,
Qui par une grossiere erreur
Avoit mal conduit son ouvrage ,
Ce qui causoit un grand dommage :

La Caverne étoit avec eux ,
Et disoit à ce vieil crasseux ;
Qu'il avoit tort de se méprendre ,
Mais il ne pouvoit le comprendre.
La Rancune les trouva tous
Dans un effroyable courroux.
Le sujet de cette querelle
N'étoit vraiment pas bagatelle ;
Continués , vous l'allez voir :
Maître Destin au desespoir
D'être dans un pauvre équipage ,
Lors qu'on déchargea le bagage ,
Auquel il donnoit tous ses soins ,
Avoit trouvé deux vieux pourpoints ,
Avec une culote usée ,
Et tant soit peu cicatrisée ,
Le Destin, dis-je, par malheur
Avoit donné tout au tailleur
Pour faire culote à la mode ,
Un peu plus large , & plus commode
Que celle qu'alors il portoit ,
Et qui du tout ne convenoit ,
Aux personnes d'un certain âge ,
Mais bien à quelque jeune page ;
Il avoit dit de point en point
Qu'avec le plus mauvais pourpoint ;
L'on

L'on rajustat l'autre, & les chausses,
Ces paroles ne sont pas fausses,
On peut les comprendre aisément,
Mais le Tailleur cruellement,
Par une faute irréparable ;
Et qui n'étoit pas suportable ,
A ce malheureux ouvrier ,
Qui sans cesse dans son métier ;
Racommodoît de vieilles hardes ,
En meritant mille nazardes ;
Lors avoit si peu raisonné ,
Sur ce qu'on avoit ordonné ,
Qu'avec sa tête de linote ;
Du haut de la vieille culote ;
Il avoit refait les pourpoints ,
Tellement que malgré ses soins ,
Destin étoit sans haut-dechausses ,
Comme un gentil'homme de Bauges ,
Et quoi qu'il eût plusieurs habits ,
Il falloit garder le logis ,
Ou bien avec son antiquaille ,
faire aller toute la canaille ,
Après lui , comme dans le temps ;
Qu'il étoit entré dans le Mans.
La bonté de la Rappiniere ,
Repara de toute maniere ,
La faute du gueux de ta lleur ,
Qui profita de ce malheur ,

Et qui malgré tant de colere ,
Eut les deux pourpoints pour salaire ,
Le sieur Destin se fit honneur ,
D'accepter l'habit d'un voleur ,
Gissant depuis peu sur la rouë ,
Et le mit sans faire la moue ,
Le boureau qui se trouva là ,
Parut très surpris de cela ;
On parloit contre son attente ,
Car ayant prié la servante ,
De lui garder ce vêtement ,
Il soutint fort insolemment ,
Que l'on avoit tort de le prendre ,
Et que l'on n'avoit qu'à lui rendre ,
Dans le moment on l'appaîsa ;
Rappiniere le menaça ,
De le dénoncer en Justice ,
Pour faire perdre son office ,
L'habit d'un illustre coquin ,
Se trouva juste pour Destin ,
Qui sortit avec Rappiniere ,
Et la Rancune son confrere ,
Ils allerent diner tous trois ,
Aux dépens d'un pauvre bourgeois ,
Qui seurement avoit à faire ,
A monsieur de la Rappiniere ,
Pour la Caverne favona ,
Son collet sale , & dejeuna ,

Tenant compagnie à l'hôtesse ,
Avec beaucoup de politesse ,
Ce même jour Bertrant Doguin ,
Fut rencontré par un faquin ,
Qu'il avoit bien battu la veille ,
Dans le tripot , à la pareille ,
Ce drole cy le batonna ,
Et tout de suite lui donna ,
Non content de la bastonnade ,
Deux terribles coups d'estocade ,
Doguin revint tout fracassé ,
Et comme il étoit bien blessé ,
Rancune quitta l'écurie ,
Et fut dans une hôtellerie ,
Las d'avoir fait tant de chemin ,
Avec son compagnon Destin ,
Et le sieur de la Rappiniere ,
Qui paroissoit fort en colere ,
Et pretendoit avoir raison ,
De l'assassin de son garçon.





CHAPITRE SIXIEME

POEME BURLESQUE

L'aventure du pot de Chambre , la mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie , l'arrivée , d'une partie de la troupe , mort de Doguin , & autres choses memorables.

RAncune sçavoit si bien vivre ,
Qu'il étoit plus qu'aux trois quarts
yvre ,

Lors qu'à terre il se mesura ,
Et que dans l'auberge il entra ;
La servante de Rappiniere ,
Qui le conduisoit sans lumiere ,
S'approcha de l'hôtesse ; & dit ,
Qu'on dressât promptement un lit ,
Ah ! voici la meilleure piece ,
Repartit aussi-tôt l'hôtesse ,
C'est le reste de notre écu ,
Au Diable soit le pouffecu ;
Si nous n'avions d'autre pratique ,
Nous aurions qu'à fermer boutique ,
Et peut-être aller en prison ,
Pour le loyer de la maison ,

Tais toi pauvre sotte, dit l'hôte,
Où je vais te rompre une côte ,
Monsieur Rappiniere à bon cœur ,
Et nous fait cens fois trop d'honneur ;
Dresse un lit à ce gentil'homme ,
Ou tout à l'heure je t'affomme ,
Je ne peux en fournir aucun ,
Dit l'hôtesse , il n'en restoit qu'un ,
Que je n'ai donné qu'avec peine ,
A ce gros marchand du bas Maine ,
Par consequent je n'en ai plus ,
Le marchand entra là-dessus ;
Et voyant que cette querelle ,
Rouloit sur une bagatelle ,
Il offrit moitié de son lit ,
A Rancune pour cette nuit ;
Soit que ce bon homme eut à faire ,
Au seigneur de la Rappiniere ,
Ou qu'il fut naturellement ,
Obligéant sans attachement ,
Avec beaucoup d'indifference ,
Rancune fit la reverence ,
Rendant grace en serrant le bec ,
Autant que permet un ton sec ;
Le marchand sans ceremonie ,
Soupa , l'hôte tint compagnie ,
Et la Rancune fin matois ,
Ne se fit pas prier deux fois ,

Pour faire le troisiéme à table,
Avec un gosier secourable ,
Il s'en donna sur nouveau frais ,
Ne trouvant pas le vin mauvais ,
Pendant ce repas ils parlerent .
De tous les impots , & pestèrent ,
Beaucoup contre les maltotiers ,
Pendirent les banqueroutiers ,
Reglant l'état , mais ces boèmes ,
Se reglerent si mal eux-mêmes ,
Et nôtre hôte tout le premier ,
Qu'il prit sa bourse pour payer ,
Et dit qu'en bonne conscience ,
On comptast toute la dépense ,
Oubliant qu'il étoit chez lui ,
Tant il se trouvoit ébloui ;
Alors sa femme & sa servante ,
L'entraînerent dans la soupente ,
Et sans même ôter son habit ,
Le jetterent sur un chalit ;
On croit qu'il fit une fusée ,
Allant à la chaise percée ,
Cela peut être , cependant ,
La Rancune dit au marchand ,
Qu'une difficulté d'arime ,
Seroit cause de sa ruine ,
Qu'il en étoit fort affligé .
Qu'il avoit peur d'être obligé ,

De gemir suivant sa methode ,
Et d'être beaucoup incommode ,
A quoi le marchand repondit ,
Qu'on passoit bien vite une nuit ,
Et qu'ils n'auroient point de querelle.
Le lit n'avoit point de ruelle ,
Et joignoit le mur d'un clavier ,
Rancune s'y mit le premier ,
Et le marchand comme une masse ,
Se jettant à la bonne place ,
A saint Jean se recommanda ,
La Rancune lui demanda ,
Le pot de chambre , pour quoi faire ?
Reprit le marchand débonnaire ,
C'est pour le mettre auprès de moi ,
Dit Rancune , car sur ma foi ,
Je crains quelque horrible tempête ;
Le marchand en tournant la tête ,
Repondit qu'il lui donneroit ,
Sitôt qu'il le demanderoit ,
Plus malin que fièvre quartaine ,
Rancune y consentit à peine ,
Protestant de se promener ,
Plûtôt que de l'importuner ,
Le marchand las de se morfondre ,
S'endormit sans lui rien repondre ,
Mais aussi tôt qu'il ronfla bien ,
Le diable de Comedien ,

Homme a jetter son œil aux peautres ,
Pour faire perdre ceux des autres ,
Tira le marchand par le bras .
Criant monsieur ! monsieur ; hélas !
Mais lui qui dormoit à merveille ,
Baillant , & se frotant l'oreille ,
Demanda d'un ton fort civil ,
Mon cher monsieur , que vous plait-il ?
Le pot de chambre , dit Rancune ,
Pardon si je vous importune ,
L'autre se panchant hors du lit ,
Prit le pot de chambre & le mit ,
Entre les mains de la Rancune ,
Qui blasphémant cent fois pour une ,
se mit en devoir de pisser
Et parut beaucoup s'efforcer ,
Il n'en fit que semblant sans doute ,
Sans pisser une seule goutte ,
Après avoir été longtems ,
Juré cent fois entre ses dents ,
Et s'être plaint à la sourdine ,
De sa difficulté d'urine ,
Il rendit le pot au marchand ,
Qui le mit en bas sur le champ ,
Et qui desserrant une bouche ,
Où seroit entré scaramouche ,
Dit au cruel Comedien ,
Vraiment monsieur , je vous plains bien

Et se rendormit tout à l'heure ,
Ce ne fut pas pour un quart d'heure ;
Rancune le laissa bailler ,
Et dès qu'il l'entendit ronfler ,
Comme s'il n'avoit d'autre envie ,
Que de ronfler toute sa vie ,
Le maraut se mit à grincer ,
Demandant le pot à pisser ,
Avec encorè plus de malice ,
Pour faire le même exercice ,
Le marchand aussi bonnement ,
Qu'il avoit fait auparavant ,
Ne souffrant pas moins qu'un martire ,
Le lui mit ès mains sans rien dire ,
Le sieur Rancune l'accepta ,
Et tout de suite le porta ,
A certain endroit qu'on devine ,
C'est celui par où l'on urine ,
Ne voulant pisser dans l'instant ;
N'y laisser dormir le marchand ,
Il fit un bruit épouvantable ,
En criant comme un misérable ;
Et fût ainsi qu'on peut penser ,
Deux fois plus longtems sans pisser ,
Conjurant son cher camarade ,
De pardonner cette incartade ,
De ne plus lui donner le pot ,
Que c'en étoit trop en un mot ,

Pour un homme aussi charitable ,
Que rien n'étoit moins raisonnable ,
Ajoutant qu'il le prendroit bien ,
Le marchand qui pour tout son bien ,
Eut voulu dormir à son aise ,
Lui répondit par parenthese ,
Baillant alors tant qu'il pouvoit ,
Qu'il en usat comme il voudroit ,
Et remit le pot en sa place ,
L'autre faisoit une grimace ,
Que celui-ci ne pouvoit voir ,
Ils se donnerent le bon soir ,
Poliment sous la couverture ,
Et le marchand eût fait gageure ;
Qu'il alloit dormir tout son-saou ,
Rancune pire qu'un Hibou ,
Sçachant ce qui devoit en être ;
Lui preparoit un coup de traître ,
Le laissant ronfler en effet ,
Plus fort qu'il n'avoit encor fait ,
Et sans se faire conscience ,
D'éveiller avec violence ,
Un homme qui dormoit si bien ;
Ce fripon de comedien ,
Alongeant sa vilaine échine ,
Mit le coude sur la poitrine , ●
Du marchand , & par ses efforts ,
L'accabla du poids de son corps ,

Comme quand on veut d'ordinaire ,
Amasser quelque chose à terre ,
Le bon homme presque écrasé ,
Et plus d'amoitié fracassé ,
Se reveilla par cette entorce ,
En criant de toute sa force ,
Je croi que vous extravaguez ,
Morbleu monsieur vous me tués ;
La Rancune aussi pacifique ,
Que l'autre parut colérique ,
Repondit sur un humble ton ,
Ah ! je vous demande pardon ;
C'est le pot que je voulois prendre ;
Ne pouvant plus longtems attendre ,
Oh ! que vous êtes vicieux ,
Dit le marchand, j'aime bien mieux ,
Vous servir & vous satisfaire ,
Et ne point fermer la paupiere ,
Vous m'avez fait des maux cuisants ;
Dont je me sentirai longtems ,
Que ne me laissiés vous paisible ,
Parbleu vôtre coude est terrible ,
La Rancune ne dit plus mot ,
Et pissa pour lors dans le pot ,
Si profusément & si roide ,
N'ayant plus besoin d'aucune aide ,
Que le bruit du pot dans l'instant ,
Eût pû reveiller le marchand ,

Rancune avec hipocrisie ,
Dit Seigneur je vous remercie ,
Que voici pour moi de trésors !
Emplissant le pot jusqu'aux bords ,
Que tout ici bas est fragile !
Ah ! je vais être bien tranquile ,
Le marchand le felicitoit ,
Le plus poliment qu'il pouvoit ,
De cette abondance d'urine ,
Ou plutôt de cette ravine ,
Qui le faisoit conjecturer ,
Qu'il pouroit bien se reparer ,
Par un sommeil sans infortune ,
Lors que le maudit la Rancune ,
En feignant d'alonger le bras ,
Pour remettre le pot en bas ,
Sans se deranger de sa place ,
Lui laissa tomber sur la face ,
Sur le menton , & sur les dents ,
Le pot avec ses agrements ,
Se recriant en hipocrite ,
Parbleau cette urine est maudite ;
Mon cher monsieur pardonnés moi.
Le marchand tout en desarroi ,
Sans repondre à sa politesse ,
Crut qu'on lui jouoit une piece ,
Se sentant noyer de pissat ,
Il se leva comme un forçat ,

Et semit à crier & braire ,
En demandant de la lumiere ,
Rancune avec une froideur ,
Capable de glacer le cœur ,
De faire renier un moine ,
Et de chagriner un chanoine ,
Lui disoit bon Dieu quel malheur !
J'en suis vraiment fâché monsieur ;
Mais le marchand crioit sans cesse ,
L'hôte , la servante , l'hôtesse ,
Et les valets , vinrent au bruit ,
Ce pauvre malheureux leur dit ,
Qu'on l'avoit mis avec un diable ,
En priant l'hôte charitable ,
Qu'on fit du feu dans quelque endroit
On demanda ce qu'il avoit ;
Il ne put conter cette affaire ,
Car il étoit trop en colere ,
N'écoutant plus aucuns propos ,
Il prit ses habits sur son dos ,
Et la barbe pleine d'urine ,
S'alla seicher à la cuisine ;
Dans laquelle il passa la nuit ,
Sur un banc mieux que dans son lit ,
Qu'à cet homme qui l'importune ?
Dit l'hôte au sieur de la Rancune ;
Oh par ma foi je n'en sçai rien ,
Repartit le Comedien ,

Feignant une grande innocence ;
Avec beaucoup de patience ,
J'ai tâché de l'apivoiser ,
Je n'ai jamais pu l'apaiser ,
Il n'a pas sujet de se plaindre ,
Ce marchand me paroît à craindre ,
Il s'est reveillé comme un fou ,
En criant au meurtre , au filou ,
Peut-être qu'un remords le ronge ,
Ou qu'il a fait un mauvais songe ,
De plus il a gâté le lit ,
L'hôtesse y met la main & dit ,
Que rien n'étoit plus veritable ,
En jurant de par le grand diable ,
Qu'il payeroit bien ce matelas ,
Tout compiffé du haut en bas ,
Qu'il engloutissoit son auberge ,
Sans manger une seule asperge ,
Ils souhaiterent bonne nuit ,
A la Rancune qui dormit ,
Sans nulle interruption , comme
Auroit pû faire un honnête homme ,
Et beaucoup mieux qu'il n'avoit fait ,
En couchant avec le valet ,
Du seigneur de la Rappiniere ,
On le tira de sa taniere ,
Un peu plutôt qu'il ne croyoit ,
Parce que Doguin se mouroit ,

Et vouloit lui parler d'affaire :
La servante de Rappiniere ,
Vint le chercher diligemment ,
Il y courut dans le moment ,
Comme après quelque bonne aubaine ,
Etant cependant bien en peine ;
De sçavoir ce que lui vouloit ,
Un pauvre homme qui se mouroit ,
Qui ne manquoit point d'assistance ,
Et qui n'avoit fait connoissance ,
Avec lui que depuis un jour ,
Cela le troubloit à son tour ,
Mais sa crainte fut dissipée ,
La servante s'étoit trompée ,
Prompte d'abord à secourir ,
Ayant entendu requérir ,
Le comedien au malade ,
Elle avoit dans son ambassade ,
Prit la Rancune pour Destin ,
Qui venoit d'entrer chez Doguin ,
Et s'étoit enfermé bien vite ,
Avec lui pour faire visite ,
Ayant appris du confesseur ,
Que le blessé dans sa lueur ,
Vouloit lui dire en confidence ,
Quelque chose de consequence ,
Et cela sans retardement ,
Il n'y fut pas plus d'un moment ,

Que le sieur de la Rappiniere ,
Vint de la ville , ou pour affaire ,
Il étoit dès le point du jour ,
Quelqu'un lui dit à son retour ,
Que Doguin étoit très en peine ,
Et que sa mort étoit certaine ,
Que tout son sang comme un ruisseau ,
Couloit parce qu'un gros vaisseau ,
Étoit rompu d'un coup d'épée ,
Et qu'il mourroit dans la journée ,
Qu'il avoit envoyé querir ,
Le Destin , avant que de mourir ,
Pour lui parler de quelque affaire ,
Mais qu'on ignoroit ce mystere .
Ah , ah , par sambleu l'a-t'il vû !
Dit Rappiniere tout ému ,
On lui repondit , il me semble ,
Qu'ils sont ici tous deux ensemble ,
Ces mots le fraperent si fort ,
Qu'il devint pâle comme un mort ,
L'on ne comptoit pas le confondre ,
Il s'en alla sans rien répondre ,
Fraper chez le pauvre Doguin ,
Au même temps que le Destin ,
Ouvroit en sortant de l'estrade ,
Pour avertir que le malade ,
Empiroit à chaque moment ,
Et pour que l'on vint promptement ,
Le

Le secourir avec adresse ,
Parce qu'il tomboit en foiblesse ,
Que vous veut ce fou de valet ?
Dit la Rappiniere inquiet ;
Oh , par ma foi je crois qu'il rêve ,
Il ne m'a parlé que d'un glaive ,
Repondit froidement Destin ,
Il m'a serré vingt fois la main ,
Demandant pardon , & je pense ,
Qu'il ne m'a jamais fait d'offence ,
Mais que l'on prenne garde à lui ,
Car il va mourir aujourd'hui ,
Il sent un mal inconcevable ,
On s'aprocha du miserable ,
Comme il étoit prêt de mourir ,
Il rendit le dernier soupir ;
La Rappiniere à l'improviste ,
En parut bien plus gay que triste ,
Et tous ceux qui le connoissoient ,
Naturellement se doutoient ,
En rendant mêmes temoignages ;
Que c'étoit à cause des gages ,
Qu'il devoit au pauvre deffunt ,
Sans y comprendre quelque emprunt ,
Le seul Destin de cette histoire ,
Sçavoit bien ce qu'il devoit croire.
L'on vit entrer dans le logis
Deux hommes assés bien bâtis.

Destin fit deux ou trois gambades,
 Et dit voici mes camarades,
 Nous en parlerons amplement,
 Dans notre Chapitre suivant.



CHAPITRE VII.

POÈME BURLESQUE.

L'aventure des Brancards.

IL me semble avoir dit n'aguere,
 Que chez le sieur la Rappiniere,
 On vit entrer deux grands vauriens,
 Qui se disoient comediens,
 Et venoient à la découverte,
 Le plus jeune & le plus alerte,
 Etoit valet du sieur Destin,
 L'on aprit de ce libertin,
 Qu'il alloit commander la soupe,
 Et que le reste de la troupe,
 Venoit d'arriver dans l'instant,
 A la reserve cependant,
 De la demoiselle l'Etoile,
 Qui pour lors gissoit dans la toile,
 Pour s'être depuis peu de tems,
 Démis un pied proche le Mans,

Qu'ils avoient malgré leurs mesures ,
Essuyé plusieurs avantûres ,
Qui vous a fait venir ici !
Reprit Destin bien en soucy ;
Qui vous a dît que cette ville ,
Nous servoit à present d'azile !
Alançon où la peste étoit ,
Nous a fait défiler à droit ,
Il nous a paru convenable ,
De séjourner à bonnestable ,
Où nous n'étions pourtant pas bien ;
Reprit l'autre comedien ,
Qui s'appelloit monsieur l'Olive ,
Expert en imaginative ;
Quelques gens nous ont dit aussi ,
Que vous representiés ici ,
Que l'on vous avoit tous vû battre ,
Et faire les diables à quatre ,
Que l'on vous avoit terrassé ,
De plus que vous étiez blessé ,
L'Etoile en est si fort en peine ;
Qu'elle en a gagné la migraine ,
Et vous mande que sans retard ,
Vous fassiés partir un brancard ,
N'y manqués pas je vous en prie ,
Le maître d'une hôtellerie ,
Se trouvant là comme voisin ,
Au bruit de la mort de Doguin ,

Leurs dit en tournant la caboche,
Qu'il en avoit un icy proche,
Et qu'en le payant comme il faut,
Il le feroit partir bientôt ;
Ils crurent ne pouvoir mieux faire,
Que d'arrêter cette litiere ,
Pour prix & somme d'un écu ;
Dès que le marché fut conclu ,
On retint dans l'hôtellerie ,
Des chambres pour la compagnie ,
Et l'hôtesse les arrangea ,
La Rappiniere se chargea ,
D'obtenir du Prevôt de ville ,
Comme chose très difficile ,
La permission de jouer ,
Sans que l'on pût les baffouer.
Le Destin & ses camarades ,
Lui donnerent cent accolades ,
Dont il parut presque étourdy.
Ils partirent sur le midy ,
Pour aller droit à bonnestable ,
Comme il faisoit un chaud de diable ,
La Rancune dans le brancard ,
Dormoit , l'Olive plus gaillard ,
Montoit le cheval de derriere ,
Et se tenoit à la croupiere ;
Un valet de l'hôte en chantant ,
Conduisoit celui de devant ,

Le sieur Destin toujours à l'aigre ,
Alloit à pied comme un chat maigre ,
Son moufqueton sous le bras droit ,
Pendant que son valet contoît ,
Les différentes aventures ,
Qu'ils avoient eu dans les voitures ,
Et ce qu'ils n'avoient pû prévoir ,
Depuis le beau château du soir ,
Jusqu'audit lieu de Bonnestable ,
Ou notre étoile incomparable ,
En descendant de son cheval ,
S'étoit au pied fait un grand mal ,
En se démarrant la cheville ;
Ils plaignoient cette pauvre fille ,
Quand deux hommes très bien montés ,
Et qui se cachèrent le nés ,
De leur roclaire , ou redingote ,
Passant vite en ferrant la botte ,
S'approcherent dudit brancard ,
Ou n'appercevant qu'un vieillard ,
Qui ressembloit fort à Cartouche ,
Et qui dormoit comme une foughe ,
Alors le mieux monté des deux ,
Dit à l'autre d'un ton fougueux ,
Morbleu je croi que tous les diables ,
Sont en ce jour inexorables ,
Et se font changés en brancards ,
Pour attirer tous mes regards ,

Cela dit-il partit bien vîte ,
Comme un homme qui prend la fuite ;
L'autre prit le même chemin.
L'Olive appella le Destin ,
Qui suivoit de loin la voiture ,
Et lui conta cette aventure ,
A laquelle il ne comprit rien ,
Et ce jeune comedien ,
Ne se mit pas beaucoup en peine ;
De ces coureurs de pretontaine.
L'on ne parla plus de cela ,
A quelque distance de là ,
Le conducteur de la voiture ,
S'assoupissant sur sa monture ,
Alla planter dans un borbier ,
Le brancard & le brancardier :
Rancune pensa s'y rependre ,
Dont il fit une grande esclandre ;
Les pauvres chevaux toutefois ,
Briserent leurs mauvais harnois ,
Et rompirent quelque bricole ,
En faisant cette capriole ;
Il fallut les tirer du trou ,
Et par la queue , & par le cou.
L'on gagna le prochain village ,
Avec les debris du naufrage ;
Les harnois avoient grand besoin ,
D'être réparés avec soin ;

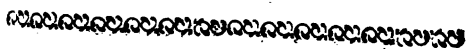
Tandis que dans ledit village ,
On racommoda l'équipage ,
L'Olive & le vieux Roquentin ,
Avec le valet du Destin ,
Burent trois coups sans tricherie ,
Sur le pas d'une hôtellerie .
Un autre brancard aussi-tôt ,
Conduit par un maitre lourdaud ,
Qui n'avoit ni bâton ni verge ,
S'arrêta devant cette auberge ;
A peine fut-il arrivé ,
Je ne l'ai ma foi pas revê ,
Que l'on en apperçut un autre ,
Qui vint encore se joindre au nôtre ;
On remarqua par rareté ,
Qu'ils venoient du même côté .
Par le Trident du Dieu Neptune ,
S'écria le fleur la Rancune ,
Je croi quj devant ce logis ,
Les brancards de tout le pays ,
Doivent se rendre en diligence ,
Pour une affaite d'importance ,
Ou selon l'usage-local ,
Pour un chapitre general ;
Commençons donc la conference ,
Car je ne vois d'apparence ,
Qu'il en viennent d'autres ceans ,
Et nous sommes allés de gens .

Oh, par ma foi, repris l'hôtesse,
Qui paroïssoit bonne diablesse,
J'apperçois encore un brancard,
Qui n'en quittera pas sa part;
En effet dans le moment même,
Ils en virent un quatriéme,
Qui venoit du côté du Mans,
Et se rendit en peu de tems;
Ils en rirent d'un grand courage,
Hors Rancune, car à son âge,
Je croi qu'il n'avoit jamais rit,
Comme je vous l'ai déjà dit.
On ne vit onque ce me semble,
Tel nombre de brancards ensemble,
Dit le conducteur du premier,
Voyant arriver le dernier,
Qui pour faire siméterie,
Se mit devant l'hôtellerie,
Et si messieurs des égrillards,
Qui cherchoient tantôt des brancards,
Etoient ici mort de ma vie,
Ils contenteroient leur envie.
Je les ai vû dit le second,
L'un d'eux m'a parut furibond,
Mais je n'en ai pas sçû la cause;
Le nôtre dit la même chose.
Je croiois en être battu,
Ajôûta le dernier venu;

Et pourquoi cela pauvre chère ?
Reprit le Destin en colere ;
A cause lui repondit-il ,
D'un ton très humble & très civil ,
Qu'ils vouloient une jeune fille ,
Qui s'étoit demis la cheville ,
Dupied depuis fort peu de tems ,
Et que nous avons mise au mans ,
Ils juroient plus fort que le diable ,
Voulant me faire responsable ,
De ce qu'ils ne la trouvoient pas ,
Et de ce qu'ils perdoient leurs pas ,
Les comediens l'écouterent ,
Et promptement interogèrent ,
Ce brancardier qui leur aprit ,
Que l'étoile étant dans son lit ,
La Patronne de bonnestable
Dame illustre & recommandable ,
N'avoit pas manqué dès le soir ,
De la demander & la voir ,
Sur ce qu'elle avoit oui dire ,
Et l'avoit après fait conduire ,
Au mans , avec beaucoup de soin ,
Qu'en étant pour lors allés loin ,
Ils étoient partis dès l'Aurore ,
Ces discours durerent encore ,
Quelque tems entre les brancards ,
Ils se conterent leurs hazards ,

Ce dernier instruisoit le nôtre ,
Et celui là sçeut par un autre ,
Qu'ils avoient été reconnus ,
De ces cavaliers inconnus ,
Qui ne pouvoient avoir nouvelle ;
De notre jeune Demoiselle.
Le premier brancard fort profond ,
Portoit le Curé de Domfront ,
Qui venoit des eaux de bellême ,
Avec une face affés blême ,
Allant au Mans , dans le dessein ,
De consulter un Medecin ,
Sur une longue maladie ,
Qui causoit sa melancolie ,
Le second des brancards portoit ,
Un jeune homme qui revenoit ,
Fort mal équipé de la guerre ,
Avec trois coups de cimeterre.
Nos comediens très contents ,
S'en retournèrent droit au Mans ,
Le Curé sans ceremonie ,
Profita de leur compagnie ;
Les autres prirent le chemin ,
Dont sans doute ils avoient besoin ;
Ce pauvre euré fut descendre ,
Où la troupe devoit se rendre ,
Ayant coutume d'y loger ,
Nous le laisserons reposer ;

Dans sa chambre, ou lire une Epître,
 Et verrons dans l'autre chapitre,
 Ce qu'on fit si je m'en souviens,
 Dans celle des comediens,



CHAPITRE VIII.

POEME BURLESQUE.

Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à sçavoir pour l'intelligence du present livre,

JE reprens le Panegerique ;
 De l'illustre troupe comique ;
 Et pour plus grand arrangement,
 Je vous dirai premierement,
 Que Destin, Rancune, & l'Olive,
 Avoient quelque prerogative,
 Ordonnant partout, en effet,
 Chacun d'eux avoit un valet,
 Mais de ces valêts d'importance,
 Qui ne manquent point d'arrogance,
 Dont le moindre vouloit en bref,
 Estre comedien en chef ;
 Quelques uns de ces domestiques,
 Paroïssient déjà bons comique,

En recitant sans grimacer,
Et sans se décontenancer;
On pouvoit dire que ces drôles,
S'acquitoient bien des petits rôles,
Entre autres celui du Destin,
Avec un petit air mutin,
Faisoit quelquefois à merveille,
Surtout il avoit de l'oreille,
Entendoit fort bien un recit,
Ne manquant vraiment pas d'esprit,
La charmante étoile & la fille,
De la caverne fort gentille,
Avoient les rôles les plus grands;
La caverne presque en tout temps,
Etoit reyne mere, ou princesse,
Et même à la petite piece,
Représentoit assez souvent,
Avecque beaucoup d'enjouement;
Ils avoient de plus un poete,
Ou plutôt auteur de guinguette,
Car les boutiques d'Epiciers,
Etoient pleines de ses papiers,
Griffonnés de vers, & de prose,
Pour envelopper quelque chose,
Du moins c'est ce que l'on m'a dit;
Cependant ce sublime esprit,
Suivoit nôtre troupe alterée
Quasi malgré vent & marée,

Et parce qu'il ne gagnoit rien ,
Et qu'il mangeoit son petit bien ,
Sans s'inquieter du contrôle ,
On lui donnoit le dernier rôle ,
Dont ce Poëte original ,
S'acquitoit touûjours assés mal ;
Quoi qu'il parût un peu folâtre ,
Il n'étoit point propre au Theatre ;
On voyoit fort facilement ,
Qu'il aimoit passionnement ,
L'une des deux commediennes ,
Ce qui lui causoit grandes peines ,
Car c'étoit alors un secret ,
Et cet homme étoit si discret ,
Qu'on n'avoit pâ sçavoir encore ,
De qu'elle gracieuse flore ,
Il pretendoit être écouté ,
Sous le droit d'immortalité .
Il se ruinoit en promesses ,
Et menaçoit de plusieurs pieces .
Les comediens , cependant ,
Ce versificateur sçavant ,
Jusqu'alors leurs avoit fait grace ,
Mais par un tour de passe passe ,
On avoit appris seurement ,
Qu'il achevoit actuellement ,
Un beau poëme dramatique .
Dont voici le titre comique ,

Martin Luther dans un bourbier,
On en avoit pris un cahier,
Qu'il avoit nié comme injure,
Quoi qu'il fût de son écriture,
Quand nos voyageurs empressés,
Arriverent bien harassés,
Les chambres des comediennes,
Etoient à peu près déjà pleines,
Des plus échauffés damoiseaux,
Et de jeunes godelureaux,
Dont quelques uns marquoient leurs peines
De ce que ces femmes hautaines,
Leurs avoient fait un maigre accueil,
Sans donner le moindre coup d'œil,
Ils parloient avec énergie,
Tous ensemble de comédie,
De vers, d'Auteurs, & de Romans,
Jamais on n'ouït dans le Mans,
Tant de bruit, à moins qu'en querelles
On eût trouvé quelques femelles,
Le Poète haussait la voix,
Environné de deux ou trois,
Qui devoient sçavoir le haut stile,
Comme beaux esprit de la ville,
S'imaginant les enchanter,
Se tuoit de leur raconter,
Avec son chapeau sur l'oreille,
Qu'il avoit vû monsieur Corneille,

Qu'il avoit beaucoup bâ jadis ,
Avec saint Amant , & Beys ,
Que deffunt Rotrou son intime ,
Lui marquoit une grande estime ,
Et qu'on perdoit à l'infini ,
En perdant un si bon ami ,
La Caverne un peu flegmatique ,
Auprès de sa fille Angelique ,
Rangoit le linge , & les habits ,
Tout comme si dans ce taudis
Elle n'eust entendu personne ,
Angelique étoit très mignone ,
On vouloit lui toucher le sein ,
Parfois on lui baisoit la main ,
Car malgré leur figure mince ,
Les petits messieurs de Province ,
Veulent toujours quelques faveurs ,
Et sont souvent grands patineurs ,
Mais sans repondre à cet outrage ,
Un coup de poing dans le visage ,
Dans l'estomac , ou dans le dos ,
Selon qu'il étoit à propos ,
Faisoit cesser l'impertinence ,
De ces galants à toute outrance ,
Qu'on ne croie pas cependant ,
Qu'avec un tel expedient ,
Elle fut trop dévergondée ,
Mais certaine humeur enjouée .

Lui faisoit observer très mal,
Un certain ceremonial ;
On disoit qu'elle étoit pucelle ;
Et de plus fort spirituelle,
Nôtre étoile étoit d'une humeur,
Plus contraire aux filles d'honneur ;
Elle ne valoit pas la peste,
Avec un air doux & modeste,
Elle fût si courtoise alors,
Qu'elle N'osa mettre dehors,
Ces emuieux traîneurs de guêtres,
Qui faisoient là les petits maîtres,
Quoi qu'elle eut besoin de repos,
Sentent à son pied de grands maux ;
Sur un chalit toute habillée,
Elle étoit un peu tirillée,
Par quatre des plus doux cœurs,
Qui vouloient faire les doux yeux ;
Elle entendoit mille colloques,
Mêlés de plusieurs équivoques,
Qu'on nomme pointes ou bons mots ;
Parmy tous les provinciaux,
Souriant par fois pour leur plaisir,
Sur ce qui ne lui plaisoit guere,
Mais aussi c'est en verité,
Une grande incommodité,
Du metier & l'on peut bien dire,
Qu'il faut souvent pleurer, ou rire,

Quand on voudroit faire autrement
Ce qui diminue aisément,
Chez les bonnes commediennes
Le plaisir d'être grandes reines,
Dès qu'elles vont représenter ;
Et celui d'entendre vanter
Leur air , leur beauté , leur jeunesse ;
Quand elles sentent la vieillesse ,
Et que leurs cheveux , & leurs dents
Ne sont que des ajustemens ;
J'en pourrois bien dire autres choses ,
Mais je les menage & pour causes ;
De plus pour diversifier.
Il ne faut point amplifier ,
Sans hausser n'y baisser la voile ;
Revenons à la pauvre étoile ,
Au milieu de quatre ribauds ,
Tous quatre vrais provinciaux ,
Race incommode & dangereuse ,
Pour peu qu'elle soit amoureuse ,
Tous grands parleurs grands ignorants ,
Quelques uns très impertinents ,
Faisant voir par leur sot manège ,
Qu'ils seroient d'un mauvais collège ;
Surtout un petit homme veuf ,
Aussi bon Avocat qu'un bœuf ,
Les yeux petits , la face large ,
Ayant une petite charge ,

Dans un petit lieu du ressort ;
De la ville ; depuis la mort .
De sa pauvre petite femme ,
Le bon Dieu veuille avoir son ame ;
Il disoit pour se consoler ,
Qu'il vouloit bientôt convoler ;
Parfois aussi ce petit traître ,
Menaçoit de se faire prêtre ,
Et même , d'être en peu de tems ;
Prelat à beaux sermons comptans ;
Mais chaque femme de la Ville ,
Sur cet article étoit tranquile .
C'étoit le plus grand petit fou ,
Et le plus sot petit matou ,
Q'on ait vû courir comme un diable ;
Depuis Roland le redoutable .
Il avoit bien étudié ,
Et n'avoit pas moins oublié ,
Cependant malgré la science ,
Qui conduit à la connoissance
De la verité , ce muguet ,
• Etoit menteur comme un valet ;
Mutin , braillard , accariâtre ,
Presomptueux , opiniâtre
Comme le plus fameux pedant ;
Il avoit aussi le talent ,
De conter très mal la fleurete ,
De plus assés mauvais poète ,

Pour être bien vite écrasé
Dans un Royaume policé.
Il donna mille gasconades ,
Quand Destin & ses camarades
Entrerent d'abord il s'offrit ,
De leur lire un beau manuscrit ;
Vif & prompt comme le salpêtre ,
Sans les laisser se reconnoître ,
N'y prendre le moindre repos ,
Il leur lût ce titre en deux mots.
Faits & gests de Charlemagne ,
Tant à la Cour qu'à la campagne ,
Divisés en vingt-quatre jours.
L'on pensa crier au secours ,
Les cheveux dressoient à la tête ,
Mais le Destin n'étant pas bête ,
Et conservant son jugement ,
Lui repondit en souriant ,
Qu'il ne voyoit pas d'apparence ,
Qu'on pût lui donner audience
Avant souper hé bien dit-il ,
Je ne ferai point incivil ,
Tenés voici sur ma parole ,
Une belle histoire Espagnole ,
Que je reçûs hier de Paris ;
Messieurs n'en soyés pas surpris ,
J'en veux faire une comédie ,
Dediée à l'Académie.

On chargea par divers détours ,
Trois ou quatre fois de discours ,
Pour n'ouïr l'histoire profane ,
Qu'on croïoit semblable à peau d'ane.
Chaque fois qu'on l'interrompoit ,
Chaque fois il recommençoit ,
Et par cette perseverance ,
Il se fit donner Audiance ,
Dont on ne fut pas mécontent ,
Parce que fort heureusement ,
Cette histoire se trouva bonne ;
Et démentit chaque personne ,
Qui pensoit mal de Ragotin ,
C'étoit le nom de ce Robin.
Vous allés entendre l'histoire ,
Non telle que sur son grimoire ,
Ce petit homme l'aporta ,
Et bravement la recita ,
Mais comme je pourai la dire ;
Sans tousser , moucher , ni sourire ;
Et telle qu'un de auditeurs ,
A voulu me l'apprendre ailleurs ;
Ce n'est plus Ragotin sans doute ,
Qui parle , c'est moi , qu'on m'écoute.



C H A P I T R E I X .

P O E M E B U R L E S Q U E .

Histoire de l'Amante invisible.

D Om Carlos d'Arragon étoit ,
 Un gentil'homme qui sortoit
 D'une maison de consequence ;
 L'on peut juger de sa naissance ,
 Si l'on examiner le nom ,
 Et la famille d'Arragon ,
 Il fit différentes conquestes ,
 Dans les spectacles , & les fêtes ,
 Qu'à Naples le grand Viceroy ,
 Donna pour les nopces du Roy
 Appellé Philippes deuxieme ,
 Ou troisieme , ou bien quatrieme ;
 Car je ne sçai pas trop lequel ,
 Et ce n'est point l'essentiel .
 Quand on eut joué de la dague ,
 Et fait une course de bague ,
 Dont il avoit eu tout l'honneur ,
 En montrant beaucoup de valeur

Le Viceroy doux & facile ,
Pour amuser toute la Ville ,
Permit aux Dames de sortir ,
D'aller partout se divertir ,
Et de se masquer comme en France ,
On profita de la licence.
Ce jour là notre Dom Carlos ,
S'étant frizé , mit sur son dos
Un habit assés remarquable ,
Pour paroître encor plus aimable ,
Et se rendit en même temps
Dans une Eglise , ou les galants ,
Ne venoient point sans convoitises ;
Car on prophane les Eglises ,
En ce país là comme icy ,
Les temples y servent aussi
De rendez-vous , & d'amusettes ,
Aux godelureaux , aux coquettes ,
A la honte & confusion ,
De tous ceux dont l'ambition ,
Que n'a-t'on des chasse vauriens ;
Comme l'on à de chasse-chiens.
L'on dira de quoi jeme mêle ,
Et que je ne vaux pas la grêle ;
Mais vraiment ce n'est pas la tout ,
Je ne suis pas encore au bout ,
Et veux parler avec franchise ;
Que le sot qui s'en scandalise ,

Scache que tout homme est un sot ,
Menteur plus ou moins , en un mot ,
Que moi qui vous parle , peut être
Je suis plus sot qui puisse être ;
Je l'avoue affés franchement ,
Pensés de vous pareillement ,
Car mon livre , & mes gaillardises ,
N'étant qu'un ramas de sotises ,
Chaque sot y pourra trouver
Son petit fait sans l'approuver ,
Mais dont il devoit avoir honte.
Dom Carlos (je reprends mon conte)
Etoit comme j'ai déjà dit ,
Avec un magnifique habit ,
Dans le beau milieu d'une Eglise ,
Parmi quelques messieurs de mise ,
Tant Espagnols qu'Italiens ,
Petits maîtres , mauvais chretiens ,
Qui selon leurs bonnes coutumes ,
Se miroient dans leurs belles plumes ,
Par les côtés , & par devant ,
Comme font les Paons fort souvent ;
L'ors que trois Dames s'aprocherent
Avec leurs masques l'accosterent ,
L'une dès qu'elles dit cecy ,
S'expliquant à peu près ainsi.
Seigneur Carlos , en cette Ville
Une dame honnête & civile ,

Qui s'étoit mise parmi nous ,
A fait beaucoup de vœux pour vous ,
Dans tous les combats de la dague ,
Et toutes les courses de bague.
Ce que je trouve avantageux ,
Reprit notre homme valeureux ,
C'est que j'aprens cette nouvelle
D'une dame que croy belle ;
Et qui merite infiniment ,
Si j'avois sçû dans ce moment
L'intention de cette dame ,
Je vous proteste sur mon ame ,
Que pour m'attirer ses beaux yeux ,
J'aurois fait encore cent fois mieux.
Alors cette dame inconnue ,
Repondit en baissant la vûe ,
Qu'il avoit fait voir maint-exploit ,
Et qu'il étoit un tout adroit ,
Qu'on n'avoit jamais veu dans Rome ,
Un plus illustre gentil'homme ,
Que malgré celà , cependant ,
Ses couleurs de noir , & de blanc ,
Dénotoient qu'il n'aimoit personne.
Que le bon Dieu me le pardonne.
Reprit le seigneur Dom Carlos ,
Ce n'est pas manque de repos ,
N'y que je ne sois très sensible ,
Je ne suis que trop susceptible ,
Mais

Mais je n'ai jamais mérité,
Qu'on ait pour moi quelque bonté.
Ils se dire mainte autre chose,
Et n'oublieraient pas la glose,
Les redire est mon embarras,
Car je ne les sçai ma foy pas,
Je n'en composerai point d'autre,
Et n'y veux rien mettre du nôtre,
De peur que mes fades propos,
Ne fassent tort à Dom Carlos,
Aussi-bien qu'à cette inconnue,
Ils avoient plus de retenue,
Et plus d'esprit que je n'en ay,
Comme depuis peu je le sçait,
Par un Napolitain sincère,
Homme d'un fort bon caractère,
Qui les connoissoit bien tous deux.
Après cent discours amoureux,
La Dame dit que c'étoit elle,
Qui se brûloit à la chandelle.
Carlos concevant quelque espoir,
La pria de se faire voir,
Et qu'elle plairoit d'avantage,
En découvrant un beau visage,
Mais malgré ses empressements,
Elle dit qu'il n'étoit pas temps,
Que pour marque de sa conquête,
Elle vouloit un tête à tête,

Et pour gage, montrant soudain ,
A notre Espagnole une main
La plus belle qui fut au monde ,
Ou que tout à l'heure on me tonde ,
Elle en tira son diamant ,
Qu'il prit d'un air extravagant ,
Oubliant dans cette occurrence ,
De faire au moins la reverence ,
Tant l'aventure le surprit ,
La dame en s'en allant sourit.
Tous les autres Messieurs qui virent
Cela , s'approcherent , & dirent ,
Que sans doute il étoit heureux ,
Puisqu'on faisoit pour lui des vœux.
Il leur conta cette aventure ,
Qu'il croioit de fort bonne augure ,
En leur montrant le diamant ,
Qui valoit excessivement.
Chacun dit sur cette conquête ,
Tout ce qui lui vint dans la tête ,
Ou ce qu'il plus à propos ;
Cependant le Seigneur carlos ,
Sentit dans son cœur une flamme ,
Aussi vive pour certé Dame ,
Que s'il l'eût vû à decouvert ,
Tant ce galant étoit expert ,
Il fut huit jours sans que la belle .
Lui donnât la moindre nouvelle ,

Et je n'ai ma foi jamais sçû ;
S'il s'en étoit fort apperçu ,
Il fut pendant cette huitaine ,
tous les jours chez un capitaine ,
Ou s'assembloient quelques joueurs ,
Honnêtes gens , mais grands parleurs ,
Quelques uns fort bons nouvelistes ,
Et quelques autres Jansenistes.
Un soir comme il se retiroit ,
Il entendit qu'on l'appelloit ,
Et s'approchant d'une fenêtré ,
A laquelle il crut reconnoître ,
L'amante invincible à sa voix ,
Qui le nomma deux ou trois fois ;
Il cria d'abord , qui m'appelle ?
Approchés carlos lui dit-elle ,
C'est ici que je vous attends ,
Pour démêler nos differents.
Morbleu ma petite mignone ,
Vous n'êtes qu'une fanfaronne ,
Reprit Dom carlos à l'instant ,
Vous deffiez insolemment
Un bon & brave gentil'homme ,
Qui ne sçait comment on vous nomme
Quoi qu'enchanté de vos discours ,
Vous vous cachés pendant huit jours ,
Pour ne paroître que voilée
A cette fenêtré grillée.

Oh nous nous verrons de plus près
En temps & lieu, point de procès,
Et si depuis lundy dit elle,
Vous n'avez aucune nouvelle,
Ce n'est pas manque de valeur,
Sçachés, sçachés que j'ai du cœur,
Mais je n'ai pas voulu paroître,
Seigneur avant de vous connoître,
Je croi que vous n'ignorés pas,
Que prudemment dans les combats,
On veut avoir armes pareilles,
Et c'est à-quoitendent mes veilles,
Si vous aviez un doux lien,
Votre cœur auroit sur le mien,
Sans doute un trop grand avantage,
C'est pourquoi sans vous faire outrage
J'ai voulu m'informer de vous,
Avant de donner rendés-vous,
Qu'avez vous appris de plausible,
Dit Dom Carlos à l'invisible;
Que nous pouvons bien nous unir,
Reprit la Dame avec plaisir.
Oh, oh, vous êtes jouiate,
Mais la chose n'est pas égale,
Repond le brave cavalier,
Je ne suis point aventurier,
Je dis mon nom, & le repete,
Mais je ne sçai pas qui je guête;

Que puis-je donc penser de vous ?
En vous cachant si fort de nous ,
On ne se cache ma foi guere ,
Lors que l'on ne veut point mal faire ,
L'on peut tromper facilement ,
Quelqu'un qui va tout bonnement ,
Et qui n'est pas toujours en garde ,
Vos façon petite gaillarde ,
Mecausent vraiment de l'effroy ,
Car si vous vous servés de moy
Pour donner de la jalousie ,
A quelqu'un cette fantaisie ,
Pouroit fort bien vous diffamer ,
Je ne suis bon qu'à vous aimer .
Ne cesserez vous point de faire ,
Un tel jugement temeraire ,
Dit l'invisible brusquement ;
Cela n'est pas sans fondement ,
Reprit carlos , sçachés dit elle ,
Que je suis vraie & naturelle ,
Et que vous me reconnoîtrez ,
Telle dans tous mes procedés ,
Si vous voulés que je vous aime ,
Il faut que vous soyés de même .
Rien n'est plus juste , dit carlos ,
Mais il n'est pas moins à propos ,
Que je vous voye à la toilette ,
Pour vous connoître ma poulette .



Ouy vous ferés bientôt content ;
Dit l'invisible , cependant ,
Esperés sans impatience ,
Car c'est par cette obeissance ,
Seigneur. que vous meriterés ,
Ce que de moy vous pretendés ,
Mais pour que la galanterie ,
Vous paroisse sans tromperie ,
Et vous rende un peu complaisant ,
Je veux bien vous dire apresent ,
Que je vous egale en noblesse ,
Que j'ay même assés de richesse ,
Pour vous faire esperer un train
Tel que celui d'un souverain ,
Ou des plus magnifiques Princes
qui soient dans toutes les Provinces ,
Que je suis jeune & sans laideur ,
Que pour de l'esprit & du cœur ,
Vous en pouvés juger vous même ,
Adieu petit fripon que j'aime ,
Elle partit après ces mots ,
Laisant le Seigneur Dom Carlos ,
La bouche ouverte pour repondre .
Ruminant comme un hipocondre ,
Si surpris & si confondu ,
De ce qu'il avoit entendu ,
Sans voir la Dame face à face ,
Qu'en un quart d'heure sur la place ,

Il forma divers jugemens
Sur de si beaux evenemens ,
Il connoissoit plusieurs Princesses ,
Des Marquises , & des Duchesses
Dans la Ville mais il sçavoit ,
Fort bien aussi qu'on y trouvoit ,
Des courtisanes affamées ,
Des coquines accoutumées ,
A plumer le pauvre étranger ,
Quand il se laissoit engager ,
Toutes d'autant plus dangereuses ,
Qu'elles étoient belles & geuses ,
Je ne vous diray point icy ,
Si nôtre pauvre amant tranci
Avoit fait un repas solide ,
Ou s'il avoit le ventre vide ,
Et s'il se coucha sans manger ,
Comme pour nous faire enrager ;
Les faiseurs de Romans le disent ,
Tous ces petits Messieurs s'avisent
De régler chaque heure du jour
Des heros , & des fous d'amour ,
Les font lever devant l'aurore ,
Renîter deux grains d'ellobore ,
Contér leur histoire à moitié ,
D'un ton qui fait presque pitié ,
Diner legerement sans boire ,
Et puis reprendre leur histoire ,

Ou s'enfoncer dans des bosquets,
Pour parler seuls de leur regrets,
Si ce n'est quand ils ont à dire
Quelque chose aux bois, à Zephire;
Positivement se trouver
A l'endroit ou l'on va souper,
Avec la face maigre, & blême,
Comme quand on sort du Carême,
Lacher des soupirs, s'affliger,
Et rêver au lieu de manger,
Ensuite aller dans la campagne,
Bâtir des Châteaux en Espagne,
Ouvrir la bouche & prendre l'air,
En un lieu proche de la mer,
Tandis qu'un écuyer revele,
Que son maître toujours fidelle,
Est un tel fils du Prince un tel,
Qu'il étoit un tres beau mortel,
Avant que l'amour & la rage,
Eussent gâté son beau visage.
Mais c'est trop gloser sur tels fots,
Et je reviens à Dom carlos,
Qui ne manqua pas de paroître,
Le lendemain sous la fenêtré;
Son invisible l'attendoit,
Et lui demanda s'il avoit
Tant soit peu la puce à l'oreille,
Sur leur entretien de la veille,

Et s'il n'avoit pas cette nuit
Douté de ce qu'elle avoit dit ,
En l'accusant de contrebande ,
Sans repondre à cette demande ,
Craignant de la désobliger ,
Carlos demanda quel danger
Elle trouvoit à ne paroître
Que voilée à cette fenêtré ,
Puis qu'entre eux tout sembloit égal ,
Et qu'un but matrimonial
Etoit sans doute irreprochable.
Le danger est considerable ,
Dit l'invisible , avec le temps
Vous sçaurés tous mes sentimens :
Encore une fois mon aimable ,
Sçachés que je suis veritable ,
Et que ce que j'ai dit de moy ,
Est très modeste sur ma foy ;
Dom Carlos sans perdre courage ,
Ne la pressa pas davantage.
Ces discours si pleins dagremens ,
Durerent encor quelque tems ,
Leurs donnant de l'amour encore ,
Plus que n'en ont Zéphir & Flore ;
Dom Carlos jura qu'il viendrait
Tous les jours dans le même endroit ,
La belle promit de s'y rendre ,
Et lui dit adieu d'un air tendre.

Le jour d'après le Viceroy ,
A cause des nopces du Roy ,
Donnoit un bal de consequence ;
Dom Carlos eut grande esperance ,
D'y voir sa Dame en question ;
Cependant par provision ,
Se trouvant fatigué d'attendre ,
Il fit ce qu'il pût pour apprendre ,
A qu'elle femme appartenoit
La maison où l'on lui donnoit
De si charmantes audiences ,
Et de si belles assurances.
Il aprit de quelques voisins ,
Moyennant cinq ou six florins ,
Qu'une certaine dame âgée ,
Veuve Espagnole, très rangée ,
Faisant fort souvent l'oraison ,
Logeoit dans ladite maison ,
Et qu'elle n'avoit avec elle
Fille , nièce , n'y demoiselle.
Comme il demandoit à la voir ,
On lui fit bien vîte sçavoir ,
Que cette ancienne patronne ,
Ne vouloit recevoir personne ,
Depuis la mort de son mary ;
Il en fut vraiment bien marry ,
S'étonnant encore d'avantage ,
De tout ce plaisant tripotage.

Dom Carlos se trouva le soir
Chès le Viceroy, pour y voir
Une magnifique assemblée,
Qui sans doute étoit bien réglée.
Il s'apliqua soigneusement,
Parmi tout ce monde brillant,
A connoître son invisible,
Cela n'étoit pas trop possible.
Dans cette resolution,
Il fit la conversation
Avec l'une, puis avec l'autre,
Mais par malheur, ce bon Apôtre,
Ne trouva pas ce qu'il cherchoit,
Comme quand le soir il alloit
Parler au travers de la grille,
Enfin il s'en tint à la fille
D'un Marquis de je ne sçay d'où;
Car par tout on est affés fou,
Pour se marquiser à sa mode,
Et je ris de cette methode;
Je ne sçaurois donc assurer,
Et veux encore moins vous jurer,
Si cette Marquise étoit telle;
Au reste elle étoit jeune & belle,
Ayant un peu le ton de voix
De l'invisible, toute fois,
Quoi qu'elle eût beaucoup de mérite,
Il s'apperçût bien par la suite,

Que l'esprit étoit différent,
Et se repentit dans l'instant,
D'avoir assez touché la belle ;
Pour n'être pas mal avec elle ;
Ils danserent tous deux souvent.
Dom Carlos n'étoit pas content
De ne point trouver l'inconnue ,
Qui peut-être étoit à sa vûë ,
Le bal étant sur son déclin ,
Il quitta sa captive enfin ,
Qui paroissant ambitieuse ,
Demeura toute glorieuse ,
D'avoir fixé par quelque attrait
Le cavalier le plus parfait.
Carlos songeant à sa maitresse ,
Alla s'armer avec vitesse ,
Et courut à son rendés-vous.
On ne trouve que des hiboux ,
Ou des amoureux à telle heure ,
Souvent l'un rit , & l'autre pleure ,
Qu'importe l'invisible étoit
A la fenêtre , & l'attendoit ;
Elle lui demanda nouvelle
Du bal , encore que la belle
En revint depuis un moment.
Il répondit ingenuement,
Qu'il avoit dansé la chaconne
Avec une belle personne ,

Et qu'ils avoient causé long-temps
L'un & l'autre sur les amans.
De ses questions plus de douze,
Firent voir qu'elle étoit jalouse;
Mais Dom Carlos de son côté,
Sans oublier l'honnêteté,
Fit voir aussi quelque scrupule,
Disant qu'elle étoit ridicule,
De n'être pas venue au bal,
Ce qui faisoit penser très mal
De son rang, & de sa Noblesse.
Alors sur un ton de tendresse,
L'invisible l'interromptit,
Pour lui remettre un peu l'esprit.
Onque elle ne fut plus charmante,
Se montrant alors si galante,
Qu'elle dit pour le contenter
Tout ce que l'amour peut dicter,
Jusqu'à dire d'un ton sensible,
Qu'elle seroit bientôt visible.
Ils se quitterent là-dessus,
Lui, craignant toujours quelque abus,
Elle, malgré sa courtoisie,
Ayant un peu de jalousie,
De ce que son amant loyal,
Avait trop causé dans le bal
Avec une belle personne,
Que l'on croyoit un peu friponne.

Dès le lendemain Dom Carlos ,
Ne pouvant goûter de repos ,
Sur ce qu'avoit dit sa Maîtresse ,
Alla pour entendre la Messe
Dans une Eglise du quartier.
Lors qu'il fut près du benitier ,
Avec son air de chatemite ,
Il presenta de l'eau bénite
A femme portant masque au nés ,
Qui lui dit , Monsieur, finissés ,
Je n'aime pas qu'on me chifonne ,
Et ne prens rien d'une personne
Avec laquelle je prétens
Avoir des éclaircissements.
Ah ! si vous êtes offencée ,
Et si vous n'êtes point pressée ,
Lui dit Dom Carlos , vous pouvez
Vous contenter si vous voulés.
Hé bien , suivez moy , reprit elle ,
Jusqu'à la prochaine chapelle ;
C'est là que je veux m'expliquer.
Il la suivit sans repliquer ,
Avec quelque trouble dans l'ame ,
En doute si c'étoit sa Dame ,
Car elle avoit mêmes appas ,
Mais elle parloit un peu gras.
Voicy ce que dans la chapelle ,
Lui dégoîsa cette femelle.

En ce pays , Seigneur Carlos ,
Vous passés pour un grand heros ,
Chacun connoît votre mérite ,
Pour moy je vous en felicite ;
L'on ne s'étonne seulement
Que de votre air indifferant ,
Ne voyés - vous pas que les Dames
Sentent pour vous de vivés flames ?
Elles ne vous le font sçavoir ,
Qu'autant que permet leur devoir ,
Et condamnent votre ignorance ,
Plûtôt que votre indifferance ;
J'en connois une en verité
Qui pour vous a quelque bonté ;
Et qui vous avertit , beau sire ,
Malgré ce qu'on en pourra dire ,
Que vos aventures de nuit ,
Font dans la ville assés de bruit ;
Que vous menés la manigance
Avec un peu trop d'imprudence ,
Sans voir celle que vous aimés ;
Que puis qu'elle cache son nés ,
Elle n'est point assés aimable ,
Ou bien n'est pas irreprochable ,
Vous paroissés un peu trop vif ,
Et votre amour contemplatif ,
A pour but sans doute une belle ,
Bien noble , & bien spirituelle ;

Mais, seigneur Dom Carlos, croyés
Que sur cela vous vous trompés ;
Desiés vous d'une personne
Qui se cache , & qui vous friponne
Votre pauvre cœur malgré vous ,
Cela me met presque encourroux ;
Quittés cet entretien nocturne ,
Quoy ! vous paroissés taciturne ,
Je ne pretens pas m'opposer. . . .
Mais pourquoi tant me deguiser ?
C'est moi, seigneur, qui suis jalouse
De qui veut être votre épouse ;
Oui je trouveray fort mauvais
Que vous lui parliés désormais ;
Et puisqu'à present j'ose dire
Que pour vous, mon cher, je soupire,
Je romprai si bien ses desseins ,
Qu'il faut en venir à mes fins ,
Et ne pas lui laisser la gloire
D'emporter sur moi la victoire ,
Puisque je ne lui cede en rien
Sur le merite , & sur le bien ,
Sur la beauté, sur la noblesse ,
Sur l'esprit , & sur la sagesse ,
Avec cela j'offre mon cœur ,
Si vous aimés votre bonheur ,
Profitez de cet avantage ,
Je n'en dirai pas davantage.

Dès qu'elle eût achevé ces mots,
Elle partit fans que Carlos
Pût lui repondre une parole ;
Il voulut suivre cette fole ,
Mais il rencontra par hazard
Sur le champ un grand babillard ,
Qui le fit très long-tems attendre ,
Et dont il ne put se deffendre.
Quand il fut chez lui de retour ;
Il rêva le refte du jour
A cette aventure amoureuse ;
Croyant que c'étoit la danfeufe
Qui montroit ainfi fon dépit ;
Mais fe fouvenant que l'efprit
N'étoit pas fon plus grand partage ,
Et que celle-cy dans fa rage
En avoit fait voir du plus fin ,
Il demeura fort incertain ,
Souhaitant prefque être infenfible
Auprès de l'amante invifible ,
Pour entierement meriter
Celle qu'il venoit de quitter ;
Mais toute reflexion faite ,
Ne la croyant pas plus parfaite
Que l'invifible dont l'efprit ,
L'enchantoit fi fouvent la nuit ,
Il n'eut garde de fe méprendre
Sur le party qu'il devoit prendre ;

Au reste il s'inquieta peu
Des menaces & de l'aveu
Que cette autre venoit de faire ,
Sçachant soutenir une affaire ,
Et n'étant pas neuf en cela.
Il ne manqua pas ce jour là
De se rendre sous la fenêtré
A l'heure qu'on y devoit être ,
Mais il ne manqua pas aussi ,
En conversant d'être saisi
Par quatre hommes portant des masques
Ces gens alertes comme basques ,
Ayant bien choisi le moment ,
Le désarmerent sur le champ ,
Et le mirent dans un carosse ,
L'action lui parut atroce ;
Je laisse à juger au lecteur ,
Tout ce qu'il dit dans sa fureur ;
Et s'il fit éclater sa rage ,
Assurant qu'avec avantage ,
Ils ne devoient pas l'empoigner ;
Il voulut même les gagner ,
En leur faisant mille promesses ,
Et les accablant de caresses :
Mais loing de les persuader ,
Il se fit encore mieux garder ,
Tous craignant que par cette amorce ,
Il ne se servit de sa force ,

Et ne s'aidât de sa valeur,
Car il avoit beaucoup de cœur,
Et l'on redoutoit son courage.
Pendant ce temps là l'équipage
Menoit le seigneur Dom Carlos ;
Au grand trot de quatre chevaux ;
Il traversa toute la Ville ,
Et quand il fut à quatre mille
Au delà , proche un bois taillis ,
Il entra dans un grand logis ,
Les portes en étoient ouvertes ,
Et les mascarades alertes ,
S'étant dits tout bas quelques mots ,
Descendirent avec Carlos ,
Deux de ces bonnes sentinelles ,
Le tenant dessous les aisselles ,
Tout ainsi qu'un Ambassadeur
Qu'on mène chez le grand Seigneur.
L'on monta ce grand personnage
Ainsi jusqu'au premier étage ;
Il étoit proche du palier
D'un très magnifique escalier ,
Quand deux demoiselles masquées ,
Et parfaitement requinquées ,
Chacune à leurs mains deux flambeaux ,
Vinrent recevoir Dom Carlos.
Les hommes masqués le laissèrent
En repos , & se retirèrent.

Sans oublier avec respect

De lui faire Salamalec.

Je croy selon toute apparence ,

Que dans une telle occurrence ,

Ils ne laisserent en partant ,

Aucune arme à notre galant ,

Et l'on peut fort aisément croire

Qu'il ne leur donna point pour boire ,

Ce n'est pas qu'il ne fût civil ,

Quand il voyoit quelque alguasil ,

Mais dans une telle surprise ,

L'on peut pardonner la méprise.

Je ne puis dire sûrement ,

Si les flambeaux étoient d'argent ,

C'est pour le moins , & j'ose croire ,

Sanstrop embellir mon histoire ,

Qu'ils étoient de vermeil doré ,

Peut être même surdoré.

La sale étoit très éclairée ;

Et du moins aussi décorée ,

Que les plus beaux appartements ,

Que l'on décrit dans nos Romans ,

Comme le vaisseau de Zelmande ,

Dans Polexandre , & sa legende ;

Le charmant palais d'Hibram ,

Dans Bassa fameux souverain ;

La chambre où le Roy d'Assirie

Vit Mandane par tricherie ,

Dans Cyrus , livre autant meublé ,
Que ceux dont je vous ai parlé.
Pensés donc lecteur débonnaire ,
Si notre Espagnol en colere ,
Fût surpris agréablement ,
Dans ce superbe appartement ,
Avec deux jeunes peronnelles ,
Qui servoient là de sentinelles ,
Et qui sans lui dire un seul mot ,
Toutes deux de même complot ,
Le menerent avec grand zele
Dans une chambre encore plur belle
Que la sale & le cabinet ,
Et le laisserent là seulet.
Il pouvoit danser la gavote ,
Mais s'il eût été Dom Quichote ,
Je vous garantis sur ma foy ,
Qu'il eût bien trouvé là de quoy
S'en donner alors jusqu'aux gardes ,
Quoy qu'il n'eût point de halebardes ,
Il se fût cru dans ce logis
Esplandian , voir Amadis ;
Mais notre Espagnol étoit sage ,
Et ne s'émut pas d'avantage ,
Que s'il avoit été chez lui
Sans embarras & sans ennuy :
Il est vray que toujours sensible ,
Il regretta son invisible ,

Et qui songeant incessamment,
Il trouva cet appartement
Plus triste en cette conjoncture,
Que la prison la plus obscure,
Qu'on ne trouve belle qu'alors
Qu'on la regarde par dehors.
Il crut pourtant sans flatterie,
Que malgré la supercherie,
On ne lui vouloit que du bien ;
Puisqu'on l'avoit logé si bien ,
Et ne douta point que la dame,
Qui la veille chantoit la game ,
En lui déclarant son amour ,
Ne lui jouât ce plaisant tour.
Il admira l'humeur des femmes ,
Qui sentant au cœur quelques flâmes ,
Veulent toutes obstinément
Approuver leur dereglement ;
Puis il se resolut d'attendre
Tout ce qu'on lui viendrait apprendre,
Et de garder fidélité ,
Comme un homme de probité ,
A son invisible maîtresse ,
Malgré dépit , malgré promesse.
Quelques moments s'étoient coulés ,
Lors que deux Officiers masqués ,
Avec une adresse incroyable ,
S'en vinrent dresser une table ,

Sur laquelle on mit le couvert,
Le souper , & puis le dessert ;
Tout en paroïssoit magnifique ;
Les cassiolettes , la musique ,
Charmerent notre DomCarlos ,
Qui ne soupa point en heros ,
Mais but & mangea comme un diable ,
Ce qui ne paroît pas croyable ,
Dans l'état où nous le voyons ;
Cependant messieurs avoüons ,
Qu'en un dangereux esclavage ,
Il faut avoir bien du courage ,
Pour festiner & boire ainsi .
J'oubliois à vous dire aussi ,
Pour peu que la chose vous touche ,
Que je croi qu'il lava sa bouche ,
Car j'ay sçeu qu'il aimoit ses dents .
Le concert dura quelque temps
Après souper ; & sans trompette ,
Tout le monde ayant fait retraite ,
Carlos se promena long tems ,
Rêvant à ces enchantemens ,
Ou peut-être à quelque autre chose ,
Dont je ne sçay pas bien la cause .
Deux donselles en cet endroit ,
Avec un nain qui les suivoit ,
Firent paroître une toilette ,
Brillante , superbe & complete ,

Et vinrent le deshabiller ,
Sans sçavoir s'il vouloit veiller
Ou dormir ; mais par complaisance ,
Et sans aucune résistance ,
Notre héros se résolut
De faire tout ce qu'on voulût.
Pendant qu'on fit la couverture ,
Le Nain lui défit sa chaussure ,
En un mot il se mit au lit ,
Et qui que ce soit ne rompit
Pendant ce temps là le silence ,
Vit on plus belle patience ?
Il dormit bien une heure ou deux ;
C'est assés pour un amoureux ,
Qui ne dort pas tant d'ordinaire.
Quelques oiseaux d'une voliere
Interrompirent son sommeil ;
A peine faisoit il soleil ,
Que le Nain prompt à son office ;
S'en vint pour offrir son service ,
Lui donnant d'un air résolu
Le plus beau linge qu'on ait veu ,
Sur tout d'un blanc incomparable ,
Et d'une odeur très agréable.
Laissons là ces formalités ,
Ne disons point si vous voulés ,
Ce qu'il fit dans la matinée ,
Passons au bout de la journée ,

Où

Où le silence fut rompu ,
Ce fut plutôt qu'il n'avoit cru ;
Une Demoiselle masquée ,
Et tant soit peu éflaquée ,
Lui demanda s'il vouloit voir
La maitresse de ce manoir ,
Quoi qu'elle me soit inconnuë ,
Elle sera la bien venuë ,
Dit-il , charmé de ses biens faits ,
Elle parut bien-tôt après ;
Quatre ou cinq grandes Demoiselles ,
Richement vêtues & belles ,
Qui montrant un peu leurs tétos ,
Marchoient quasi sur ses talons-
Elle n'est point la cithérée ,
Pompeuse , parée ,
Et d'un nouveau feu s'alumant ,
Pour la conquête d'un amant-
Il faut avouer ici donque ,
Que notre Espagnol ne vit onque
Une femme de meilleur air ;
Il ne pouvoit trop admirer
Cette Urgande la deconnuë ;
A peine fut elle venuë ,
Que voulant lui donner la main ,
Jusqu'à l'appartement prochain ,
Chaque pas il fit des bronchades ,
Ou si vous voulés des glissades ,

K

Il tomba même sur le cu ,
Je le croi bien sans l'avoir veu.
La sale & la superbe chambre ,
Où j'ay dit que l'on sentoit l'ambre ,
Outre quelque autre exalaison ,
N'étoient rien à comparaison
De celle cy , dont la maitresse
Relevoit beaucoup la richesse ,
L'or y brilloit de tous côtés ;
Admirant toutes ces beautés ,
Ils passerent sur une estrade ,
Qui n'étoit vrayment pas maussade ;
Carlos fut mis dans un fauteuil ,
Honteux quasi de cet accueil ,
Il ne put cacher sa surprise ;
Mais la Dame s'étant assise
Sur quatorze ou quinze carreaux ,
Fit entendre à peu près ces mots ,
Que je vais ici vous redire.
Il ne faut pas douter , beau Sire ,
Que vous ne soyés très surpris ,
De tout ce que dans mon logis ,
Depuis hier vous avés veu faire ,
Dans le dessein de vous complaire ,
Et si vous méprisés cela ,
Du moins vous aprenrés par là ,
Que je sçai tenir ma parole ;
Je ne donne point de bricole ,

Je prétens suivre mon projet ,
Et parce que j'ay déjà fait ,
Jugés de ce que je peux faire ;
Peut-être que quelque commère ,
Par artifice , ou par bonheur ,
A déjà gagné vôtre cœur ;
Mais une femme vertueuse ,
Qui fait tant que d'être amoureuse ,
Seigneur , ne se rend pas d'abord ,
Concevés quel est mon transport ,
Ou pour mieux dire ma foiblesse ;
Si malgré toute ma richesse ,
Et ce qu'on peut trouver en moy ,
Vous me refusés votre foy ,
C'est un malheur que je redoute ,
Mon cher Carlos, quoy qu'il m'en coûte ,
Dans une telle occasion ,
J'auray la satisfaction
De ne me point cacher par honte ,
Puisque je n'ay rien sur mon compte ,
Et d'aimer mieux que mes deffauts ,
Me fassent hair de Carlos ,
Que d'user de quelque artifice
Pour le rendre envers moi propice.
C'est ainsi qu'elle s'expliqua ,
Et sur le champ se démasqua ,
Faisant voir a ce personnage
Les Cieux ouverts sur un visage ,

Ou plutôt le Ciel en petit.

Je croi que jamais on ne vit ;

Soit dans Paris, soit dans Versailles,

Plus beau nés, & plus riche taille,

Et même une divinité,

N'est point plus belle en vérité.

Parlons a présent de son âge,

On eût dit avoir son visage,

Qu'elle n'avoit que quatorze ans,

Mais certains petits airs galants,

Et majestueux tout ensemble,

Faisoient connoître ce me semble,

Qu'elle pouvoit en avoir vingt.

Carlos avoit le cœur contraint,

Murmurant contre l'invisible,

Pour laquelle il étoit sensible,

Quoy que celle ci lui plût fort,

Il ne répondit pas d'abord,

Ne sçachant ce qu'il devoit dire :

La Dame souffroit le martyre.

Après quelque réflexion,

Il prit la résolution

De ne plus cacher à la Dame

Ce qu'il avoit au fond de l'ame,

Et sans doute son option

Fut sa plus louïable action.

Voici sa réponse incongrüe,

Que plusieurs ont trouvé bien cruë,

Je conviens Madame avec vous ,
(N'allés pas vous mettre en courroux)
Qu'on est fort heureux de vous plaire ,
Mais je ne puis vous satisfaire ,
Ma foy , je vous le dis tout net ,
Dom Carlos n'est point votre fait ;
Je vois bien que vous êtes belle ,
Et peut-être encore que celle
Pour qui j'ay de l'affection ,
Ne l'est que par prévention ;
Auriés vous pour moi quelque zele ?
Lorsque je serois infidelle ,
Et seurement je le serois ,
Si par malheur je vous aimois.
Plaignés , plaignés moi donc Madame ,
Sans blâmer une belle flâme ,
Ou plutôt plaignons nous tous deux ,
Vous , de mal adresser vos vœux ,
Et moy , de ne pouvoir pas même
Voir un moment celle que j'aime.
Il dit cela si tristement ,
Que la Dame pût aisément
S'apercevoir que ces paroles
Etoient dites sans hiperboles.
Elle n'oublia point d'offrir
Tout ce qui pouvoit l'attendrir ,
Jusqu'à répandre quelques larmes ,
Qui donnoient un lustre à ses charmes ;

Mais il fut toujours discourtois ,
Elle revint cinq ou six fois ,
Pour lui faire mainte promesse ,
En lui disant que sa maitresse
Le feroit peut-être cocu :
Bien attaqué , bien défendu :
Enfin elle en vint aux injures ,
Elle arracha ses garnitures ,
S'emporta , se desespera ,
Jura , pesta , se soufleta ,
Et dit en faisant ce tapage ,
Tout ce que fait dire la rage ,
Quand elle est maitresse des sens ,
Et le laissa là quelque temps ,
Non pour reverdir , n'y pour rire ,
Mais pour secretement maudire
Ses défastres & son mal'heur
Qui venoient de trop de bonheur.
Comme il rêvoit à son martire ,
Une donsfelle lui vint dire ,
Qu'il pouvoit malgré son chagrin ,
S'aller promener au jardin ,
Suivant l'ordre de sa patrone.
Il alla sans trouver personne
Jusqu'au bas du grand escalier ,
Alors il vit maint fuzelier ,
Dont huit ou dix gardoient la porte ;
Il salua cette cohorte ,

Mais comme il traversoit la cour
Pour aller faire quelque tour,
Un de ces Archers de la garde,
Passa tenant sa halebarde,
Et dit avec timidité,
Comme ayant peur d'être écouté,
Qu'on l'avoit chargé d'une lettre,
Pour en main propre la remettre;
Que c'étoit hazader beaucoup
Si l'on découvroit un tel coup;
Mais qu'un présent de vingt pistoles,
Lui faisoit tenir cent paroles,
Demandant sur tout le secret,
Carlos promit d'être discret,
Et toujours sur la défensive,
Il fut lire cette missive.
Mon cher depuis qu'on vous a pris,
Jugés de la peine où je suis,
Jugés en par la vôtre même,
Si vous m'aimés autant que j'aime,
Enfin dans mon affliction
J'ay quelque consolation;
Car je viens d'apprendre où vous êtes,
Sans qu'on m'ait dit ce que vous faites.
C'est la Princesse Porcia
Qui cherche à vous mettre à quia;
Cette femme est une ratiere
Qui veut en tout se fatifaire;

Elle a livré plus d'un affaut ,
Vous n'êtes pas le seul Renaud
De cette dangereuse Armide ,
En amour elle est intrepide ,
Mais je sçauray dans peu de temps
Rompre tous ses enchantemens ,
M'opposer à ses manigances ,
La frustrer de ses esperances ,
Et vous tirer d'entre ses bras ,
Pour vous livrer tous mes appas ,
Si vous êtes toujours sensible ;
Adieu , je suis votre invisible.
Dom Carlos fut si transporté
De cette grande loyauté ,
Qu'il fût long temps à se remettre ,
Et baïsa cent fois cette lettre ,
Il revint chercher le porteur ,
Qu'il récompensa de bon cœur.
Il fit près d'une palissade
Encore trois tours de promenade ,
En, lui même il injuria
Cette Princesse Porcia ,
Dont on ventoit fort la richesse ,
Ainsi que la grande noblesse ;
Mais comme il étoit vertueux ,
Et peut-être trop scrupuleux ,
Il prit tant de haine pour elle
Qu'il résolut d'être fidelle ,

En faisant tout ce qu'il pouroit
Pour se tirer de cet endroit.

Au retour de sa promenade

Il vit venir une Driade,

Qui ne cachoit plus ses attraits ;

Car les masques dans le palais

N'étoient déjà plus à la mode,

L'on avoit changé de méthode,

Cette nimphe donc l'aborda,

Et sur le champ lui demanda

Avec beaucoup de politesse,

S'il vouloit bien que sa maitresse,

Mangeast avec lui ce jour là,

Jugés comme il reçut cela,

Et s'il fit alors l'agréable.

On dressa bien-tôt une table

Pour souper, ou bien pour diner,

C'est à vous de le deviner,

Car je veux passer pour un traître,

Si je sçai lequel ce doit-être.

J'ay peint Porcia cy-dessus

Plus belle que Dame Venus,

Il est bon de vous dire encore

Qu'elle parût comme l'aurore,

Pour un peu diversifier,

Et ne point trop vous s'ennuier.

Elle fut donc toute adorable

Tandis qu'ils resterent à table.

L

- Et fit paroître tant d'esprit ,
Que l'Espagnol eût du dépit
Et du chagrin au fond de l'ame ;
De remarquer en cette Dame
Tant d'excellentes qualités ,
Parmi tant de temerités ,
Outre son air de petit maître ;
Il fit ce qu'il pût pour paroître
De belle humeur , quoy qu'ils songeât
A l'invisible , & qu'il blûlast
D'un grand désir de voir sa grille
Moins à craindre que la Bastille.
Dès que le couvert fût ôté ,
Se voyant seuls en liberté ,
Dom Carlos garda le silence
Par respect , ou par bienfiance ;
Mais la Dame enfin le rompit ,
Et voici ce qu'elle lui dit.
Je ne sçai pas je vous assure ,
Si je dois tirer bon augure
Du gracieux contentement
Que je crois depuis un moment
Avoir veu sur votre visage ,
Et si le mien vous dédomage ;
De ce que vous ne pouvés voir
L'objet qui fait tout votre espoir.
Vous voyés qu'en cette entreprise ,
J'agis avec grande franchise ,

Ne voulant rien vous déguiser,
Dans la peur de vous exposer
A quelque repentir funeste,
Dont je serois fâché ; au reste
Quoiqu'un refus soit outrageant
Pour une femme de mon rang,
Et pour une aimable personne,
Dom Carlos je vous le pardonne,
Pourveu que vous le repariés,
Et qu'à présent vous me donniés
Quelque marque d'un cœur sensible ;
Car je vauz mieux que l'invisible,
Dites moi sans prévention,
Votre dernière intention,
A fin que si par un outrage
Elle est à mon désavantage,
J'aye des raisons à mon tour
Pour quitter ce fatal amour.
Dom Carlos comme un hypocrite,
Attendit quelque temps la suite
De tous ces discours superflus,
Voyant qu'elle ne parloit plus,
Que les yeux baissés contre terre,
Ayant fait trois pas en arriere,
Elle attendoit sans se lasser
L'arrest qu'il alloit prononcer ;
Il fut ferme dans son système,
Malgré ce fâcheux stratagème,

Et résolut dans le moment
De lui parler franchement ,
Sans laisser aucune espérance
De commerce , ni d'aliance :
Voici je crois comme il s'y prit ,
Ou plutôt , voilà ce qu'il dit ,
Dans le dessein de la confondre :
Madame , avant que de répondre
A ce que vous voulés sçavoir ,
Quittés de grace ce mouchoir ;
Parlés sans feinte , & sans grimaces ,
Comment voulés vous que je fasse !
Sans vouloir vous contrarier ,
Continua ce cavalier ,
Si qu'elqu'un pour vous plein de zele ,
Vous promettoit d'être fidele ,
Et qu'en tout bien , en tout honneur ,
Vous eussies demandé son cœur ,
Ne seroit-il pas lâche & traître !
S'il venoit vous envoyer paître ;
Pouriés vous ne point faire voir
De la rage & du désespoir ?
Hé bien ! ce seroit tout de même ,
Si je quittois celle que j'aime.
Il alloit fournir d'arguments ;
Mais il n'eut pas assés de temps ,
La Dame encore plus attendrie ,
Se levant avec brusquerie ,

Lui dit qu'elle voyoit fort bien
Qu'il ne falloit compter sur rien ,
Et qu'en perdant toute esperance ,
Elle admiroit cette constance ,
Quoy que contraire à son repos ;
Que pour mettre fin à ses maux ,
Elle étoit prête de le rendre
Libre , s'il vouloit bien attendre
Qu'il fit nuit pour s'en retourner ,
Le voulant faire accompagner.
Tandis qu'elle tint ce langage ,
Elle mit devant son visage
Un mouchoir qu'elle avoit tiré ,
Et le cœur quasi tout navré ,
Elle cacha ses plus grands charmes ;
Comme pour essuyer ses larmes ,
Laisant l'Espagnol interdit ;
Mais si charmé de cet édit ,
Qu'il ne pût bien se contrefaire ,
Et je crois que cette commere
L'auroit absolument grondé ,
Si pour lors elle eût regardé
La contenance & le visage
De cet illustre personnage.
Je ne sçai pour ne point mentir
Si la nuit fût longue à venir ,
Ne croyés pas que je me gêne ,
Ma foy je ne prens plus la peine

De remarquer chaque moment ;
Lecteur , vous sçaurés seulement
Qu'elle vint , & qu'un beau carosse
Couvert de broderie en bosse ,
Le mit chez lui de bon matin ,
Après un assés long chemin.
Comme il étoit très bon maître ,
Aussi-tôt qu'il vint à paroître ,
Ses valets penserent mourir
D'aïse , de joye & de plaisir ;
Ils lui firent mainte accolade ,
Le mettant presque en marmelade ;
Cependant ces honnêtes gens
N'en jouïrent pas bien long temps ;
Il prit dans le moment ses armes ,
Accompagné de deux gendarmes ,
Prests à soutenir un assaut
Contre le plus hardi Prevôt
De l'Espagne , & de la Castille ;
Il alla bien vîte à sa grille ,
Et même si rapidement ,
Que ses gens toujours en courant
Eurent plus de peine à le suivre
Qu'un prisonnier que l'on délivre ,
Qui craint encore Monsieur Loyal ,
D'abord qu'il eut fait son signal ,
L'invisible lui fit connoître ,
Qu'elle étoit à cette fenêtré ;

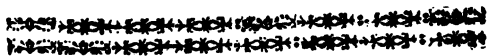
Ils se dirent mille douceurs
Exprimant si bien les douleurs
Que cause la trop longue absence.
Que toutes les fois que j'y pense ,
Les larmes m'en viennent aux yeux ,
Pour l'amour de ces Amoureux.
Enfin Dom Carlos apprit d'elle ;
Qu'on lui faisoit une querelle
Depuis peu dans cette maison ;
Que c'étoit une trahison
Inconcevable & même atroce ,
Qu'on cherchoit alors un carosse
Pour absolument en sortir ,
Mais qu'étant long-tems à venir ,
S'il vouloit lui rendre service ,
Et la tirer d'un précipice ,
Que le sien seroit plutôt prêt ;
Qu'en entrant dans son intérêt ,
Et fuisant dans cet équipage ,
Elle montreroit son visage.
Notre Espagnol preux & courtois ;
Ne se fit pas prier deux fois ,
Il y courut comme à la noce ,
Et fit mener son carosse ;
L'invisible se mit dedans
Avec lui tous deux bien contens ;
Elle fit aussitôt entendre ,
Quelle route l'on devoit prendre ;

Le Cocher retint sa leçon ,
S'arrêtant près d'une maison ;
Dans laquelle il fit son entrée ;
Cependant à leur arrivée ,
On alluma trente flambeaux ;
Pour éclairer à Dom Carlos ,
Qui menant sa Dame féale ,
Entra dans une belle sale ,
Où je croi qu'il fit maint , hélas .
De ce qu'il n'appercevoit pas
La Dame selon ses promesses .
Enfin trois ou quatre Déeses ,
Les étant venus recevoir ,
Notre invisible se fit voir
A Carlos , & lui fit connoître
Que la Dame de la fenêtre ,
Et la Princesse Porcia ,
Qui versoit le ratafia ,
N'étoient qu'une même personne ;
Peut-être pour lui trop friponne ,
Jugés si Carlos à l'instant ,
Fût surpris agréablement .
Cette belle Napolitaine ,
Lui dit qu'elle avoit pris la peine
De l'enlever cette fois ci ,
Pour calmer un peu son souci ;
Que la Dame de la fenêtre
Qui s'obstinoit tant à paroître .

Lui cedit ses pretentions ;
Qu'il dit donc les intentions ;
Elle ajouta cent choses belles ,
Galantes & spirituelles.
Dom Carlos plus d'amoitié fou ,
Embrassa cent fois son genou ,
Lui baïsa sa belle menote ,
Et pensa lui lever la cotte ,
Ou monter encor par de là ,
D'autant qu'il s'exemptoit par là]
De lui dire mainte fadaïse
Que l'on dit quand on est trop aise.
Après tous ces premiers efforts ,
Ces gentilleſſes , ces transports ,
Ces diverses galanteries ,
Et ces fines cajoleries ,
Le tout s'étant paſſé ſans bruit .
Il ſe ſervit de ſon eſprit ,
Pour élever la politelle ,
Et la bonté de ſa maiſtreſſe :
Il ſ'acquitta de ce devoir
Avec un ſi profond ſçavoir ,
Joint à des façons ſi touchantes ,
Et des manieres ſi galantes ,
Qu'elle vît bien pour cette fois ,
Qu'elle avoit fait un fort bon choix :
Elle lui dit en confidence ,
Que pour éprouver ſa conſtance ,

130 L E N O M A N
Elle n'avoit pû se fier
A personne d'aucun metier,
Souhaitant sur cette matiere
Avoir une pleine lumiere,
Et qu'elle n'auroit point suivi
Un homme moins constant que lui.
La dessus ses Parens entrerent,
Et poliment la saluerent,
Comme elle étoit sans vanité
Fille de grosse qualité,
Et que Carlos comme la fille;
Etoit d'une illustre famille;
Deux ou trois jours auparavant,
L'on avoit eu facilement
Dispence pour leur mariage;
L'on n'attendit pas davantage,
Et le tout fut si bien conduit,
Qu'ils furent mariés la nuit
Par un des Curés de la ville,
Homme assurément fort habile,
Bon Prêtre & grand Predicateur,
Qui leur fit un Sermon par cœur,
Ou si voulez par mémoire,
Je n'ai pas de peine à le croire.
On dit qu'ils se leverent tard,
Parce qu'ils faisoit grand broüillard.
La nouvelle en fut divulguée
Bientôt dans toute la contrée;

Dont le Viceroy bon Parent
De Dom Carlos, fut si content,
Que tous les plaisirs à la file
Recommencerent dans la Ville ;
Où l'on cite encore, dit-on,
Le Seigneur Carlos d'Aragon,
Et son adorable invifible,
Pour laquelle il fut si fenfible.



C H A P I T R E X.

P O E M E B U R L E S Q U E .

*Comment Ragotin eut un coup de bufc fur
les doigts.*

A mi Lecteur, il eft certain
Que l'hiftoire de Ragotin
Plût à toute la Compagnie,
Et fût grandement applaudie ;
Il en prit autant de hauteur,
Que s'il en eût été l'Auteur ;
Et cette arogance nouvelle,
Jointe à fa fierté naturelle,
Il traira nos Comédiens
De haut en bas comme des chiens ;
S'approchant des Comdiennes ,
Il s'empara de leurs mitaines ,

Leur prit les mains pour badiner ;
Et voulut un peu patiner ,
Jeu qu'en Province l'on admire ,
Mais qui convient plus au satire ,
Qu'au moindre de tous les humains.
L'Etoile retira ses mains
Blanches , petites , & charmantes ,
D'entre les siennes très puantes ;
Pour Angelique fit bien mieux ;
Le regardant entre deux yeux ,
Parce qu'il badinoit sans cesse ,
Elle paya cette tendresse
D'un grand coup de busc sur les doigts ;
Pour qu'il n'y revint pas deux fois.
Bien loin d'en parler & d'en rire ,
Il se retira sans rien dire ,
Rouge de honte & de dépit ,
Et dans le moment rejoignit ;
Sans aucune ceremonie ,
Le gros de cette Compagnie ,
Ou tous ensemble se parloient ;
Sans ouïr ce qu'ils se disoient ,
Chacun paroissant en colere ,
Le Sieur Ragotin les fit taire ,
Tant alors il haussa sa voix ,
Pour demander à deux ou trois
Ce qu'ils disoient de son histoire ;
Dont il attendoit quelque gloire.

Un jeune & gentil compagnon ,
Dont je ne sçai pas bien le nom ,
Qui repondit , à d'autre , à d'autre ,
Oh , cette histoire n'est pas vôtre ,
Je croi morbleu qu'elle est à vous ,
Tout de même qu'elle est à nous ,
Je ne suis pas tout-à-fait ivre ,
Vous l'avez prise dans un livre ,
Même pour marque de cela ,
Voyons un peu dans celui là
Qui sort quasi de votre poche ;
Et comme il en étoit tout proche ,
Il s'en faisoit dans le moment ,
On ne peut pas plus brusquement ;
Ragotin jura de la grise
Sur les mains de cet escogrife ,
Pour le ravoïr : ce fut en vain ,
Il passa dans une autre main ,
De là dans celle d'un troisième ,
D'un quatrième , & d'un cinquième ;
Ce livre alloit , venoit en l'air ,
Aussi promptement qu'un éclair ;
Cette aventure étoit à peindre ,
Ragotin n'y pouvoit atteindre ,
Parce qu'il étoit trop petit :
Enfin écumant de dépit ,
Il déchira plusieurs manchettes ,
Arracha deux ou trois braguètes ,

Egratigna cinq ou six mains ,
Mais tous ses efforts furent vains ,
Et ce pauvre petit satire ,
Voyant chacun pâmer de rire ,
Et se moquer à qui mieux mieux ,
Se jetta comme un furieux
Sur l'indigne auteur de sa honte ,
Et lui déchargea pour son compte ,
En presence de bons témoins ,
Quelques vigoureux coups de poings
Dans les cuisses , & dans le ventre ,
Ne pouvant point passer ce centre.
Les mains de l'autre boute feu ,
Ayant l'avantage du lieu ,
Tomberent à plomb sur sa tête ,
Comme une terrible tempête ,
Son grand Chapeau de Pantalon :
Fut enfoncé jusqu'au menton ,
Dont le pauvre petit vieillard ,
Demeura d'abord en extase :
Et pour dernier accablement ,
Son adversaire en le quittant ,
Lui donna (fier de sa conquête)
Un grand coup de pied dans la tête ,
En l'appellant vilain cocu ,
Qui le fit tomber sur le cu ,
Au pieds d'une comediene ,
Après une marche incertaine.

Représentez vous , cher Lecteur ,
Qu'elle doit être la fureur
De ce pauvre petit bon homme ;
Fier & glorieux au moins comme
Un Artabas , un Amadis ,
Et tous les Barbiers du païs ,
En un temps qu'avec son histoire
Il pretendoit en faire accroire .
Après s'être beaucoup venté
De sa grande capacité ,
Et devant des Comédiennes
Continuellement hautaines ,
Pour qui le drôle étoit très chaud ;
Car comme vous verrez tantôt ,
Il ignoroit encor laquelle
Lui troubloit le plus la cervelle .
En verité son petit corps
Sur le cul , témoigna pour lors
Si bien la fureur de son ame ,
Et l'horreur d'une telle trame
Par les mouvemens hauts & bas
De ses jambes & de ses bras ,
Qui denotoient toute sa rage ,
Qu'encor qu'on ne vit son visage ,
Parce qu'il étoit emboité ,
Et sans doute très molesté
Dans son chapeau , la compagnie
Pour appaiser sa felonie ,

Se mit devant, & fit sortir
Celui qu'il vouloit assaillir;
Tandis que les Comediennes,
Plus charitables, plus humaines,
Leverent ce petit Taureau,
Qui mugissoit dans son chapeau,
Autant qu'une bête farouche,
Parce qu'il lui bouchoit la bouche,
Et l'empêchoit de respirer.
La difficulté fut d'ôter
Ce cruel chapeau tout-à-l'heure,
En forme de grand pot de beure,
Plus étroit au bas qu'au milieu,
Je vous laisse à penser morbleu,
Si cette tête étant entrée
De force put être tirée
Aisément, d'autant que le nés
Etoit un des plus effrontés,
Qu'un cul puisse avoir à ses trousses;
Puisqu'il avoit quatre bons pouces.
Ce malheur causa plus de bien
Que de mal, car ce bon vaurien
Etoit tellement en colere,
Qu'il eût poussé plus loin l'affaire,
Si son chapeau qui l'étoufoit
Promptement, & lui deroboit
La vûë aussi-bien que l'ouïe,
Ne l'eût fait songer à sa vie,

Plutôt

Plûtôt qu'à détruire quelqu'un ;
Il ne pria vraiment aucun
De lui donner quelque remède ,
Et ne cria pas à son aide ,
Car il ne pouvoit point parler :
Mais sitôt qu'on lui vit porter
Ses mains tramblantes à sa tête ,
Qui presentoient alors requête ,
Pour qu'on le mit en liberté ,
Et que dans cette extrémité ,
Il fraploit du pied contre terre ,
Parce qu'il ne pouvoit mieux faire ,
On ne songea plus dans l'instant ,
Qu'a le secourir promptement ,
Sans quoi le pauvre petit diable
Seroit mort comme un misérable :
Voici comme on le garantit.
Les premiers efforts que l'on fit ,
Pour arracher cette coëfure ,
Qui le mettoit à la torture ,
Furent si violens , qu'il crût ,
Que loin de trouver son salut ,
On lui vouloit ôter la tête ,
Et non pas découvrir sa crête :
Enfin se voyant aux abbois ,
Il avertit avec ses doigts ,
Qu'on fit à ce feutre une fente :
La Caverne presque tremblante

De peur, offrit par charité
Les grands ciseaux de son côté,
Et Rancune ayant la main sûre,
Fut l'opérateur de la cure;
Ce drole fit d'abord semblant
De vouloir couper par devant,
Ce qui fit craindre un grand dommage
Pour le nez, & pour le visage,
On en fut quitte pour la peur,
Car ce fameux opérateur,
Fendit le chapeau par derriere
D'un bout à l'autre, de maniere
Qu'il donna tout d'un coup de l'air
A Ragotin sans le blesser.
Dès qu'on eut fait ce bel ouvrage,
Chacun rit de voir un visage
Tout bouffi, l'œil éffarouché,
Et le bout du nés écorché.
Le tapage eut cessé sans doute,
Après nne telle deroute,
Si pour lors un méchant railleur,
En insultant à ce malheur,
N'eût dit que lon pouvoit rentrer
Le chapeau de ce pauvre here,
Qu'on prendroit peu pour la façon.
Un tel avis hors de saison,
Ranima si bien sa colere,
Que regardant ce temeraire,

Il se saisit d'un gros chenet,
Pour payer son mauvais caquet,
Et voulant dans cette furie,
Le jeter sur la compagnie,
Chacun en eut tant de frayeur,
Que pour éviter un malheur,
On gagna promptement la porte;
Tous se pressant beaucoup, en sorte
Qu'il n'en sortit qu'un en tombant,
Encore fut ce le nés devant.
Ragotin malgré sa grande ire;
A son tour éclata de rire,
Ce qui fit cesser la frayeur
Que causoit cet homme en fureur,
Et pour l'empêcher de poursuivre,
On lui rendit alors son livre;
Les Comédiens sans regret,
Lui preterent un vieil bonnet;
Il dit encore quelque insolence,
Ne pouvant oublier l'offence,
Mais comme il étoit assés vif,
Et plus vain que vindicatif,
Quoy qu'il fit bien du tintamare,
Il dit comme une chose rare,
En parlant aux Comédiens,
Et leur promettant de grands biens,
Devant toute la compagnie,
Qu'il feroit une Comédie

De son histoire, & que bien-tôt ;
Il comptoit aller d'un plain saut
Où quantité d'autres Poètes
N'arrivoient qu'avec des Lunettes,
Et toujours petit à petit.
Le sieur Destin lui répondit,
Que son conte, quoyque folâtre,
Ne convenoit point au Théâtre,
Je crois que vous me l'apprendrés
Dit Ragotin, morbleu sçachés
Que Jeanne Poilou notre ayeulle,
Avoit l'honneur d'être filleule
Du fameux Poète Garnier,
Et je puis vous certifier
Que j'ay chés moi son écritoire ;
Le Destin lui dit vraiment voire,
Garnier lui même quoi qu'auteur,
N'en viendrait pas à son honneur.
Ah ! que vous m'échaufés la bile ;
Qu'y trouvés vous de difficile,
Demanda le sieur Ragotin ?
Que l'on ne peut, reprit Destin,
D'une pareille historiette
Faire une piece assés parfaite,
Que tout seroit assûrement
Contre regles & jugement.
Un homme comme moi peut faire,
Des régles, je suis seûr de plaire ;

Dit le petit homme incivil ,
Considérés ajouta-t-il ,
Si l'on auroit quelque surprise
De voir un grand Portail d'Eglise ,
Devant lequel vingt Cavaliers ,
Douze ou quatorze financiers ,
Avec autant de Demoiselles ,
Des plus galantes , des plus belles ,
Se conteroient mille douceurs ,
Cela plairoit aux spectateurs ;
Je conviens qu'il ne faut rien faire
Contre les mœurs , quand on veut plaire ,
Et ne point trouver de censeurs ,
C'est pour cela que mes acteurs
Seroient au dehors de l'Eglise ,
On doit louer cette entreprise ,
J'ay du jugement , de l'esprit.
Le sieur Destin l'interrompt ,
Ne pouvant s'empêcher de rire ,
Et le pria de vouloir dire
Où l'on prendroit pour être acteurs
Tant de Dames & de Messieurs :
Comment fait on dans les Collèges ?
Où l'on voit des combats , des sieges ,
Dit alors maître Ragotin ,
Avec son petit air mutin ,
Je défendrois bien une brèche ,
J'ay joué moi même à la Flèche

La dérouté du pont de Sé,
Ajoûta-t-il presque offensé,
Plus de cent soldats dans l'affaire,
Du parti de la Reine mere,
Sans tous ceux du parti du Roy,
Etoient bons acteurs sur ma foy ;
Il me souvient qu'une pluie
Vint troubler notre Tragedie,
Et qu'on disoit que les plumets
Ne s'en releveroient jamais.
Le Destin qui n'aimoit qu'à rire,
Avec plaisir lui faisoit dire
Des contes si judicieux ;
Le regardant entre deux yeux,
Il reparti qu'un tel cortège,
Ne se trouvoit qu'en un College,
Mais qu'eux allant à petit bruit,
Ils étoient au plus sept ou huit,
Lors que leur troupe étoit bien forte,
Et n'avoient pas besoin d'escorte.
Rancune qui ne valoit rien,
Comme vous le sçavés fort bien,
Charmé de la turlupinade,
Repondit à son camarade
Qu'il n'étoit qu'un acteur nouveau,
Et que rien ne seroit plus beau
Sur la scene, quoy qu'on en dise,
Que le grand portail d'une Eglise,

Que s'il falloit quelques milliers
De Dames & de Cavaliers
Pour jouer cette comédie,
On en louïroit une partie,
Et l'autre seroit de carton.
Un expedient sur ce ton,
Fit rire notre compagnie,
On approuva cette saillie,
Ragotin fit semblant de rien,
Et jura qu'il le sçavoit bien,
Mais qu'il ne le vouloit pas dire,
Quoy qu'il se mit lui-même à rire.
Et le carosse, ajoûta-t-il,
Ne paroîtroit-il pas gentil,
Dans une telle comédie !
Oh ! j'ay fait le chien de Tobie
Autrefois, & le fit si bien,
Qu'un excellent comedien,
N'auroit pu mieux le faire,
Aussi j'eus le plaisir de plaire ;
On disoit que j'étois subtil,
Et pour moi continua-t-il,
S'il faut toujours juger des choses
par leurs effets, & par leurs causes,
Quand j'ay veü Pirame & Thïsbé,
Je n'ay pas été tant touché
De la mort de Monsieur Pirame
Qu'effrayé du Lion ; oh dame,

C'est avoir un bon jugement.

Rancune ridiculement ,

Approuva ce petit compere ,

Et sçeut par là si bien lui plaire ,

Que Ragotin presque ravi

L'emmena souper avec lui.

Les autres importuns laisserent

Nos comedians qui souperent ,

Chacun en ayant plus besoin

Que de prendre aucun autre soin.



CHAPITRE XI.

POEME BURLESQUE.

*Qui contient ce que vous verrez , si vous
prenez la peine de le lire.*

G Enereusement sur la brune ,
Ragotin mena la Rancune

Au cabaret , & de bon cœur ,

Prit ce qu'il trouva de meilleur ,

Pour le regaler avec pompe.

On a cru si je ne me trompe ,

Qu'il ne le mena pas chés lui ,

Parce qu'il étoit mal servi.

Je n'en dis rien , de peur de faire
Quelque jugement temeraire ,
Dont je pourrois me repentir ,
Et ne veux point approfondir
Si cette chose est bien certaine ,
Car elle n'en vaut pas la peine ,
Et ne peut beaucoup importer ,
D'ailleurs ce que je veux conter ,
Est bien d'un autre consequence.
Rancune qui , comme je pense ,
Étoit d'un grand discernement ,
Et connoissoit en un moment
Ce dont chacun étoit capable ,
Ne vit pas plutôt sur la table
Deux perdrix , avec un chapon ,
Qu'il pensa que ce compagnon ,
Ne faisoit point tant de dépense
Pour lui , ni pour la complaisance
Qu'il avoit eû en soutenant
Que son conte étoit excellent
Pour le theatre , même en prose ,
Mais qu'il pensoit quelque autre chose
Que l'on n'eut pû deviner onc ,
Rancune se prepara donc
A gober avec complaisance
Quelque nouvelle extravagance
Du sieur Ragotin , qui d'abord
Ne decouvrit pas son transport ,
N

Et continua pour sa gloire
A raisonner sur son histoire;
Lui même il se felicita.
En peu de temps il recita
Quantité de vers satiriques
Contre plusieurs femmes lubriques,
Contre des çocus ses voisins,
Contre plusieurs de ses cousins;
Dont les noms étoient au grimoire.
Il chanta des chansons à boire,
Composa differents couplets,
Debita cinq ou six sonnets,
Qu'il avoit faits pour quelques Dames,
Et montra plusieurs anagrammes,
Car fort souvent les rimailleurs,
En ce pays-ci comme ailleurs,
Par ces ridicules ouvrages,
Et de semblables barbouillages,
Importunent les gens de bien,
Notre malin comedien,
Gâta tout à fait ce Poëte,
En approuvant sa chansonete;
Avec joye il exageroit
Tout ce que Ragotin disoit,
Levant les yeux à chaque phrase,
Comme s'il tomboit en extase,
Et ce drôle en tout fort expert,
Jura comme un homme qui perd,

Que rien n'étoit plus agreable ,
Ny plus beau ni plus admirable ,
Feignant avec un air afreux
De s'en arracher les cheveux ,
Tant il avoit l'ame ravie
D'une si belle poesie.
Il lui disoit de temps en temps ,
Ah , quel malheur pour bien des gens ,
Qu'avec cette muse folâtre ,
Vous ne fuiviés par le théâtre :
Oui, si vous cultiviés cet art ,
Dans deux ou trois ans au plus tard ,
Et ce ne seroit pas merveille ,
On oubliroit autant Corneille ,
Qu'on oublie à present Hardy ,
Vous serieés toujours aplaudi.
Je vous parle sans raillerie ,
Je n'aime point la flaterie ,
Et ne puis sottement louer
Quelqu'un , mais il faut avouer
Pour vous donner plus de courage ,
Que quand j'ai vû votre visage ,
Avec ce petit air galant ,
J'ai compris très facilement ,
Que vous étiez un grand Poète ,
Et que vous contiés bien fleurete ,
Demandés ce que j'en ai dit ,
Je m'y connois sans contredit :

Ouy , je sens un Poëte habile
De cent pas , quelque fois de mille ,
Aussi dès que je vous ai vû ,
Sur ma foy je vous ai connu ,
Comme si j'étois votre pere ,
Jugés si je vous considere ,
Le pauvre petit jodelet ,
Avaloit doux comme du lait
Ces mauvaises turlupinades ,
Outre quantité de rasades
De vin , ou plutôt de verjus ,
Qui l'enylvroient encore plus
Que les louanges de Rancune ,
Qui profitant de sa fortune ,
De son côté buvoit , mangoit ,
Tout au moins autant qu'il mentoit ,
S'écriant d'un ton pathetique ,
Ah , que vous êtes bon comique !
Pour Dieu , monsieur de Ragotin ,
Faites valoir cet art divin ,
Qui vous rendra recommandable ,
Vous n'êtes guere raisonnable ,
Encore un coup si vous vouliez
Parbleu vous vous enrichiriez
Et nous aussi ; je vous assure
Que j'ay gagné mainte engelure
A brouiller un peu de papier ,
Comme ceux de notre métier ,

Qui sont souvent dans l'indigence,
Mais si j'avois votre science,
Ou bien seulement la moitié,
Je serois sur un autre pié,
J'aurois deux gentilles servantes,
Ma foy je vivrois de mes rentes,
Tout aussi bien que Mondoty,
Et sauterois comme un cabry.
Travaillés donc dit la Rancune,
De vous dépend notre fortune,
Travaillés, monsieur Ragotin,
Et si dès le Printemps prochain,
Nous ne tranchons pas la besogne
De messieurs de l'hôtel Bourgogne
Et du maret, je veux ma foy
Qu'on ne fasse aucun cas de moy,
Que l'on métrille, qu'on me châtre,
Ou qu'en montant sur le Théâtre,
Je n'y fasse point quatre pas,
Sans me rompre jambes, & bras :
Après cela je dois me taire,
Et buvons. Il remplit son verre,
Le prit, & porta tout soudain
La santé du sieur Ragotin,
A monsieur de Ragotin même,
Qui montrant une joie extrême,
humblement le remercia,
Et dans le moment renvra

De celle des Comédiennes ,
Qui n'étoient pas des moins humaines ;
Il la but chapeau bas d'abord ,
Avec un si plaisant transport ,
Que d'une maniere agreable ,
Remettant son verre sur table ,
Il en rompit sans le sçavoir
La pate , & ne pouvant y voir ,
(Car en celebrant cette fête ,
Le vin lui montoit à la tête ,)
Il tâcha de le redresser
Deux ou trois fois sans le casser ,
Et sans beaucoup y prendre garde ,
S'imaginant que par megarde
Il l'avoir mis sur le côté ,
Tant il se sentoît transporté ;
Enfin il le jetta par terre ,
Et fit voir qu'il cassoit un verre ,
Tirant Rancune par le bras ,
Qui ne s'en appercevoit pas.
Quand il vit que ce camarade ,
Ne rioit point de la cascade ,
Il en eut un peu de dépit ;
Mais comme je l'ay déjà dit ,
Cet homme envieux au possible ,
N'étoit point animal risible ,
Le sieur Rancune en ce moment ,
Lui demanda son sentiment .

Sur les jeunes comediennes,
Qu'on prenoit pour des souveraines :
Le pauvre petit Ragotin ,
Sans répondre au vieux Roquentin ,
Rougit , & n'en dit point la cause ,
Mais enquis sur la même chose ,
Confus , begayant , rougissant ,
Avec tout l'air d'un innocent ,
Il fit entendre , non sans peines ,
Que l'une des comediennes ,
Dont il étoit fort amoureux ,
Pouvoit seule le rendre heureux.
Et qu'elle est donc , dit la Rancune ,
Cette fille à bonne fortune ?
Ragotin étoit si troublé ,
D'avoir trop promptement parlé
De cette passion secrète ,
Ou plutôt de cette amourette ,
Qu'il répondit je n'en sçay rien ;
Ni moi , dit le comedien.
Ce ridicule verbiage ,
L'interdit encore davantage ,
Et lui fit ajouter , c'est . . . c'est . . .
Il dit cela d'un ton benêt ,
En perdant quasi contenance ;
Rancune dans l'impatience ,
Répondit enfin sans façon ,
Ah , ma foy vous avés raison ,

C'est une fort aimable fille.
Je la trouve vraiment gentille.
Il est vrai que ce dernier trait,
Le deconcerta tout à fait.
Il ne put jamais dire celle
Qui troubloit sa pauvre cervelle ;
Peut-être ce petit butor ,
Ne le sçavoit il pas encore ;
Mais l'on voyoit dans son caprice ,
Beaucoup moins d'amour que de vice.
Enfin Rancune lui nommant
De l'Etoile dans le moment ,
Il s'écria que c'étoit elle ,
Qui causoit cette amour nouvelle ,
Dont son cœur étoit enflamé :
Et je croy que s'il eût nommé
Angelique , ou bien la Caverne ,
Qu'il eût , ou le diable me berne ,
Oublié dans sa passion ,
Malgré tant de confusion ,
Le coup de busc de la premiere ,
Et l'âge de cette derniere ,
Et se seroit abandonné
A celle qu'on auroit nommé ,
Tant alors ce bouquin infâme
Avoit de trouble au fond de l'ame.
Notre comedien enfin ,
Lui fit boire un grand coup de vin.

Qui lui fit avaler sa honte ,
Il en but autant à bon compte ;
Cela fait , il lui dit tout bas ,
Quoi qu'il sçût qu'on n'épioit pas :
Vous en tenés pour cette belle ,
La blessure n'est pas mortelle ,
Et vous vous adressés à moy
Qui peut vous guerir , sur ma foy
Vous emporterés la victoire ,
Pourvû que vous me vouliez croire ,
Et que vous gardiés le secret
Je croy que vous êtes discret :
Cela demande un peu d'adresse ,
Cette Etoile est une tigresse ,
Et Destin son frere un lion ,
Mais dans pareille occasion ,
Elle ne pourra se deffendre ,
Ce cœur si dur deviendra tendre ,
Car on ne voit point parmy nous
Des hommes bâtis comme vous ;
C'est assez dire , il faut me taire
Je sçai bien ce que je sçai faire :
Buvons , achevons notre vin ,
Et nous verrons cela demain.
Un coup de vin de part & d'autre ,
Interrompit ce bon Apôtre ,
Qui but aussi soigneusement
Qu'il faisoit au commencement.

Ragotin reprit la parole ,
Et conta mainte faribole ,
Parla de ses perfections ,
De ses plus belles actions ,
De son esprit, de sa fortune ,
Et dit au sieur de la Rancune ,
Qu'il avoit un neveu commis
D'un financier de ses amis ,
Que ce neveu , dans une affaire
S'étoit fait amy de Ralliere
Gros partisan , durand le temps
Qu'il avoit été dans le Mans ,
Pour établir une maltôte
Dont se souvenoit bien leur hôte ;
Et fit espérer quelque bien
A notre vieux comedien ,
Assurant qu'il lui feroit faire
Une pension viagere ,
Comme aux comediens du Roy ,
Il jura cent fois sur sa foy ,
En s'échauffant un peu la bile ,
Que rien ne seroit plus facile ,
Par le crédit de ce neveu ,
Et cela devant qu'il fut peu.
Il dit encore à la Rancune ,
Qu'un œuf valoit mieux qu'une prune ,
Et que s'il avoit des parents ,
Qui fussent bien fournis d'enfants ,

Il leurs rendroit de bons services ,
En procurant des benefices ;
Qui certainement par leur prix ,
Etoient les meilleurs du pays ,
Parce que sa grosse commere ,
Avoit épousé le beau frere
D'une femme qui grace au ciel
Plaisoit fort au maître d'hôtel
D'un abbé de cette Province ,
Qui presque aussi puissant qu'un Prince
Avoit à sa collation
Des benefices à foison.
Tandis que sans nulles finesses
Ragotin contoit ses prouesses ,
Avec son air évaporé ,
La Rancune fort alteré
A force de parler d'affaires ,
Ne faisoit qu'emplir les deux verres ,
Que l'on vuidoit au même instant ,
Le petit Ragotin n'osant
Rien refuser d'une personne
Aussi bienfaisante , aussi bonne
Qu'étoit ce vieux comedien ,
Qui lui promettoit tant de bien ;
Mais enfin à force de boire ,
Ils s'emplirent , & l'on peu croire ,
Qu'ils en avoient assez tous deux ;
Rancune en fut plus sérieux ,

Et Ragotin devint si bête ,
Que ne soutenant plus sa tête ,
Il se pencha fort doucement
Et s'en dormit dans le moment
Sur cette table appétissante.
Rancune appella la servante ,
Pour se faire dresser un lit ,
Car dans le moment il comprit
Qu'on étoit couché chez son hôte ,
Il est vrai que c'étoit la faute.
La servante d'un ton hargneux
Dit qu'il en falloit dresser deux ,
Et qu'il paroïssoit vray semblable
Que Ragotin sur cette table ,
N'avoit besoin d'être veillé.
Le petit homme débraillé
Dormoit cependant à merveille
Au milieu de mainte bouteille.
On mit donc des draps à deux lits
De trois qui paroient ce taudis ,
Sans que tout ce remumenage
Pût apporter aucun dommage
Au sommeil du sieur Ragotin ,
Qui devint pire qu'un lutin ,
Chanta pouille à cete servante ,
L'appella vilaine puante ,
Menus plaisirs de cabaret ,
Maîtresse de coupe jaret .

Menaça même de la battre ,
Et fit le petit diable à quatre ;
Dans le temps qu'elle l'avertit ,
Qu'il vint se mettre dans son lit,
Rancune après cette fadaïse ,
Enfin le tourna dans sa chaise
Devers le feu qu'on avoit fait ,
Pour seicher les draps tout à fait ;
Dès qu'il eût cessé de maudire ,
On le dépopilla sans rien dire ,
Et l'on le monta sur son lit :
Le sieur la Rancune se mit
Dans le sien de la même sorte ,
Après avoir fermé la porte ,
A deux ou trois heures de là ,
Maître Ragotin se leva ,
Je n'ay pas bien sçeu pourquoi faire ,
Mais il s'égara de maniere
Que courant comme un insensé,
Après avoir tout renversé ,
Et s'être renversé lui-même ,
Non sans vomir quelque blasphême ,
Ne pouvant retrouver son lit ,
Parce que durant cette nuit ,
Il ne faisoit point clair de lune ,
Il trouva celui de Rancune ,
Et le découvrant l'éveilla :
La Rancune se recria ,

Que cherchez vous donc sans lumiere ;
 Mon lit, dit le petit compere ;
 Il est à la gauche du mien
 Repartit le comediën ,
 Personne icy ne vous convoite ;
 Mais Ragotin prit à la droite ,
 Et tour yvre encore se mit
 Vîte dans le troisieme lit ,
 Entre paillese & couverture ,
 N'y trouvant d'autre garniture ,
 Il y dormit paisiblement ;
 Rancune s'habilla devant
 Que Ragotin eust fait son somme ,
 Il se mocqua du petit homme ,
 Demandant si par vision ,
 Ou par mortification ,
 Il quittoit une bonne place ,
 Pour coucher sur une paillese :
 Ragotin encore fatigué ,
 Dit qu'il ne s'étoit point levé ,
 Se donnant mille fois au diable ,
 Que rien n'étoit plus veritable ,
 Et que dans ce maudit taudis ,
 Il revenoit plusieurs esprits.
 L'hôte lui fit une querelle ,
 Disant qu'un homme sans cervelle
 Vouloit décrier sa maison ,
 Que c'étoit une trahison ,

Et que pour punir sa malice
 Il iroit se plaindre en justice.
 Mais je suis trop long écrivain
 Des sottises de Ragotin,
 Voyons ce que fait, je vous prie,
 La troupe en son hôtellerie.

CHAPITRE XII.

POÈME BURLESQUE.


Combat de nuit.

Ouy je suis trop homme d'honneur,
 Pour n'avertir pas le Lecteur,
 Que si les polissonneries,
 Et toutes les badineries
 Que j'ay dites jusqu'à present,
 Le scandalisent un moment,
 Il doit laisser là cet ouvrage,
 Et ne pas lire d'avantage,
 Car ma foy tant qu'il le lira,
 Je garantis qu'il n'y verra
 D'autre chose, quand ce bon livre
 Qu'il prendroit la peine de suivre,
 Seroit aussi gros que Cyrus,
 Et si ce qu'il voit cy-dessus.

Fait douter de ce qu'il va lire,
Tout aussi bien que ce bon sire
Peut-être en suis je logé là,
Qu'un chapitre malgré cela
Attire l'autre, & qu'en mon livre,
Je fais comme un cavalier yvre,
Qui met la bride sur le col
De son cheval, & comme un fol
S'en va courir à l'avanture.
Peut-être aussi qu'en mon allure,
J'ay quelque dessein arrêté,
Que sans proposer quantité
De ces exemples imitables,
Par des choses souvent blamables,
Et que paroissant toujours guay,
En divertissant j'instruirai,
Comme un yvrogne en son caprice
Donne aversion pour son vice,
Dont il ne veut se garantir,
Et peut quelque fois divertir
Aussi, par la bouffonnerie
Que fait dire l'yvrognerie,
Finiſſons la moralité,
Car à dire la vetité,
Elle me contraint, elle gêne;
Et donne par fois la migraine;
Reprenons nos comédiens
Que nous avons (je m'en souviens)

Laissez

Laiſſés dans une hôtellerie.
Auſſitôt que la compagnie
A ſes diſputes eût mis fin ,
Et que le petit Ragotin
Eût emmené monsieur Rancune ,
Le portier qui par infortune
Etoit demeuré ſans ſecours
Dans la grande ville de Tours ,
Entra menant dans ſon voyage
Un cheval chargé de bagage ,
Il ſe mit à table avec eux ,
Et par cent diſcours curieux
Ils ſçurent de qu'elle maniere
L'intendant n'avoit put leur faire
Mal , n'y les mettre priſonniers ,
Lui même avec ſes Fuzeliers
Ne s'étant tiré qu'avec peine
Des mains d'un peuple plein de haine.
Le ſieur Deſtin conta comment
Il s'étoit ſauvé promptement
De cette terrible bagarre ,
Avec un habit fort bizarre ,
Dont il penſoit être en effet
Le Solimant du ſieur Mairet ,
Sans pourtant demander ſon reſte ;
Et qu'ayant a pris que la peſte
Etoit alors dans Alençon ,
Il étoit venu pour raiſon .



Au mans, de taverne en taverne ,
Avec Rancune , & la Caverne ,
En l'equipage que j'ai dit
Dans ce veritable recit.
L'Etoile prenant la parole ,
Leur dit sans aucune hiperbole ,
Qu'elle avoit reçu du secours
D'une grande dame de Tours
Dont le nom & la consequence
Ne sont point à ma connoissance ,
Que par son moyen elle avoit
Été conduite en un endroit
Aux environs de bonne table ,
Ou par un malheur incroyable
Elle s'étoit demis un pied ,
Pour l'avoir très mal appuyé ,
En tombant de dessus son âne ,
Ou son cheval , car Dieu me damne
Si sur cela je m'éclaircis :
Elle ajouta qu'ayant appris
Quatre jours après sa blessure ,
Par une personne bien sûre ,
Que la troupe étoit dans le Mans ,
Elle avoit pris en même temps
Le brancard avec l'équipage
De la patronne du village ,
Qui l'avoit , non par compliment
Offert très liberalement.

Destin qui cherissoit les femmes ,
Demeura seul avec ces dames ;
La Caverne d'un gout exquis ,
L'aimoit comme son propre fils ;
L'Etoile n'étoit pas moins chere ,
Angelique son heritiere ,
Aimoit l'Etoile & le Destin
Tout comme ses parents ; enfin
Malgré cette union charmante ,
Elle étoit encore dans l'attente
D'apprendre au vray ce qu'ils étoient ,
Et pour quel sujet ils faisoient
Publiquement la comedie ;
Mais ne manquant pas de genie ,
Elle avoit fort bien reconnu ,
Quoy qu'avec un ton injenu
Ils s'appellassent sœur & frere ,
Qu'ils agissoient avec mystere ,
Et qu'ils étoient depuis long tems
Plus amis que proche parents ,
Que Destin vivoit avec elle ,
En faisant voir beaucoup de zele ,
Sur tout dans un très grand respect ,
Etant toujours fort circonspect ,
Que l'Etoile étoit belle & sage ,
Et que si Destin en partage
Avoit un esprit enjoué ,
Et paroissoit bien élevé ,

L'Etoile avoit un air de reine
Plûtôt que de comedienne,
Tous en paroissant fort charmés.
Si l'un & l'autre étoient aimés.
De la Caverne, & de sa fille,
Qui sortoient de bonne famille,
Ceux ci ne les aimoient pas moins,
En leur marquant cent petits soins,
Et cela sans aucunes peines,
Puisque nules comediennes,
Ne meritoient mieux cette ardeur
Charmante, quoique par malheur,
Plûtôt que faute de merite,
D'experience & de conduite,
Elles n'eussent monté jamais.
Sur le théâtre du marets,
Ou bien de l'hôtel de Bourgogne,
Qui sont, ou que j'aye la rogne,
Le *non plus ultra* des Acteurs,
Celui de messieurs les Auteurs,
Et dames comediennes.
Plus obligeantes qu'inhumaines.
Tel qui n'entendra ces trois mots,
Que je mets là fort à propos,
Pourra sans aucun privilege,
Les faire expliquer au college,
J'en donne la permission.
Pour finir la digression,

L'Etoile & Destin par avance ,
Après une affés longue absence ,
Ne se cachèrent nullement
Pour se caresser joliment ;
Ils dirent les sollicitudes ,
Et toutes les inquietudes ,
Qu'on ressent à chaque moment ,
Quand on aime , & qu'on est absent .
Le Destin aprit pour nouvelle
A cette aimable demoiselle .
Qu'il avoit cru voir par malheur
Leur ancien persecuteur ,
Comme ils jouïoient la comedie
A Tours , que dans la compagnie ,
Il l'avoit fort bien discerné ,
Quoi qu'il fût affés éloigné ,
Et qu'il se cachât le visage
D'un manteau , que cet équipage ,
Ne pronostiquant rien de bon ,
Il étoit , pour cette raison ,
Descendu vite du Théâtre ,
S'étant mis une grande emplâtre
Sur un œil , pour sortir de Tours ,
Parce qu'étant sans nul secours ,
Il craignoit que cet adversaire
Ne le connut , & ne fit faire
Quelque insulte mal à propos ,
Qui pouvoit causer mal au dos .

Ce qui lui fit prendre la fuite.
Le sieur Destin lui dit ensuite ,
Qu'ils avoient vû plusieurs brancards ,
Qui s'assembloient de toutes parts ,
Comme ils alloient au devant d'elle ,
Pour lui marquer un plus grand zele :
Qu'il croyoit encore avoir vûë
L'ennemi , dans un inconnu ,
Qui cachant aussi son visage ,
Vouloit faire quelque ravage ,
Et blasphemoit en vilitant
Lesdits Brancards exactement ,
Comme on sçait , & qu'on a lû même
Dans notre chapitre septième.
Tandis que le Destin parloit ,
La pauvre Etoile larmoyoit :
Cet amant en prit mille alarmes :
Mais ayant apaisé les larmes
De la belle , le mieux qu'il put ,
Il lui protesta que son but ,
Si l'on vouloit bien lui permettre ,
Etoit présentement de mettre
Ses soins à ne plus se cacher ,
Et dorénavant de chercher
Cet ennemi , que par la fuite ,
Il feroit cesser sa poursuite ,
Que s'il n'y pouvoit réussir ,
Il vouloit au moins y périr ,

Cela dit d'un si bon courage,
Elle s'affligea d'avantage :
Destin dans un si grand transport,
Tout aussi-tôt s'affligea fort,
Et parut très mélancolique,
La Caverne avec Angelique,
Sans doute pour les obliger
Faisant semblant de s'affliger,
Veritablement s'affligerent,
Je crois même qu'elles pleurerent ;
Je ne sçay si Destin pleura,
Mais je sçai bien qu'il soupira,
Qu'il souffrit autant qu'un martire,
Et qu'on fût long-temps sans rien dire,
Cependant pleura qui voulut.
Enfin nôtre Caverne crut
Qu'il falloit rompre le silence,
Et parler avec confiance :
Elle dit à ces deux amants,
Qu'assurement depuis long-temps
Ils avoient bien pu reconnoître
L'amour qu'elle faisoit paroître
Pour l'un & l'autre, & toutes fois
Qu'ils étoient assés discourtois,
Pour lui cacher comme à sa fille
Le nom propre de leur famille,
Ajoûtant avec cœur ouvert,
Qu'en sa vie elle avoit souffert

Des maux affés considérables,
Pour conseiller des misérables.
A quoy le Destin répondit,
Que s'il n'avoient encòre rien dit,
Ce n'étoit point par défiance,
Mais qu'ils croyoient en conscience
Que le récit de leurs malheurs,
Ne pouvoit que navrer les cœurs,
Après cela pour lui complaire,
Il offrit de la satisfaire,
Quand elle lui commanderoit.
La Caverne qui désiroit
Connoître enfin leur parentage,
Ne diféra pas davantage,
Et sa fille qui justement
En souhaitoit à lors au tant,
S'étant assise à côté d'elle,
Sur le lit de mademoiselle
De l'Etoile, le sieur Destin
Quasi. penetré de chagrin,
Devant ce petit auditoire,
Alloit commencer son histoire,
Quand par un accident subit
Ils entendirent un grand bruit
Dans la chambre la plus prochaine;
Le Destin en parut en peine,
Mais comme ce bruit augmentoit
Et que vivement l'on crioit

Au meurtre , à l'aide , on m'assassine ,
A moi voisin , à moi voisine .
Destin tout en colere alors ,
En deux ou trois sauts fut dehors ,
Aux dépens de sa fiquenille ,
Que notre Caverne & sa fille
Lui déchirent en voulant
Le retenir ; au même instant
Il entra comme en furie
Dans l'endroit de la batterie ,
Il n'y vit goutte ; les soufflets ,
Les grands coups de poing , les caquets
D'hommes , de femmes ; les injures ,
Les blasphêmes , & les morsures ,
Le bruit sourd de plusieurs pieds nus
Qui trepignoient sans être veus ,
Faisoient un ravage effroyable .
Cependant notre incomparable ,
Ne craignant aucuns accidents ,
Se mit parmi les combattans ,
Et reçut dans cette bagarre ,
Sans que personne lui dit gare ,
Un coup de poing , puis un soufflet ;
Celui cy le prit au collet ,
Pendant que l'autre par derrière
Frapoit de la bonne maniere .
Cela changea ses bons desseins ,
Car loing d'appaiser ces lutins ,

Il ne songea qu'à la vengeance,
Et fit pour payer cette offense
Un moulinet de ses deux bras,
Qui jeta quelques uns en bas,
Et lui fit gagner la victoire,
En rompant plus d'une machoire,
Comme on pût le voir en fortant
Par ses deux mains pleines de sang.
Cette incomparable mêlée
Fut d'une assez longue durée,
Pour lui faire encore recevoir
Trente coups de poing sans les voir,
Et pour en mettre sur la scène
Tout au moins une soixantaine.
Au plus fort de ce grand combat
Qui ressembloit bien au sabat,
Par le bruit & par le désordre,
A la il jambe se sentit mordre;
Cherchant ce qui l'avoit mordu,
Ses mains trouverent du pelu;
Il se persuada sans doute,
Qu'un matin dans cette déroute,
Recevant aussi quelques coups
Molestoit jambes & genoux;
Mais Angelique & la Caverne
Vinrent avec une lanterne,
Comme le feu Saint Elme après
Un orage des plus mauvais.

Et virent alors bien surprises,
Destin, & sept gens en chemises
Qui, par un combat très-sanglant,
Se défaisoient cruellement,
Et qui mirent bas leur colere,
En apercevant la lumiere.
Le calme dura peu de temps:
L'hôte un de ces sept penitens
Se reprit avec le Poète;
L'Olive portant cadenetle,
Fut attaqué par le valet
Du maître de ce cabaret.
Le sieur Destin avec adresse
Se mit entre deux; mais l'hôtesse
Qu'il avoit prise pour un chien,
Lors qu'on l'avoit mordu si bien,
Par ce qu'elle étoit très pelue,
Et qu'alors ayant la tête nue,
Elle portoit de cours cheveux,
Lui sauta tout d'un coup aux yeux,
De même que ses deux servantes,
Aussi nuës, aussi puantes
Qu'elle, dont la grande fureur
Pronostiquoit quelque malheur:
Les cris affreux recommencerent,
Les soufflets, & les coups sonnerent
De plus belle; & les combatants
Devinrent encore plus méchants.

Enfin à ces bruits effroyables ;
Plusieurs personnes charitables
Accoururent dans le taudis ,
Pour séparer tous ces bandis ,
Et firent cesser les alarmes ,
Par une suspension d'armes ,
C'étoit la seconde du soir.
Il fut question de sçavoir
La cause de cette querelle
Qui se terminoit sans chandelle ,
Par un effroyable fracas ,
Et pourquoy dans un galetas
Ces sept personnes en chemises
Se battoient à plusieurs reprises.
L'Olive quoi que bien battu ,
Parut alors le moins ému ,
Et dit que Monsieur le Poëte
Etoit sorti de sa chambre ,
Et qu'il l'avoit veu revenir
A grands pas , comme pour fuir ,
L'hôte plus emporté que quatre ,
Qui le poursuivoit pour le battre ,
Que l'hôtesse avoit fait un cri
En suivant alors son mari ,
Et s'étoit jettée en furie
Sur la mauvaise friperie
Du Poëte , pour le navrer ;
Qu'ayant voulu les séparer ,

Un valet avec deux servantes ,
 Aussi vilaines que méchantes ,
 L'avoient tout d'un coup envahi ,
 Ce qui l'avoit fort ébahi ;
 Mais qu'étant pris à la crinière
 Par trois ou quatre , la lumière
 S'étoit éteinte la dessus ,
 Et qu'ils s'étoient long-temps battus.
 Après une petite pause ,
 Le Poète plaida sa cause ,
 Comme étant le plus offensé ;
 Et dit qu'il avoit composé
 Deux Stances des plus excellentes ,
 Qu'ayant appelé les servantes ,
 Et demandé vite un flambeau ,
 Pour écrire ce bon morceau
 De Poésie sur son grimoire ,
 Se déffiant de sa mémoire ,
 On s'étoit fort moqué de lui ,
 Et qu'on ne l'avoit pas servi ;
 Que l'hôte animant la discorde ,
 L'avoit nommé danseur de corde ;
 Que pour répondre à ce bourru ,
 Il l'avoit appelé cocu.
 Il n'eut pas lâché la parole ,
 Que l'hôte jurant par Eöle ,
 Lui donna d'abord un soufflet ,
 Et le prit ensuite au colet.

On auroit dit, ou que je meure,
 Qu'ils étoient concertés sur l'heure,
 Car si-tôt que l'hôte eût grogné,
 Et que le soufflet fût donné,
 Sa femme une des plus méchantes,
 Son valet, & ses deux servantes,
 Se jetterent comme des chiens
 Sur nos pauvres Comédiens,
 Qui se vengerent de l'outrage
 A coups de poings dans le visage.
 Ce dernier combat fut plus long
 Que le premier & le second,
 Il fut même beaucoup plus rude,
 Et donna plus d'inquietude
 A l'Etoile, qui de son lit,
 Entendoit un terrible bruit.
 Destin n'ayant nulle épouvante,
 Tenoit une grosse servante
 Qu'il troussa très-vilainement,
 Et lui donna dans le moment
 Plus de cent claques sur les fesses,
 Mettant au jour deux belles pieces.
 L'Olive qui vit aussi-tôt
 Que chacun en rioit tout haut,
 Se jetta sur l'autre servante,
 Qui n'étoit pas moins rogoûtante,
 Et tout de même la troussa
 Devant le monde, & la fessa.

L'hôte comme un tres bon athlet ,
Se battoit avec le Poëte ,
Et l'hôtesse qui paroïssoit
La plus à craindre en cet endroit ,
Avoit été d'abord saisie
Par quelqu'un de la compagnie ,
Dont elle se mit en fureur ,
En criant bien fort au voleur ;
Elle s'emporta de maniere ,
Que le sieur de la Rapiniere ,
Qui logeoit quasi vis-à-vis ,
Fût réveillé par tous les cris.
Il entra dans l'hôtellerie ,
Pour apaiser la batterie
De ces gens , croyant à tel bruit ,
En trouver au moins sept ou huit
Sur le carreau , mais ce partage
N'avoit pas causé grand dommage.
S'étant remis de son effroy ,
Il ordonna de par le Roy
Qu'on cessast de battre & de mordre ;
Il sceut la cause du désordre ,
Voyant le Poëte , il lui dit
De ne plus travailler la nuit ,
Et pensa malgré sa sagesse ,
Se jeter sur l'hôte & l'hôtesse ,
Par ce qu'ils traitoient de vauriens
Ces malheureux Comediens ,

Les nommant bâteleurs de foire ,
Et grands balladins sans mémoire ,
En jurant que le lendemain
Ils chasseroient ce mauvais train ;
Mais le sieur de la Rappiniere ,
En quatre paroles fit taire
L'hôte un peu trop impertinent ;
Car il lui devoit de l'argent ,
Et le menaça par malice
De lui demander en justice.
Rappiniere fut se coucher ,
Chacun déchargea le plancher ,
Et Destin songeant à ses peines ,
Retrouva les Comédiennes.
La Caverne le salua ,
Et de rechef le supplia
De lui conter ses aventures
Sans scrupules , & sans murmures.
Rien , dit-il , n'est plus ennuyeux ,
Mais je ne demande pas mieux.
Il commença donc à bon titre
L'histoire du suivant chapitre.



C H A P I T R E X I I I .

P O E M E B U R L E S Q U E .

Plus long que le precedent.

*Histoire de Destin & de Mademoiselle
de l'Etoile.*

IL faut convenir que je suis
D'un Village auprès de Paris :
En vous racontant mon histoire,
Je pourois bien vous faire accroire
Que je fors de bonne maison ,
Comme il est fort aisé, mais non ,
Je n'ay point assés d'insolence ,
Pour nier ma basse naissance.
Mon pere étoit un des premiers,
Et même un des plus réguliers
De son pauvre petit Village ,
Quoi qu'en assés triste équipage.
Il a dit cent fois devant moy
Qu'il avoit bien servi le Roy ,
Etant né pauvre gentil-homme ,
Qu'il étoit fort brave, mais comme

Il n'avoit gagné que des coups ,
Avec quelque milliers de poux ,
Il s'étoit mis sans répugnance
Chez une Dame d'importance ,
Qui l'avoit pris comme Ecuyer ,
Ou comme premier officier ,
Qu'on avoit reconnu son zele ,
Et qu'ayant amassé chez elle
Quelque argent , parce qu'il étoit
Maître d'hôtel , & qu'il faisoit
Les dépenses , & sans scrupule
Ferroit peut-être bien la mule ,
Du moins on l'auroit parlé ,
Il s'étoit enfin marié
A la plus vieille Demoiselle
De ce même logis , laquelle
Etoit morte en très peu de temps
Et l'avoit laissé sans enfans ,
Lui faisant un gros avantage.
Il fut bien-tôt las du veuvage ,
N'étant pas moins las de servir ,
Il ne songea qu'à s'établir ,
Et faire quelque bons négoces :
Il prit donc en secondes noces
Une boulangere des champs ,
Qui fournissoit depuis long-temps
De pain chez sa bonne maîtresse :
Il ne manqua point de tendresse

Pour un aussi blâmable party ;
C'est de là que je suis fortly.
Mon pere s'appelloit Garigues ,
Homme fort expert en intrigues ;
Je n'ay point sçeu de quel endroit ,
Ny de quel pays il étoit ;
Pour le nom. de ma chere mere ,
Il n'est point ici nécessaire ,
Et ne fait rien à ce récit
Triste & lamantable ; il suffit
Qu'elle étoit avare , infidelle ,
Et mon pere encore plus qu'elle ;
Joint à ce qu'ils n'étoient tous deux
Nullement consciencieux.
Mon pere fut le premier homme
Qui retint son haleine , comme
On lui prenoit adroitement ,
La mesure d'un vêtement ,
Afin dépargner de l'étoffe ;
Il n'étoit pas grand philosophe ;
Mais il avoit trop de fouci.
Je pourrois vous apprendre ici
Cent differents traits de lezine ;
Qui lui donnerent pauvre mine ;
Avec la réputation
D'être un homme d'invention ,
Et d'avoir fort bonne methode :
Mais de craindre d'être incommode

Ou de peur de vous ennuyer ,
Je vais seulement vous conter
Deux de ces traits presque incroyables
Et néanmoins très véritables.
Il avoit fait amas de blé ,
Lorsqu'il étoit à bon marché ,
Espérant que dans la disette ,
Il empliroit une casette
D'or & d'argent , mais par malheur
Le bled n'eut que peu de valeur ,
A cause que la Providence
Fit naître par tout l'abondance :
Il en fut tant au désespoir ,
Et le Diable eût tant de pouvoir
Sur lui pour lors , que sans suspendre
Son dessein , il voulut se pendre.
Une voisine qui le vit
Dans le moment qu'il se pendit ,
Courut à lui , coupa la corde ,
En s'écriant miséricorde ,
Ma mère qui vint voir ce fou ,
La lui fit ôter de son cou.
Elles enragerent peut être ,
D'avoir empêché ce vieux traître
D'aller au séjour tenebreux ,
Car il les battit toutes deux ,
Et fit payer à cette femme
La corde , en jurant sur son ame

Qu'assurement il retiendrait
Une somme qu'il lui devoit.
L'autre prouesse de mon pere,
Est digne de son caractère,
Et marque son habileté.
En certain temps que la cherté
Fit un si terrible ravage,
Que les vieilles gens du village.
Se contoient qu'ils n'avoient point vu,
Quoiqu'ils eussent beaucoup vécu,
Une plus cruelle famine,
Qui portoit par tout la ruine;
Mon cher pere alors regrettoit
Les morceaux de pain qu'il mangeoit,
Et sa femme étant accouchée,
Il lui vint la triste pensée,
Dans la crainte de s'appauvrir,
Qu'elle pouvoit fort bien nourrir
De son lait, son fils, & lui même,
Esperant par ce beau système,
Epargner le pain prudemment,
Et se nourrir d'un aliment
De digestion fort aisée,
Ma mere n'étoit pas rusée,
Quoy qu'elle aimât le bien d'autrui,
Elle avoit moins d'esprit que luy,
Et n'avoit pas moins d'avarice,
Tellement qu'étant sans malice,

En sa vie elle n'inventa

Les choses comme mon papa ,

Mais je vous jure sur mon ame ,

Que fitôt que la bonne femme

Solidement les concevoit ,

Lors elle les exécutoit ,

Avec que plus de promptitude ,

Et beaucoup plus d'exactitude

Que son mary. Pour encherir

Elle tâcha donc de nourrir

De son lait , le fils & le pere ,

Et cette malheureuse mere ,

S'en nourrit elle même aussi ;

Rien fut-il pareil à cecy ?

Le pauvre enfant mourut martire

De pure faim , & je peux dire

Que les deux autres renfermés ,

Mangeant alors comme affamés ,

Eurent tous deux par simpatie

Une très longue maladie.

A quelque temps de là , je croy

Que ma mère accoucha de moy ,

La plus chetive créature

Qui soit dans toute la nature.

Mon pere s'en fut à Paris ,

Voulant faire tenir son fils ,

Par son ancienne maîtresse ,

Avec un bon chanteur de messe ,

Qui ne manquoit pas d'appetit.
Comme il s'en retournoit la nuit,
Pour éviter le crepuscule,
Car c'étoit dans la canicule.
Passant le fauxbourg saint Victor,
Où l'on faisoit bâtir encore
Des maisons, par bonne fortune
Il apperçut au clair de la lune
Quelque chose d'assés brillant,
Qui traversoit très promptement
La rue, il marcha vers la plaine,
& ne se mit pas fort en peine
de cela, mais en même temps,
Oyant plusieurs gemissemens,
Comme de quelque miserable,
Qui souffre un mal inconcevable,
Dans un espece de recoin,
Ou ce qu'il avoit vûe de loin,
Ne paroïssoit plus à sa vûe,
N'ayant pourtant pas la berlue,
Il entra dans un grand logis
Dont les murs n'étoient pas finis,
Il y trouva contre une pierre,
Une femme couché à terre;
Cependant la lune éclairôit
Suffisamment dans cet endroit,
Pour montrer que cette inconnue
Etoit jeune & fort bien vêtue,

Son habit tout couvert d'argent
Étoit ce qui reluisoit tant.
Vous ne doutés pas que mon pere
Naturellement temeraire ,
Et le plus hardy du pays ,
Ne fût alors bien moins surpris
Que cette jeune demoiselle ,
Qui n'étoit vraiment pas pucelle ;
Mais je croy qu'elle ne craignoit
Rien de pis que ce qu'elle avoit ;
Elle parla donc la premiere ,
Et dit tendrement à mon pere ;
Que s'il étoit un peu chrétie ,
Ou tout au moins homme de bien ,
Il eût pitié d'une mortelle ,
Dont la douleur étoit cruelle ,
Qu'étant sur le point d'accoucher ,
Elle avoit envoyé chercher ,
Par une fidelle soubrete ,
Une sage - femme discrete ;
Que ne voyant point revenir
La fille , & ne pouvant souffrir
Plus long-tems sa douleur cuisante ,
Sans attendre cette servante ,
Elle avoit quitté sa maison ,
S'imaginant avec raison ,
Qu'elle n'éveilleroit personne.
▲ peine la pauvre Moutonne

Achevoit

Achevoit ce raisonnement ,
Qu'elle accoucha subtilement ,
Non sans quelque douleur amere ,
D'un gros enfant , que mon cher pere
Reçeut dans son petit manteau ,
Ensuite il noua le boyau ,
Et fit fort bien la Sage-femme ;
Cette jeune & charmante Dame ,
Le pria très honnêtement
D'emporter le petit enfant
Au plus vite dans son village ,
De ne pas tarder davantage
A lui donner tout son secours ,
Et d'aller trouver dans deux jours
Et demi sans nulle remise ,
Un certain vieil-homme d'Eglise ,
Qu'elle lui nomma sur le champ ,
Qui lui donneroit de l'argent ,
Pour l'entretien & nourriture
De la petite creature.
A ce gracieux mot d'argent ,
Mon cher Papa qui l'aimoit tant ,
Voulut montrer son éloquence
D'écuyer ; mais dans l'occurrence ,
Elle n'en donna pas le temps ,
Car sans ouïr ses complimens ,
Et son discours un peu trop vague ,
Elle lui fit prendre une bague ,

Pour au Prêtre la faire voir ;
Lui fit mettre dans son mouchoir
Son enfant , & par ordonnance
Le fit partir en diligence ,
Quoi qu'il voulût la ramener ,
Et ne la point abandonner ,
Parce qu'elle avoit la migraine :
Je croi qu'elle eût bien de la peine
A regagner son logement :
Pour mon Pere , il porta l'enfant
A sa femme , sans le connoître
Il alla trouver le vieil Prêtre
Deux jours après comme il est dit ,
Et montrant la bague , il aprit
Que l'enfant sortoit d'une fille
Fort riche , & de bonne famille ;
Qu'elle l'avoit eû d'un Ecoffois
Homme illustre , & des plus courtois ,
Qui craignant quelque reprimande
S'en étoit allé dans l'Irlande
Lever des Troupes pour le Roi :
Mais qu'étant de fort bonne foi
Il avoit promis mariage
A la fille après son voyage
Ce vieil Prêtre lui dit de plus ,
Qu'un cruel *colera maritus*
Qu'elle avoit , pour être sortie ,
Avait fait douter de sa vie ,

Et que dans cette extremité,
Elle avoit d'un cœur contristé
Déclaré tout à pere & mere,
Qui loin de s'en mettre en colere
L'avoient consolée aussitôt,
Sans l'accuser d'aucun défauts,
Parce qu'elle étoit fille unique;
Qu'au logis aucun domestique
N'avoit appris l'engagement,
Encore moins l'accouchement
D'une Demeiselle si chere;
Ensuite il assura mon Pere,
Que pourvû qu'il eût de grands soins
De l'enfant dans tous les besoins,
Et qu'il tint la chose secrete
Un temps, sa fortune étoit faite.
L'homme d'Eglise la dessus
Lui mit es mains cinquante écus,
Et la layete necessaire,
Dont on ne fit point inventaire;
Mon pauvre papa tout ravi
Dina, puis s'en alla chez lui.
Fâcheux effets de l'avarice!
On me mit bien vite en nourrice,
Pour garder l'autre. Au bout d'un mois
Le fameux Seigneur Ecois
Revint, & trouva sa Maitresse
Dans une si grande foiblesse

Qu'on disoit qu'elle alloit mourir,
Il voulut cependant tenir
Sa parole, il l'épousa vite
Preste d'aller au dernier gîte,
Et fut ainsi faisant pitié
Aussitôt veuf que marié,
Il vint avec son équipage
Deux jours après dans le village
Pour calmer un peu ses tourments
Pere, mere, & quelques parents
De sa femme, l'accompagnerent.
Les pleurs alors recommencerent,
Et l'enfant fut presque étouffé
A force d'être caressé.
L'Ecoffois d'un bon caractère,
Fut liberal envers mon pere,
Et lesdits parents en ce cas
Ne l'oublierent ma foy pas.
Tous avec le Seigneur d'Ecosse
Remonterent dans le carosse,
Charmés en partant pour Paris;
Des soins qu'on avoit de leurs fils
Qu'ils laisserent dans le village,
A cause que le mariage
Etoit secret, pour des raisons
Que ni vous, ni moi ne sçavons.
Dés que je pus marcher, mon pere
Me retira de la chaumiere,

Pour amuser dans son logis
Le petit comte de Glaris ,
(On le nomma de cette sorte ,
Nom que son papa mignon porte,
Et qui sans doute est fort connu.)
L'aversion entre Esau ,
Et le petit Jacob son frere ,
Dès les entrailles de leur mere ,
N'étoit pas plus grande , je croy ,
Que celle du comte & de moy.
On lui faisoit mille caresses ,
On avoit pour lui des tendresses ,
Et pour moy de l'aversion ,
Quoique dans mon affliction ,
Par une grande obeissance ,
Je donnassé autant d'esperance
D'être honnête homme, que Glaris
En donnoit peu. Pour être fils
D'un Comte , & d'une Demoiselle
Vertueuse , spirituelle ,
Il ne faisoit voir à chacun
Rien en lui que de très commun :
Pour moi , je le dis à sa honte ,
Je paroissois plus fils d'un Comte
Que de Garigues ; l'on m'eut pris
Au moins pour un jeune marquis ;
Par mes petites gentilleffes ,
Et par toutes mes politeffes.

Et si malheureux comme un chie.
Je ne suis qu'un comedien,
C'est que la fortune peu sûre
Veut se vanger de la nature
Qui prétendoit malgré sa loi
Faire quelque chose de moy ;
Ou bien , c'est que nature même
Prend souvent un plaisir extrême
A favoriser de tout point
Ceux que fortune n'aime point.
Je passeray toute l'enfance
De deux païsans (car je pense ,
Et j'en jurerois sur ma foÿ
Que Glaris l'étoit plus que moy
Par l'humeur , & par la figure)
Aussi bien , sans lui faire injure ,
Les belles choses parmi nous ,
Ne furent alors que des coups.
Dans nos débats par mon courage ,
Je gagnois toujours l'avantage ,
Si ce n'est lorsque mes parents
Se mêloient dans nos differents :
Ce qu'ils faisoient trop par caprice ,
Et même avec tant d'injustice ,
Que mon parrain homme d'honneur ,
Qui s'appelloit de saint Sauveur ,
S'en scandalisa de maniere ,
Que me demandant à mon pere ,

Il voulut me servir d'appui.
Avec joye on me mit chez lui,
Et ma mere assés resolute
Sans regret me perdit de vüe,
Car aussitôt que j'avois faim
Elle me reprochoit le pain.
Me voila donc, ne vous deplaise,
Chez mon parrain fort à mon aise,
Très bien nourri, très bien vêtu,
Fort carressé, jamais battu;
Il m'apprit promptement à lire,
Et sitôt que je scûs écrire,
Pour apprendre aussi le latin,
Il obtint en un beau matin,
Du Seigneur de notre village.
Homme riche & grand personnage,
Que tous les jours j'étudierois.
Avec ses deux fils, & ferois
Des exercices très utiles,
Sous un homme des plus habiles,
Qu'il avoit choisi dans Paris,
Et qui gaignoit un fort bon prix.
Ce gentilhomme de remarque,
Qui s'appelloit le Baron d'Arque,
Faisoit élever ses enfants
Avecque des soins surprenants.
Saint Fas, par un ordre du pere,
Etoit le nom de l'aîné frere,

Affés bien battu , mais brutal
Tout au moins autant qu'un cheval
Et le cadet en récompense ,
Outre une très belle prestance ,
Avoit un esprit excellent ,
En toutes choses bien veillant ,
Le cœur bien placé , l'ame belle ,
Et n'aimoit point la bagatelle.
Enfin je pense avec raison
Que jamais un jeune garçon
N'a donné plus belle esperance ,
Par son esprit , & sa prudence ,
De devenir homme de bien ,
Qu'en donnoit ce petit chrétien
Qui s'appelloit monsieur Verville.
Auprès de lui j'étois docile ,
Commençant à m'accoûtumer ,
Il me fit l'honneur de m'aimer ,
Et moy je l'aimai comme un frere
Et le respectai comme un pere ;
Ou comme un maître qu'il étoit.
Pour monsieur-saint Far , il n'avoit
Que des passions dangereuses ,
Des manieres présomptueuses ,
Toujours prest à se gendarmer ;
Je ne puis mieux vous exprimer
Ses actions dignes de blâme ,
Et les sentiments de son ame

Pour

Pour son jeune frere, & pour moy ;
 Qu'en vous affirmant sur ma foy ,
 Qu'il n'estimoit pas plus ce frere
 Que moy , qu'il ne regardoit guere,
 Ses petits divertissements
 Etoient toujours très differents ,
 Des nôtres , il aimoit la chasse ,
 Et ne pouvoit rester en place ,
 Dès qu'il falloit étudier ,
 Il se faisoit cent fois prier.
 Verville sans inquietude ,
 Au contraire aimoit fort l'étude :
 Nous avions à la verité
 En ce , grande conformité ,
 Aussi bien qu'en toute autre chose ;
 Et je puis , en vers comme en prose ,
 Vous assurer sur mon honneur ,
 Que pour me faire à son humeur ,
 Je ne me fis point violence ,
 Et c'étoit moins par complaisance ,
 Que par pure inclination ,
 Que j'avois tant d'affection.
 Notre Seigneur le Baron d'Arque ,
 Se souçiant peu de Plutarque ,
 Avoit quantité de Romans
 Des plus beaux , des plus amusants.
 Le precepteur , par fantaisie ,
 Qui n'en avoit lû de sa vie ,

Nous défendit expressement
D'en lire le moindre fragment ;
Et les blâmoit, sans les connoître,
Devant le Baron notre maître ,
Pour les rendre aussi déplaisants
Qu'on les trouvoit divertissants ;
Mais il changea bien de système ,
Et devint si feru lui même
De ces livres délicieux ,
Qu'il lit les nouveaux & les vieux ,
Et convint que cette lecture
Donnoit une grande ouverture
D'esprit à tous les jeunes gens ,
Inspirant de beaux sentiments ,
Ainsi que celle de Plutarque ,
Dur moins c'étoit là sa remarque.
Il employa donc son pouvoir
Pour nous engager à les voir ,
Nous proposant d'abord de lire
Les modernes ; mais j'ose dire
Que nous n'aimions pas ces romans ,
Et jusqu'à l'âge de quinze ans ,
Nous trouvions plus joly , plus drôle
Amadis de Grece, ou de Gaule ,
Qu'Astrée , & d'autres faits de puis ,
Par lesquels , selon mon avis ,
Et parce qu'on a veu paroître ,
Les François nous ont fait connoître

Qu'ils ont plus de perfections
Que plusieurs autres nations,
Dont les travaux sont sans mesure.
Nous donnions donc à la lecture
De ces admirables romans,
Une assez bonne part du temps
Qu'on emploie à la promenade.
Pour saint Far, notre camarade,
Il nous appelloit les liseurs,
Nous traitoit de pauvres rêveurs,
En nous faisant une grimace,
Et puis s'en alloit à la chasse,
Ou battre quelques payfans,
C'étoit là ses plus beaux talens.
Mon esprit & ma complaisance
M'attirerent la bienveillance
Du Baron, qui m'aimoit autant
Que si j'eusse été son parent.
Cette amitié bien affermie,
Lorsqu'il mit à l'academie
Ses fils qu'il couvroit de ses yeux,
Il m'y fit entrer avec eux,
Je puis dire sans gasconade,
Que j'étois comme camarade,
Et non sur le pié de valet,
Comme on a cru, quoy qu'en effet
Je rendisse de bons services.
Nous aprîmes nos exercices,

Et l'on nous en tira sçavants
Environ au bout de deux ans;
Quinze jours après la sortie
De notre illustre academie,
Un homme de condition,
De bonne reputation,
Et même de grande remarque,
Proche parent du Baron d'Arque,
Levant quelques parisiens
Pour Messieurs les Venitiens,
Saint Far, & Verville son frere,
Firent si bien auprès de leur pere,
Qu'il leur permit facilement
De partir avec son parent.
Ce gentil homme de sa grâce,
Voulut encore que j'alasse
Avec ses fils; pour mon parain
Qui m'aimoit plus que son prochain,
Me donna, dont je me loüange,
Une bonne lettre de change,
Pour me servir dans mon besoin;
Parce que nous allions bien loin,
Et pour n'être à charge à nul homme.
Nous prîmes le chemin de Rome,
Pour un peu nous y divertir,
Et nous vîmes avec plaisir
Les autres villes d'Italie,
Dont la moindre parut jolie.

Cependant nous ne pûmes voir
Celles qui sont sous le pouvoir
Des Espagnols , gens d'estocade.
Dans Rome je tombai malade ,
Verville , & son frere Saint Far
Poursuivirent leur chemin , car
Leur conducteur , dans ce voyage ,
Ne pouvoit tarder davantage ,
Souhaitant par précaution ,
Ne point manquer l'occasion
Présente , de mainte galere ,
Qui par ordre du Saint Pere
Alloit joindre , avec de grands biens ,
Les troupes des Venitiens ,
Au passage des Dardanelles ,
Où je croi qu'on attendoit celles
Des Turcs. Verville eut grand regret
Deme quitter pour tel sujet ,
Et moi je fus inconsolable
De cette perte inexprimable :
J'eus cent chagrins des plus cuisants ,
Car je le perdois dans un temps
Où j'aurois pu par mon service
Me le rendre encore plus propice.
Saint Far en fut autant ému
Que s'il m'avoit jamais veu ,
Aussi je n'aurois pensé guere
A lui , sans Verville son frere

Qui me laissa le plus d'argent
Qu'il lui fût possible, en partant ;
Et qui me donna l'acollade,
En m'appellant son camarade ;
Je ne scai s'il dit à Saint-Far,
L'argent dont il me faisoit part.
Me voilà donc malade à Rome
Où je ne connoissois qu'un homme,
C'étoit mon hôte, bon flamand,
Apoticaire assés sçavant,
Et qui pendant ma maladie
Me servit avec courtoisie.
Il étoit aussi Medecin,
Et sçavoit assés le latin
Pour en cracher, & pour l'entendre,
Même (autant que j'y puis comprendre)
Je lui trouvois plus de sçavoir
Qu'à celui qui me venoit voir.
Enfin je surmontai l'orage,
Et repris assés de courage
Pour aller visiter les lieux
De Rome les plus curieux ;
Où l'étranger & l'étrangere
Trouvent de quoy se satisfaire.
Je me plaisois extrêmement
A visiter le plus souvent
Les vignes (c'est ainsi qu'on nomme)
Presque tous les jardins de Rome,

Bien plus beaux que le Luxembourg
Et Tuilleries, où l'amour
Est propice aux filles mignonnes.
Les Prelats & d'autres personnes,
Font entretenir ces jardins,
Assûrement avec grand soin,
Plus par vanité qui les tiennent,
Que par les plaisirs qu'ils y prennent,
Puisqu'ils n'y vont aucunement,
Ou tout du moins fort rarement.
Un jour sortant des avenues,
Je vis deux femmes bien vêtues,
Que deux petits maîtres françois
Avoient réduites aux a bois,
Ne voulant point qu'elles passassent,
A moins qu'elles ne leurs montrassent
Le visage. Un de ces matins
Dévoila l'une avec ses mains,
En tenant un discours lubrique,
Pendant le temps qu'un domestique
Retenoit l'autre entre ses bras.
Parbleu je ne consultai pas
Ce que pour lors j'avois à faire;
Je dis d'abord avec colere
A ces jeunes godelureaux,
Que je pourfendrois leurs nazeaux,
Pour faire cesser l'insolence
Qu'ils joignirent à la violence.

Ils se trouverent étonnés ,
Et même fort embarrassés ,
Parce qu'ils n'avoient aucune arme ,
J'aurois fait autant de vacarme ,
Quand ils auroient été tous deux
Armés comme chevaliers preux ;
Ils virent bien que mes paroles
N'étoient pas alors fariboles.
Les deux femmes avec effroy
Se rangerent auprès de moy ,
Et le jeune homme sur son compte ,
Aimant mieux avoir de la honte ,
Que le chagrin d'être battu ,
Me dit , en me tournant le cu ,
Et se retirant d'un air grave ,
Nous nous verrons, Mofieur le brave ,
Dans quelque endroit moins fréquenté ,
Quand j'auray l'épée au côté.
Je repondis à ce jeune homme ,
Qu'il pouroit me trouver dans Rome ,
Que je ne me cacherois pas ;
Son valet marcha fur ses pas ,
Je restay feul avec ces femmes ,
Ou plutôt avec ces deux Dames ,
Qui se rassurerent un peu ,
Leurs en ayant donné tout lieu.
Celle qui n'étoit point voilée
Pouvoit paroistre alors âgée

Environ de trente cinq ans;
Elle me fit cent compliments,
Se voyant hors du précipice,
Elle exalta fort mon service
En françois, qui ne tenoit rien
De son langage italien,
Et me faisant mainte careffe,
Elle dit avec politesse,
Que si ceux de ma nation
Avoient même éducation
Que moy, les femmes d'italie,
Qui se cachent toute leur vie,
Ne feroient point difficulté,
Malgré leur sensibilité,
De vivre comme on vit en france;
Après cela pour recompense
Du bien fait que j'avois rendu,
En faisant un peu l'entendu,
Elle ajouta vraiment, que comme
Je venois d'empêcher qu'un homme,
Qui ne paroïssoit pas expert,
Ne vît sa fille à découvert,
Malgré la vertu convenable,
Il étoit juste & raisonnable
Que je fusse considéré
Et la vîsse de son bon gré.
Levés donc, levés Leonore;
Ce voile que maint homme abhorre,

Faites , faites voir à monsieur
Que nous meritons bien l'honneur
Qu'il nous a fait de nous défendre.
A peine eut elle fait entendre
Cos mots , que sa fille obeït ,
Ou pour mieux dire m'ébloüit.
Je n'ay jamais veu dans le monde
Rien de plus beau que cette blonde.
Elle jetta deux fois les yeux
Sur moi , d'un air fort sérieux ,
Et repcontrant touÿours ma veuë ,
Elle rougit , & fut émuë ,
Ce qui la fit paroître au jour
Cent fois plus belle que l'amour.
Je vis bien qu'elle étoit très chere
A sa bonne & galante mere ;
Car elle parut s'atendrir ,
Et participer au plaisir
Que je prenois à voir sa fille.
N'étois pauvre fils de famille ,
Qui n'avoit jamais rien aimé ,
Je n'étois pas accoûtumé
A de pareilles aventures
Qui font au cœur quelques blessures ,
Et comme un jeune homme aisément
Fait voir qu'il n'est qu'un innocent ,
Lors qu'il se trouve en compagnie ,
Je parus presque sans genie ,

Et ne fis, voyant tant d'attraits,
Que compliments fort mauvais;
Ces deux Dames me saluerent
Civilement, & s'en allerent,
Ce départ me sembla fatal;
Je me voulus quasi du mal
De ne leur avoir pas sur l'heure
Demandé leur nom, leur demeure,
En m'expliquant à cœur ouvert,
Et de ne m'être pas offert
A les mener par bienfiance;
Mais je ne vis plus d'apparence
De courrir après pour m'offrir.
Je voulus pourtant m'enquerir
De celui qui gardoit la porte,
S'il connoissoit ces gens, de sorte
Qu'il pût m'enseigner leur logis.
Nous fûmes tous deux bien surpris,
Car nous ne pouvions nous entendre,
Parce qu'il ne pouvoit comprendre
Tout ce que je lui demandois
En très bon langage françois,
Et que moi je n'entendois mie
Le gentil jargon d'Italie.
Enfin, las du raisonnement,
Plûtôt par signes qu'autrement,
Je sçeus que ces femmes de France
N'étoient point de sa connoissance;

Peut-être auffi qu'il ne vouloit
M'avouer qu'il les connoiffoit.
J'allay donc ne pouvant mieux faire,
Chés mon hôte l'Apoticaire,
Etant en un mot comme en deux,
Rêveur, c'est-à-dire amoureux ;
J'aurois voulu ſçavoir encore,
Si cette aimable Léonore,
Qui me bleffoit le cœur,
Etoit une fille d'honneur,
Ou courtifane, & fi la belle
Etoit autant ſpirituelle
Que ſa mere. Enfin je rêvai
Affés long-temps, & me flatai
De milles belle eſperances,
Qui calmant un peu mes ſouffrances,
M'inquieterent vivement,
Quand j'en eus veu lempêchement.
Après maint deſſein inutile,
Je voulus courir par la ville,
Ne pouvant pas m'imaginer,
Qu'il fut mal aifé de trouver
Ces deux belles femmes dans Rome,
Sur tout parce que j'étois homme
A ne pas réſter en repos,
Ne pouvant ſuporter les maux
Que cauſoit mon amour extrême.
Je cherchay donc dès le jour même

Long-temps, mais je perdis mes pas,
Et revins au logis plus las,
Et plus chagrin qu'on ne peut dire,
Ne souffrant pas moins qu'un martire.
Je recherchai le lendemain
Encore avec plus de soin,
Et je pensay perdre courage,
Et m'inquietant davantage.
De la façon que j'observais
Les fenêtres en tous endroits,
Et la fureur avec laquelle
Je courois dans chaque ruelle,
Au devant des femmes, d'abord
Qu'elles avoient quelque rapport
Avec ma chère Léonore,
Plus belle & mieux faite que flore,
On me prit au moins mille fois
Pour le plus grand fou des François,
Qui font tous cause que dans Rome
On ne peut souffrir aucun homme
De leur pays; je ne scay point
Comment je repris l'embonpoint,
En un temps où ma destinée
Me rendoit vraye ame damnée.
Je me gueris fort bien pourtant
Le corps, mais malheureusement
Mon esprit demeura malade,
Mon pauvre cœur à la grillade,

Vous auroit fait compassion ;
J'étois sans résolution ,
L'honneur m'appelloit en Candie ,
Mais mon amour en Italie ,
Me faisoit douter quelque fois ,
Si malgré lui j'obéirois
Aux lettres de mon cher Verville ,
Qui d'une façon fort civile ,
Me mandoit de l'aller trouver ,
Sans pourtant me le commander.
Enfin n'ayant point de nouvelles
De mes deux aimables femelles ,
Avec mon hôte je comptai
Mes dépenses , & le payai ,
Préparant tout mon équipage
Pour continuer mon voyage.
Après plusieurs jours de retard ,
La veille de ce grand départ ,
Stephano Vanbergue mon hôte ,
Deux jours avant la Pentecôte ,
Me dit qu'il me vouloit donner ;
Chés sa bonne amie à diner ,
Et me faire avoüer à table ,
Qu'il étoit d'un goût admirable
Pour un Flamand ; il dit de plus
Qu'appréhendant quelques abus ,
Si je voyois cette merveille ,
Il avoit attendu la veille

De mon départ pour m'y mener ;
Je promis de l'accompagner ,
Sans faire aucune résistance ,
Pour lui marquer ma complaisance ;
Et calmer un peu mon ennui ,
Nous y fûmes sur les midy .
Le logis n'avoit pas la mine
De celui de la gourgandine
D'un Apoticaire Flamant ,
Tout en étoit d'un goût charmant .
Nous traversâmes une sale
Meublée , & bâtie en ovale ,
En ce moment un Ecuier
Me pria d'entrer le premier ,
Dans une chambre magnifique ;
J'avois l'air fort melancolique ,
Mais jugés si je fus surpris
En cet endroit , lorsque je vis
Leonore , & sa bonne mere
Que j'aimois tant , cette dernière ,
J'ose le jurer sur ma foi ,
S'en vint se presenter à moi ;
Pour être baisée à la jouë ,
Comme on fait en France , & j'avoue
Qu'elle me baïsa d'un air guay ,
Plûtôt que je ne la baïsay .
J'avois l'ame si fort émue
Que je perdois quasi la vue ,

Et n'entendis pas seulement
La moitié de son compliment.
Enfin remis , je vis encore
Cette Charmante Leonore ,
Plus adorable que jamais ,
Je me rangeai près d'elle , mais
Je n'eus point assez d'affurance ,
Lorsque j'eus fait la reverence ,
Pour l'embrasser de tout mon cœur ,
Je connus d'abord mon erreur ,
Et sans vouloir devant mon hôte ,
Reparer une telle faute ,
De honte je rongis autant ,
Que la pudeur en cet instant
Fit rougir nôtre Leonore.
Sa mere s'approchant encore ,
Et me jettant un doux regard ;
Me dit que devant mon départ ,
Elle vouloit avec prudence
Me marquer sa reconnoissance
De tout les soins que j'avois pris
De chercher si bien son logis ;
Il est vrai qu'un si doux langage
Ne fit qu'augmenter davantage
Ma honte & ma confusion ,
Elle me traîna sans façon
Par la main dans une ruelle
Parée à la françoise , & belle ;

Leonore

Leonore ne disoit mot ,
Me trouvant sans doute trop sot
Pour en valoir un peu la peine ,
Elle resta comme incertaine
Avec le Seigneur Stephano
Qui connoissoit le numero ,
Tandis qu'auprès la mere en gage
Je faisois mon vrai personnage ,
C'est-à-dire le païsan ,
Jamais je ne le parustant ,
Par une bonté sans égale ,
Cette Dame toute loyale ,
Parla toujours seule , & fit voir
Beaucoup d'esprit & de sçavoir ,
Quoi qu'il soit assez difficile
D'en montrer à l'homme imbecille ;
Pour moi je n'en eus jamais moins ,
Et si nous voyant sans témoins ,
Cette femme très-enjoûée ,
Ne s'est point alors ennuiée
D'entretenir un tel benais ,
Elle ne s'enyvra jamais.
Après mainte antienne ,
Auxquelles répondis je à peine ,
Quelquefois oui , quelquefois non ,
Quelque fois bien , quelquefois bon ,
Elle mé dit en confidence ,
Qu'elle étoit native de France ,

Qu'après cela si je voulois ,
Dès le lendemain je sçaurois
par Stephano fort galant homme ;
Ce qui la retenoit dans Rome ,
Il fallut donc aller diner ,
Et même encore me trainer
Dans une sale grande & belle ,
Tout ainsi que dans la ruelle ,
Car j'étois si troublé pour lors ,
Qu'il falloit soutenir mon corps...
Outre que j'avois l'air timide ,
Je parus le même stupide
Après diner , durant lequel
Je fus aussi spirituel
Que devant , & ne fis à table
Que regarder mon adorable ;
Je croi que je l'importunois ,
Car je ne pus pas une fois
Rencontrer ses yeux , & la belle
Ne fit aucun cas de mon zele.
Si la mere n'eût pas causé ,
Ce beau repas se fut passé
Comme on en passe à la Chartreuse :
Mais elle étoit grande causeuse ,
Et lors discourut à gogo ,
Avec le Seigneur Stephano ,
De plusieurs affaires de Rome ,
Au moins je le pense , car comme

J'étois en contemplation ,
Je ne fis nulle attention
Aux discours de cette commere
Dont je ne m'embarassois guère.
On se leva de table enfin ,
Car personne n'avoit plus faim ,
Et chacun étoit à son aise ,
Excepté moi , chaud comme braise
J'empirois à chaque moment.
Il fallut partir cependant ,
Et les deux Dames obligeantes
Me dirent cent choses galantes ,
En m'offrant aussi leur secours ,
A quoi je répondis toujours
Ce qu'on met au bas d'une Lettre ,
Ou du moins ce qu'on y doit mettre
Tout ce que je fis en sortant ,
De plus hardi qu'en arrivant ,
C'est que je baisai Leonore ,
Et que je devins pire encore ,
En perdant tout-à-fait l'esprit.
Stephano n'eut pas le credit
De tirer de moi deux paroles ,
Quoi qu'il me donna cent bricoles ,
Lors qu'il me ramena chez lui ;
Accablé d'amour & d'ennui ,
Je m'enfermai dans ma chambrette ,
Et me jettai sur ma couchette ,

Sans quitter habit ny manteau ,
ni bas , ni fouliers , ni chapeau ,
Je laissai même mon épée ,
Et rappelai dans ma penséc
Tout ce qui m'étoit arrivé ,
Je n'avois jamais tant revé.
Enfin je crus voir Leonore
Plus belle mille fois encore
Qu'elle n'étoit ; & vers la nuit
Je me souvins du peu d'esprit
Que devant la fille & la mere
J'avois fait paroître n'a guere,
Et sur ma foi , toutes les fois
Qu'à ma betise je pensois ,
Le dépit , la honte & la rage
Mettoient tout en feu mon visage..
Comme je ne possédoit rien ,
Je souhaittai d'avoir du bien ,
Je m'affligeai de ma naissance ,
Et ne perdis point l'esperance
D'être favori quelque jour
De la fortune , & de l'amour.
Enfin je me mis dans la tête
De chercher un pretexte honnête
De ne point partir , n'en trouvant
Nul , dont je pus être content ,
J'eus encore assez de folie ,
Pour souhaiter la maladie ,

A laquelle tout insensé
Jé n'étois que trop disposé.
N'ayant donc pas sujet de rire ,
Un jour je lui voulus écrire :
Mais tout ce qu'alors j'écrivis ,
Ne me plut point , & je remis
En poche une moitié de Lettre
Que je n'aurois pû me promettre
D'envoyer , & faire tenir ,
Quand j'aurois voulu la finir.
Après mille tourmens encore ,
Ne songeant plus qu'à Leonore ;
Je formai le noble dessein
D'aller revoir le grand jardin ,
Où cette aimable Demoiselle
Me troubla si fort la cervelle ,
Pour faire la reflexion
Que merite une passion
Aussi violente , aussi forte ,
Et je passai devant sa porte ,
Croyant me soulager un peu.
Ce jardin étoit en un lieu
Des plus écartés de la ville ,
Car il en étoit à deux mille ,
Parmi plusieurs vieux bâtimens
Où ne logeoient que chahuants.
Tout reveur , & mélancolique ,
En passant dessous un portique ,

J'entendis marcher près de moi
Quelqu'un , je n'en eus point d'effroi ,
Et sentis malgré ma tristesse,
Un grand coup d'épée à la fesse ,
Parbleu je me tournai soudain ,
En mettant l'épée à la main ,
Pour payer ce coup malhonnête ,
Et me trouvant alors en tête
Le Valet du jeune François
Que j'ai dit tantôt , je pensois
Pour le moins lui rendre son reste ,
Mais comme il étoit assez lesté ,
Et qu'il reculoit en parant ,
Son maître sortit à l'instant
D'un coin noir , & tout en colère
Venant m'attaquer par derrière ,
Me fournit en jurant beaucoup ,
Sur la tête un terrible coup ,
Avec un autre dans la cuisse ,
Qui me causant un grand supplice ,
Me fit tomber dans le moment ,
Comme un homme presque mourant
Et prêt à perdre connoissance.
Je ne voyois pas d'apparence
De pouvoir échaper des mains
De ces malheureux assassins ,
Ayant été pris de la sorte
Sans secours , & sans nulle escorte :

Mais comme dans la trahison
On n'a pas toujours sa raison ,
Le valet blessa son cher maître
Au poignet droit , sans le connoître ;
Deux Peres de la Trinité
Qui passoient de nôtre côté ,
Et qui virent qu'avec furie
On me vouloit ôter la vie ,
Etant venus à mon secours ,
De peur qu'on ne tranchât mes jours ;
Les deux assassins se sauverent
En même temps , & me laisserent
Blessé du moins en quatre endroits.
Ces bons Moines étoient François ,
Ce qui fit bien à mon affaire ,
Car en un lieu si solitaire ,
Je pense qu'un Italien ,
Qui le plus souvent ne vaut rien ,
Me voyant couché sur le sable
En un état si pitoyable ,
N'auroit pas manqué de fuir ,
Plûtôt que de me secourir ,
De peur qu'en me rendant service ,
On ne l'accusât par malice ,
D'être lui même l'assassin ,
Tandis qu'un des Moines enfin
Charitablement me fit faire
Une confession sincere ,

L'autre courut en mon logis
Pour donner promptement avis
A mon hôte de ma disgrâce :
Il vint aussitôt sur la place,
Et me fit porter dans mon lit
Où d'abord la fièvre me prit,
Car l'amour & mainte blessure
Font de grands effets je vous jure.
On crut que c'étoit fait de moi,
Je le crus aussi sur ma foi;
Cependant vous sçaurés encore
Que mon amour pour Leonore,
Non seulement ne me quittoit,
Mais même toujours augmentoit,
Ainsi qu'une grande foiblesse,
Et qu'une cruelle tristesse.
Ne pouvant donc plus supporter
Ce fardeau sans m'en décharger,
Et ne voulant quitter ce monde,
Sans faire sçavoir à ma blonde
Que je ne fuirois le trépas
Que pour elle, & pour ses appas;
Je demandai souffrant martire,
Plume, encre, & papier pour écrire.
Mon hôte crut que je rêvois,
Ou du moins que je badinois;
Mais je le fis en sa présence,
Avec une si grande instance,

Faisant

Faisant si bi n appercevoir
Qu'on me mettroit au desespoir,
Si l'on n'écoutoit ma priere,
Que Stephano dans ce mistere
Ayant pénétré finement,
Me fit donner dans le moment
Tout ce qu'il falloit pour écrire;
Et Comme si ce maître fire
Eût connu mon intention;
Il resta par précaution
Seul en un coin de ma chambrette,
Je mis la main dans ma pochette
Un moment après, & revis
Les papiers que j'avois écrits,
Pour reprendre quelques pensées
Sur ce sujet déjà tracées,
Comme je vous ai dit; enfin
Voici ce que ma foible main
Ecrivit à la Demoiselle.
Sitôt que je vous vis la belle,
Je fus épris de vos appas.
Ma raison ne s'opposa pas
A l'amour parfait & sincere
Que j'avois pour vous, au contraire
Elle dit ainsi que mes yeux,
Que sous la calote des cieux,
Personne n'étoit plus aimable,
Plus charmante & plus adorable,

Au lieu de me représenter
Que je ne devois pas aimer
Une Demoiselle benigne,
Dont sûrement j'étois indigne.
Mais sans doute cette raison
N'eut fait qu'irriter le poison
Par d'inutiles prévoyances,
Puis après quelques résistances,
Il auroit fallu vous aimer,
Car vous sçavés si bien charmer ;
Que la précaution est vaine.
Je vous aimois donc , belle Reine ,
Mais d'un amour respectueux ,
Inviolable, scrupuleux ,
Et très rare parmi les hommes ,
Sur tout dans le siècle où nous sommes ;
Vous ne m'en devés pas haïr ,
Bien que j'ose le découvrir.
Ah ! si je meurs pour vous, la belle
La gloire en doit être immortelle ,
Et vous devés me pardonner
Un crime qui ne peut durer ;
Il est vrai qu'en perdant la vie
Pour vous seule , on doit faire envie ;
Oui c'est une félicité
Qu'on ne mérite en vérité
Que par nombre de sacrifices ,
Et par mille & mille services ,

Vous avez peut-être regret
D'être causé d'un tel bienfait ,
Sans y penser , & sans rien faire ;
Ne me le plaignés point , ma chere ,
Puisqu'enfin vous ne pouvez plus
Me le faire perdre ; au surplus
C'est la seule fois , sans feintise ,
Que fortune me favorise ,
Laquelle ne pourra jamais ,
Connoissant vos divins attraits ;
Recompenser votre merite ,
Qu'en vous envoyant une suite
D'adorateurs de votre loi ,
Aussi fort au dessus de moi ,
Que toutes les beautez du monde
Sont au dessous de vous ma blonde.
Je ne suis donc pas assez vain
Pour vous croire dans le dessein
De m'écouter , ou de permettre . . .
Je ne pus achever ma Lettre ,
Mes forces manquerent alors ,
Et ma plume tomba , mon corps
Ne pouvant aller à la suite
De l'esprit qui couroit si vîte ;
Sans cela ce commencement
De Lettre , fait en un moment ,
N'auroit été qu'une partie
D'une missive pour ma Mie ,

Tant l'amour & la passion
Pouffoient l'imagination.

Une cruelle défaillance
M'ôta longtems la connoissance ;

Stephano qui s'en apperçut
Ouvrit notre porte , & courut
Pour envoyer querir un Prêtre ,
Soit à l'Eglise , soit au Cloître.

A peu près dans le même instant ,

Ma Leonore & sa Maman ,
Si charmante par leur merite ,
Vinrent me rendre une visite.

Quelqu'un leur avoit témoigné
Que l'on m'avoit assassiné ;

Et croyant que telle injustice
Ne provenoit que du service

Que j'avois rendu dans l'abord ,

Et qu'étant cause de ma mort ,

Elles devoient en conscience

Me venir voir sans repugnance ;

Mais mon évanouissement

Fut si long & si violent ,

Que ces deux Dames s'affligèrent

A ce qu'on crut , & s'en allèrent ,

Voyant bien que j'allois mourir ;

Plus on vouloit me secourir ,

Moins je paroissais me remettre ;

Alors elles lurent ma Lettre ,

Et comprirent fort aisément,
Que j'étois un fidele amant ;
La mere curieuse encore
Plusque sa fille Leonore,
Voulut lire aussi maint écrit
Que j'avois laissé sur mon lit ,
Et découvrit quelque mystere ,
Par une Lettre de mon Pere.
Je fus un très long temps , hélas !
Entre la vie & le trépas :
Mais enfin la grande jeunesse
L'emporta sur cette foiblesse ;
Je fus à force de secours ,
Hors de danger en quinze jours ,
Et je marchai presque sans peines
Au bout de cinq ou six semaines.
Enfin je revins promptement ,
Mon hôte me disoit souvent
Des nouvelles de ma très chere ;
J'appris que la fille & la mere
M'avoient fait l'honneur de venir
Me voir , quand je pensay mourir ,
Pour me donner quelque assistance ,
Mais que j'étois sans connoissance.
Cela me fit plaisir ; & si
J'eus pour lors un peu de souci
De ce qu'on avoit lû la Lettre
De mon pere , sans le permettre :

Qui demandoit quelque secret ,
Je fus d'ailleurs fort satisfait
De ce qu'on avoit vûe la mienne ,
Et cela soulagea ma peine ;
Il est vray que toutes les fois
Qu'avec Stephano je parlois ,
C'étoit de ma chere mignonne ,
Oubliant toute autre personne.
Un jour il me vint dans l'esprit
Que notre maman m'avoit dit ,
Que je sçaurois , par ce brave homme ,
Ce qui la retenoit dans Rome ;
Je le priay comme il m'aimoit ,
De m'apprendre ce qu'il sçavoit :
Il me dit sans aucun mystere ,
Qu'on la nommoit de la Boissiere ;
Qu'étant demoiselle d'honneur ,
La femme de l'Ambassadeur
De France l'avoit amenée
A Rome depuis mainte année ;
Qu'un homme assés proche parent
De l'Ambassadeur , en venant
S'étoit fort amouraché d'elle ,
A cause qu'il la trouvoit belle ;
Qu'elle l'avoit trop écouté ;
Et que d'un nœud bien cimenté
Il en avoit eû Leonore.
De Stephano m'aprit encore ,

Que cet estimable Seigneur ,
Etant mal chez l'Ambassadeur ,
Avoit d'abord prit sa valise ,
Pour aller de Rome à Venise
Avec de la Boissiere , afin
De laisser partir son cousin.
Que l'ayant ramenée à Rome ,
Ce gracieux & galant homme
Avoit fait meubler un logis
Pour l'y faire rester , tandis
Qu'il s'en retourneroit en France ,
Où son pere avec grande instance ,
Plusieur fois l'avoit demandé ;
Cependant qu'il n'avoit osé ,
Malgré son extrême tendresse ,
Y mener sa chere maîtresse ,
Ou sa femme , si vous voulés ;
Car ils étoient bien mariés ,
Comptant fort que son mariage ,
Dénué de tout avantage ,
A tout le monde déplairoit ;
Que chacun le condamneroit ,
Et que l'on lui feroit la mouë.
En verité je vous avouë
Que je ne pûs pas m'empêcher ,
Dans ce temps-là de souhaiter ,
Que Leonore mon intime ,
Ne fût point fille légitime

D'un homme de condition,
Afin que son extraction,
Eût plus de rapport à la mienne
Qui me causoit beaucoup de peine:
Mais bien-tôt je me repentois
De l'idée, & lui souhaittois
Alors une fortune telle
Que la meritoit cette belle:
Quoique ce souhait me causât
Dans l'esprit beaucoup d'embaras;
Car en l'aimant à la folie,
Et mille fois plus que ma vie,
Pouvois je me persuader
D'être heureux sans la posséder?
Et la posséder sans la rendre
Malheureuse avec tout mon tendre?
J'avois le temps de réfléchir.
Comme j'achevois de guérir,
Et que d'un si fâcheux orage,
Il ne restoit sur mon visage
Que la paleur, parce qu'avant
J'avois perdu beaucoup de sang:
Mes jeunes maîtres arrivèrent
De Venise, & me visiterent:
Une peste qui ravageoit
Le Levant, & quelque autre endroit
Ne leur permit pas d'avantage
D'y faire briller leur courage.

Verville fut encore charmé
De me voir , j'en étois aimé ,
Et monsieur saint Far assés traître ,
Ne me fit point encore paroître
De sa haine le moindre trait ,
Comme par la suite il a fait.
Je montraï toutes mes blessures ,
Et leur contai mes aventures ,
Je cachay pourtant mon amour
Pour ma Leonore ; à leur tour
Ils me firent tous deux paroître
Un grand desir de la connoître ,
Et fortement je l'augmentai ,
Car aussitôt j'exagerai
Le merite & le caractère
Et de la fille , & de la mere.
Devant ceux qui peuvent aimer ,
On ne devoit jamais louer
Les divins appas de sa dame ,
Puisque l'amour entre dans l'ame
Par l'oreille des curieux ,
Tout aussi bien que par leurs yeux.
C'est une faute irreparable ,
Un emportement effroyable ,
Qui souvent ont fait ferrailler
Les gens qui s'y laissent aller ;
Jugés si sur ce que j'avance ,
Je parle par expérience.

Saint Far me demandoit souvent

Quand je trouverois le moment

De le mener chez la Boissière

Qu'il appelloit avanturiere.

Un jour qu'il me pressoit beaucoup ,

Je lui répondis tout-à-coup ,

Pour éviter cette poursuite ,

Que j'ignorois si sa visite

Seroit reçûe avec plaisir ,

Et le suppliai de choisir

D'autres pour lui donner entrée

Chez cette Dame retirée.

Ah ! ah ! vous êtes amoureux ;

Reprit-il , d'un air dédaigneux ,

Je vois fort bien , Monsieur le drille ,

Que vous en voulez à sa fille ,

Et me protestant sur sa foy ,

Qu'il iroit bien la voir sans moi ;

Il me rompit par sa maniere ,

Si brutalement en visiere ,

Et je demurai si confus ,

Que je croi qu'il ne douta plus

De mon amour pour Leonore ,

Dont il ne sçavoit rien encore ;

Cet homme ensuite me railla ,

Ce qui tellement me troubla ,

Que Verville assez pitoyable ,

Pour me tirer d'auprès ce diable ,

Au Cours m'amena promptement ,
Où je fus triste extrêmement ,
Je paroissais presque imbecile ;
Quelque peine que prit Verville ,
Pendant que j'étois avec lui ,
A dissiper ce grand ennui ,
Par une bonté singulière.
Cependant son brutal de frère
Travailloit à se contenter ,
Ou plutôt à me ruiner.
Il alla voir Mademoiselle
De la Boissière , chez laquelle
On le prit pour moi tout d'abord ,
Parce qu'il me ressembloit fort ,
Et qu'il paroissoit côte à côte
Du domestique de mon hôte ,
Qui m'avoit conduit plusieurs fois
Dans le temps que je m'y rendois ,
Et je croi que sans cette escorte ,
Il seroit encore à la porte ,
La Boissière avec quelque égard ,
Fort surprise de voir saint Far ,
Le pria de dire bien vite
Le sujet de cette visite.
Saint Far sans rien appréhender ,
Et sans plus long temps marchander ,
Me préparant un coup de traître ,
Répondit qu'il étoit le maître

D'un jeune garçon courageux ,
Qui sans doute étoit trop heureux
D'avoir eu deux coups à la cuisse ,
En voulant lui rendre service.
J'ai sçû depuis que ce début
Des plus malhonnêtes , déplût
A la fille ainsi qu'à la mere ,
Qui lors ne se souciant guere
De montrer esprit ny sçavoir
Devant lui qui n'en fit point voir ,
Il s'ennuia fort avec elles ,
Et fit bailler ces deux femelles.
Ce qui pensa le désoler ,
C'est qu'il ne put jamais gagner
De voir Leonore au visage ,
Quoiqu'il eût mit tout en usage ,
La priant le plus qu'il pouvoit
D'ôter le voile qu'elle avoit ,
Car les filles en ont à Rome.
Enfin ce brave & galant homme
S'ennuya de les ennuyer ,
Et revint chez notre hôtelier ,
Remportant fort peu d'avantage
De son maudit patelinage.
Depuis ce tems là , ce brutal
Enclin à me vouloir du mal ,
Fut pour moi si deraisonnable ,
Avec un mépris si notable ,

Et me chagrina si souvent ,
Que j'eusse boudé l'insolent ,
Si Verville envers moy fidelle ,
Par sa bonté continuelle ,
Dont j'ay toujours le souvenir ,
Ne m'eust fait aisément souffrir
Les brutalités de son frere .
Cependant je ne sçavois guere
Encore le mal qu'il m'avoit fait ,
Quoique j'en sentisse l'effet .
Je trouvois bien de la Boissière
Plus froide qu'à son ordinaire ,
Mais comme elle me recevoit ,
Je ne voyois en nul endroit
Que je lui fusse à charge encore .
Pour ma charmante Leonore ,
Elle paroissoit fortement
Rêveuse devant sa maman ,
Et quand la belle un peu rusée
N'en étoit pas fort observée ,
J'étois tout à fait convaincu
Qu'elle avoit l'air moins abattu ,
Et que ses regards redoutables
Étoient pour moy plus favorables .
Le Destin ainsi racontoit
Son histoire , & l'on écoutoit ,
Sans témoigner aucune envie
De dormir , quand la compagnie

Très distinctement entendit
Sonner une heure après minuit.
Mademoiselle la Caverne
Alla chercher une lanterne,
Et fit souvenir le Destin,
Qu'il devoit dès le lendemain
Aller avec la Rapiniere
Dans une petite chaumiere,
Où je croi qu'il devoit chasser
Avec ceux qu'il vouloit mener.
Monsieur le Destin donc sans peines,
Prit congé des Comédiennes,
Et dans sa chambre s'en alla,
Où je pense qu'il se coucha.
Les autres après cette pause,
Firent aussi la même chose ;
Et ce qui restoit de la nuit
Se passa sans le moindre bruit,
Le poëte par prévoyance,
N'ayant point fait nouvelle stance.



CHAPITRE XIV.

POÈME BURLESQUE.

Enlèvement du Curé de Domfront.

CEux qui sont assez faineants ,
 Pour avoir employé du temps
 A lire jusqu'icy mon livre ,
 Doivent avant que de poursuivre ,
 Se bien ressouvenir qu'ils ont
 Leu , que le Curé de Domfront
 Etoit dans un Brancard , des quatre
 (Je n'en peux vraiment rien rabatre)
 Qui se trouverent en un Bourg ,
 Tous les quatre le même jour ,
 Par une rencontre impreveuë ,
 Qui je croy , ne s'est jamais vûe
 A la porte d'un cabaret :
 Mais quatre brancards , comme on sçait ,
 Se rencontrent plutôt ensemble ,
 Que quatre montagnes , me semble .
 Ce Curé donc homme rangé ,
 Comme on a veu , s'étoit logé

Dans une auberge grande & belle ;
Il fit consulter sa gravelle
Au Mans, par un grand médecin,
Qui lui dit en fort bon latin ,
Comme une chose bien nouvelle ,
Que son mal étoit la gravelle ;
(Ce que le pauvre homme sçavoit
Mille fois plus qu'il ne vouloit ,)
Puis ayant pris quelques clisteres ,
Et fini ses autres affaires ,
Dont je ne puis vous dire rien ,
Car je ne les connois pas bien ,
Il fit un tour à l'écurie ,
Et partit de l'hôtellerie
Sur les neuf heures du matin ,
Pour s'en retourner prendre soin
Des ouailles de sa paroisse ,
Quoiqu'il fût souvent dans l'angoisse
De son mal qui le tourmentoit.
Une nièce qui le suivoit ,
Bien habillée en Demoiselle ,
Et peut-être aussi l'étoit elle ,
Se mit au devant du brancard ,
Aux pieds de ce bon homme , car
Tout autrement ne vous déplaît ,
Il ne pouvoit être à son aise ,
Parce qu'il étoit court & gros ,
Et par conséquent peu dispos.

Un païsan nommé Guillaume,
Le plus grand lourdaud du royaume,
Menoit le cheval de devant,
Par ordre du Curé, craignant
Que ce chevel ne mît en faute
Les pieds, en montant quelque côte ;
Et le valet nommé Jullian,
Bon garçon, quoi que bas normand,
Étoit aussi chargé de faire
Aller le cheval de derriere,
Qui, je pense, étoit si rétif,
Que le pauvre Jullian trop vif,
Pouffoit Par le cul la masette,
Ne pouvant avec sa baguette,
La faire marcher à son gré.
Le pot de chambre du Curé,
Qui paroïssoit de cuivre jaune,
Luisant comme l'or sur un trône,
Parce qu'on l'écuroit souvent,
Étoit attaché proprement,
Au côté droit de la litiere ;
On voyoit à l'autre Portiere,
Un étui de carton très beau,
Dans lequel étoit un chapeau
Que le Curé par complaisance,
Avoit été prendre, je pense,
Chez le Messager de Paris,
Pour un homme de ses amis,

Qui demouroit dans un Village
Près de Domfront. Cet équipage
Alloit toujours son petit train ;
Lorsqu'il fut dans un creux chemin ,
Environ à deux ou trois mille
De cette redoutable ville ,
Trois Cavaliers grands spadassins ;
Soutenus de deux fantassins ,
S'en vinrent servir de barriere
A la venerable litiere ,
On ne vit onc un tel méchef.
Celui qui paroissoit le chef
De cette troupe formidable ,
Dit d'une voix épouventable ;
Par la mort , tel qui soufflera ,
Je le tuë , & lors presenta
Son pistolet au grand Guillaume ,
Qui demeura comme un fantôme ;
Un des autres dans le moment ,
Fit la même chose à Jullian
Qu'ilacha , je croi , quelque vesse ;
L'on mit en jouë aussi la Nièce
Du Curé , qui dans son brancard ;
Som meilloit depuis le départ ;
Et fut exempt de la colique
Qui faisit son train pacifique.
Ces hommes vilains & brutaux ;
Firent faire aux mechans chevaux

Du brancard plus de diligence
Qu'ils ne vouloient. Jamais silence
N'a mieux regné parmi des gens
Qui prévoient mille accidens.
La pauvre Nièce très craintive,
Parroissoit plus morte que vive;
Grand Guillaume & Jullian pleuroient
Excessivement, & n'osoient
Ouvrir la bouche, car les armes
Leurs causoient de grandes alarmes,
Et le Curé comme j'ay dit,
Dormoit ainsi que dans son lit.
Par conséquent ne sçachant guere
S'il étoit dans une litiere.
Un des Cavaliers dans l'instant,
Au grand galop prit le devant,
Et l'on conduisoit l'équipage
Au bord d'un bosquet, où je gage
Que le premier cheval trambloit
Comme celui qui le menoit;
Soit par hazard, soit par malice,
Soit par le trop rude exercice,
Ce cheval naturellement
Endormi, fatigue, pesant,
Posa le pied dans une ornière,
Ebranlant si fort la litière,
Que le Curé s'en éveilla,
Et la pauvre nièce tomba

Sur la croupe de la mazette
Ce qui jetta bas sa cornette ;
Le bon homme appella Jullian ,
Qui ne répodit nullement ,
Il appela sa chere nièce ,
Qui n'eut pas non plus la hardiesse
De répondre , le villageois
Fut aussi sourd à cette voix ,
Et le Curé dans sa litière ,
Se mit tout de bon en colère..
Quelques uns ont dit qu'il jura ,
Mais je ne puis croire cela
D'un Prêtre & Curé du bas maine..
La nièce avec beaucoup de peine ,
Après la chute du bidet ,
Avoit repris son tabouret ,
Sans oser regarder son oncle ,
Quoi qu'elle eût au nés un grand fronc ,
Et le maudit cheval s'étant
Relevé vigoureuſement ,
Menoit plus vite l'équipage
Que jamais , malgré le tapage
Du Curé , qui voyant ce train ,
Crioit de sa voix de lutrin ,
Arrête , arrête donc ; arrête
Ou je vais te casser la tête
Sans tarder.. Son ton muséal
Excitoit le pauvre cheval ,

A doubler encore sa vitesse ,
Et le Curé crioit sans cesse ;
Il appelloit tantôt Julian ,
Tantôt Guillaume , & plus souvent
Sa nièce , malgré sa vergogne ,
Qu'il furnommoit double carogne ,
Si cette fille avoit voulu ,
Elle eût pourtant bien répondu ,
Car celui qui par violence
Lui faisoit garder le silence ,
Alloit rejoindre la plus part ,
A cinquante pas du brancard :
Mais la peur de quelques blessures ,
Lui fit mépriser les injures
De l'oncle , qui las de parler ,
Se mit à la fin à beugler ,
Criant à l'aide , on m'assassine ,
Au secours , voilà ma ruine.
Les deux Cavaliers dans l'instant ,
Qui s'en étoient allés devant ,
Et qu'on rappella , rejoignirent
Le pauvre brancard , & le firent
Arrêter d'abord. L'un des deux ,
Qui paroissoit le plus fougueux ,
Dit à Guillaume avec furie ,
Quel est donc ce fou là qui crie ?
Ah ! mon cher monsieur , sur ma foy
Vous le sçavés bien mieux que moy .

Répondit aussi-tôt Guillaume ,
En lâchant un fort mauvais baume.
Le Cavalier en même temps ,
Lui mit presque au milieu des dents
Son pistolet , qu'elle rudesse !
Puis le présentant à la nièce ,
Lui commanda de se nommer ,
Et même de se démasquer ;
Le bon Curé qui de sa place ,
Entendoit bien quelque menace ,
Et qui depuis long-temps plaidoit
Contre un sien voisin qu'on nommoit
Monsieur de Laune , crut sans doute ,
Que c'étoit lui qui sur la route ,
L'attendoit pour l'assassiner ,
Ou du moins pour le bâtonner.
Il cria donc plus fort qu'au Prône ,
Je suis perdu , Monsieur de Laune ,
Si vous me tués en ce lieu ,
Je vous appelle devant Dieu ;
Je suis un sacré Prêtre indigne ,
Et vous un assassin insigne ,
Vous serés excommunié
Comme un loup garou , sur ce pié
Vous n'irés jamais à la messe.
Pendant ce temps , la pauvre nièce ,
Dans un horrible désespoir ,
Se démasquoit , & faisoit voir .

A ce Cavalier un visage
Qu'il ne connoissoit pas. De rage
Sans qu'on lui parlât, il tira
Sur la mazette qu'il tua,
Et d'un Pistolet de sa selle,
Il donna droit dans la cervelle
D'un de ses pietons, en disant,
Voilà comme il faut sur le champ
Traiter ceux qui sans connoissance,
Donnent des avis d'importance.
Vous jugés bien que la frayeur
Redoubla par un tel malheur ;
Chacun pour lors cria sans cesse,
Qu'il vouloit aller à confesse ;
Le pauvre Guillaume & Jullian
S'agenouïllèrent dans l'instant ;
La nièce perdit tramontane ,
Et se foura sous la soutane :
Mais ces gens les avoient quittés,
Et déjà s'étoient éloignés
Autant que leurs cheveux d'Espagne
Avoient pu gagner la campagne ,
Leur laissant pour les rassurer
Celui qu'ils venoient de tuer.
Guillaume & Julian se releverent
Consternés encore , & jurèrent
Au Curé qui erut être occis,
Que les soldats étoient partis.

Le méchant cheval de derriere
Fut dételé de la Litierè ,
Pour qu'elle ne penchât point tant ,
Et Guillaume triste & dolent ,
Alla dans le prochain Village ,
Chercher un cheval d'équipage.
Plus Monsieur le Curé rêvoit
Sur celà , moins il devinoit
Pourquoi ces gens avec colere
Conduisoient ainsi sa litierè ,
Pourquoi même sans le voler ,
Ils avoient voulu le quitter ,
Et pourquoi dans cette bagarre ,
Un Cavalier sans dire gare ,
Avait tué son compagnon ,
Que notre Curé moribon ,
Regrettoit moins dans sa colere ,
Que son cheval tombé par terre ,
Qui comme on le devoit penser ,
N'avoit eu rien à démeler
Avec cet homme sans droiture.
Il ne cessoit point de conclure
Que c'étoit Laune qui l'avoit
Vulu tuer , & qu'il auroit
Raison de l'insulte. Sa nièce
Lui soutenoit avec hardiesse ,
Que Delaune n'étoit point là :
Mais le Curé malgré cela ,

Prétendoit

Prétendoit toujours au contraire
Que ce l'étoit , afin de faire
Un bon grand procès criminel ,
Qui vaudroit bien son casuel ,
Se fiant aux témoin à gages ,
Qu'il trouveroit dans les vilages
Où ses bons parens demeuroient.
Pendant le tems qu'ils contestoient ,
Jullian qui craignoit pour sa vie ,
Voyant quelque cavalerie ,
Se mit à crier comme un fou ,
Et prit ses jambes à son cou.
La nièce pour la même cause ,
Fit aussi-tôt la même chose ,
Ce qui rendit presque perclus
Le Curé , qui ne sçavoit plus
Que penser de ces aventures.
Enfin après quelques murmures ,
Il vit aussi , tournant le dos ,
Environ neuf ou dix chevaux ,
Parmi lesquels étoit un homme
Garoté , pâle , & défait , comme
Ceux qu'on va pendre. Le Curé
Dans le moment fort effaré ,
Se mit à deux genoux pour faire
De tout son cœur une priere ,
En se recommandant à Dieu ,
Et n'oublia pas en ce lieu ,

De prier pour l'autre mazette,
Quilui restoit dans sa disette;
Mais il fut beaucoup étonné,
Et tout ensemble rassuré,
Quand il reconnut Rapiniere,
Avec quelques archers derriere.
Ce lieutenant lui demanda
Ce qu'il prétendoit faire là,
S'il attendoit quelqu'un, en somme,
S'il n'avoit point tué cet homme
Qu'il voyoit mort. Le bon Curé
Lui fit aussitôt un narré
De tout, & d'une voix de prône
Dit toujours que c'étoit de Laune,
Sur quoy Rappiniere amplement
Verbalisa dans le moment.
Un des archers de bon courage,
Alla dans le prochain village
Pour faire enlever le corps mort,
Et s'en revint quasi d'abord,
Avec que Jullian & la niece,
Qui tous les deux dans leurs détresse,
Avoient trouvé directement
Maître Guillaume ramenant
Un cheval que l'on mit derriere
Cette venerable litiere,
Le Curé sans nul autre affront,
S'en retourna droit à Domfront,

Ou l'on conte encore , je pense ,
 Cet enlèvement d'importance.
 Le cheval mort sur les cailloux ,
 Fut mangé par chiens , ou par loups ;
 L'homme tué par son confrère ,
 Fut mis le même jour en terre ;
 Rancune, l'Olive, Destin ,
 Le sieur la Rappiniere, enfin
 Les archers , & le misérable
 Qu'on avoit pris comme coupable ,
 S'en retournerent tous au Mans ,
 Et ne furent pas trop contents
 D'être vûs de la populace :
 Voilà le succès de la chasse
 Que Rappiniere avoit promis
 Aux Commediens ses amis ,
 Qui prirent en mordant leur lèvres ,
 Un homme à la place d'un lièvre.

CHAPITRE XV.

POEME BURLESQUE

Arrivée d'un Opérateur dans l'histoire
suite de l'histoire de Destin & de l'Exil

O N a pû voir facilement ,
 Dans le chapitre precedent ;
 Si l'on prend la peine de lire
 Ce qu'icy j'ai l'honneur d'écrire ,
 Qu'un de ceux qui fient affront
 Au pauvre Curé de Domfront ,

Avoit quitté sa compagnie,
Pour aller selon son envie,
Je ne sçai pas où sûrement.
Comme il courroit extrêmement
Dans une étroite & creuse route,
Car il étoit pressé sans doute,
Il vit des Cavaliers de loin,
Qui s'en venoient à lui grand train,
Il voulu retourner bien vite,
Pour les éviter par sa fuite,
Et tourna son cheval si court,
Que comme il étoit un peu lourd,
Il se cabra sous un gros hêtre,
Et se renversa sur son maître.
Rappiniere & ses poussecus,
[Car c'étoient eux qui avoit vûs]
Furent étonnés tous de suite,
Qu'un homme qui venoit si vite,
Retournât de même façon.
Cela donna quelque soupçon
Au Seigneur de la Rappiniere;
Soupçonneux à son ordinaire,
Outre que son employ loyal,
L'obligeoit à croire le mal
Plus souvent que le bien, ce drôle
Sçavoit parfaitement son rôle.
Son soupçon augmenta beaucoup,
Lorsque s'approchant tout à coup

De cet homme écumant de rage ,
Il reconnu sur son visage ,
Que la chute l'effrayoit moins
Que le grand nombre de témoins ,
Qui sûrement avoient la mine
D'être en fort mauvaise cuisine ;
Rappiniere fin connoisseur
Pour encore augmenter sa peur ,
(Car il sçavoit la manigance
Cent fois mieux que prévôt de france ,)
Lui dit en voyant son maintien ;
Ah je vous tien homme de bien !
Je vous mettrai dans une hute ,
Où vous ne ferés pas de chute.
Ces derniers mots injurieux ,
Etourdirent ce malheureux ;
Et Rappiniere inexorable ,
Crut si bien qu'il étoit coupable ,
Qu'un autre moins entreprenant ,
L'eût arrêté dans le moment.
Il commanda donc à sa suite ,
Qui n'étoit pas de gens d'élite ,
De le prendre sans marchander ,
Et même de le gâroter ,
Quand cela fût fait , ils marcherent ;
Et lors qu'après ils rencontrerent
Notre Curé bien étonné ,
Proche d'un homme assassiné ,

Et d'une malheureuse bête,
Dont on avoit cassé la tête.
Ils virent qu'ils avoient raison
D'avoir arrêté ce fripon,
Qui s'éffraya bien davantage,
Quand il apperçut ce ravage.
Le sieur Destin le regardoit,
Pensant qu'il le reconnoissoit,
Et ne pouvant dans l'occurrence
Rappeller sa réminiscence,
Il ne fit que rever envain,
Presque tout du long du chemin;
Et ne put jamais dire comme
On nommoit ce malheureux homme.
Enfin au bout de quelque temps,
Ils arriverent tous au Mans,
Où monsieur de la Rappinière,
Moins tendre que n'est un corsaire,
Fit mettre en un mauvais hôtel,
L'homme qu'il croyoit criminel,
Et les joueurs de comédie
Furent en leur hôtellerie,
Car comme ils devoient commencer
Dès le lendemain à jouer,
En peu de temps ils s'arrangerent,
Même ils se reconcilièrent
Avec leur hôte grand brutal;
Le Poète autant liberal

Qu'un pauvre Poète peut l'être ,
Les voyant aussi-tôt paroître ,
Fit mettre à souper qu'il paya
Ragotin qui se trouva là ,
Et qui ne pouvoit qu'avec peines ,
S'éloigner des Comediennes ,
Depuis le jour & le moment
Qu'il aimoit excessivement
L'Etoile , & lui contoit fleurete ,
Fut convié par le Poète ,
Qui fût même assés genereux
Pour convier aussi tous ceux
Qui s'étoient trouvés par méprise ,
Presens au combat en chemise ,
Entre quelques Comediens ,
Monsieur l'hôtelier & les siens ,
La nuit précédente , bataille
Que j'ay d'écrite en ma rimaille
Exactement , sans me vanter .
Quelque tems avant le souper
La belle & bonne compagnie
Augmenta dans l'hôtellerie ,
D'un operateur baladin ,
Et de son manifique train
Composé de sa femme encore
D'une vieille servante more ,
D'un grand singe , & de deux valets ,
D'un cheval & de deux mulets

Qui portôient beaucoup de bagage,
La Rancune déjà sur l'âge,
Le connoissoit depuis long-tems;
Ils se firent cent complimens,
Et le poëte par prudence,
Qui faisoit bien-tot connoissance,
Pria ce maître operateur
De vouloir lui faire l'honneur
De souper sans ceremonie,
Avec la bonne compagnie,
Et sa femme aussi. L'on soupa,
L'on but autant que l'on mangea;
Et Ragotin plus chaud que braise,
Vit l'Etoile tout à son aise,
Ce qui l'enyvra beaucoup plus
Que la liqueur du Dieu Bachus,
Il fut d'une humeur fort discrete
En soupant, quoi que le poëte
Lui donnât pour mieux l'exiter,
Belle matiere à contester
En blâmant les vers & le stile
Du fameux Monsieur Theophile,
Dont Ragotin grand connoisseur,
Etoit beaucoup admirateur.
Les Commediens chanterent;
Et pendant quelques tems causerent
Avec l'Operateur fameux,
Et sa chere femme aux doux yeux,

Qui je pense étoit Espagnole
Elevée en très bonne école.
Elle s'en allerent enfin
Dans leur chambre, où le sieur Destin
Les mena, ne voulant plus boire,
Afin d'achever son histoire,
Que la Caverne vouloit ouïr.
L'Etoile avant que de dormir,
Etudia son rôle à l'aise,
Le sieur Destin prit une chaise,
Et s'étant aproché d'un lit,
Où la Caverne se mit
Avec sa fille, l'on peut croire
Qu'il reprit ainsi son histoire.

Vous m'avez vû jusques ici,
Ce qu'on nomme amoureux transi,
Fort occupé de ma constance,
Toûjours dans un morne silence,
Et bien en peine de l'effet
Que ma triste lettre auroit fait
Dans l'esprit de ma Léonore,
Vous me verés cent fois encore
Plus amoureux, vous m'allez voir
Dans un terrible désespoir.
J'allois toûjours à l'ordinaire
Chez Mademoiselle Boissiere,
Et ne voyois pas sur ma foi,
La froideur qu'on avoit pour moi ;

Tant ma passion & mon zele
Me trouboient la pauvre cervelle,
Je confiderois encore moins,
Que mes empressements, mes soins,
Mes attentions fatigantes,
Et mes visites trop fréquentes
pouroient à la fin rebuter;
Je devois pourtant m'en douter;
La Boissière chaque journée,
S'en trouvoit fort importunée,
Depuis que Saint-Far peu courtois,
avoit témoigné qui j'étois :
Mais malgré ce qu'on vouloit dire,
Elle ne pouvoit m'interdire
De sa maison civilement,
Après le cruel accident,
Qui m'étoit arrivé pour elle.
Sa fille beaucoup moins cruelle,
Ne condamnoit point mes souhaits,
Comme j'ai pu juger après,
Se trouvant en cela contraire
Aux sentimens de cette mere,
Qui la poursuivoit pas à pas,
Afin que je ne pusse pas
Me trouver dans une ruelle
En particulier avec elle :
Mais à dire la vérité,
Quand cette fille par bonté,

Eût voulu me marquer du tendre ,
Elle n'eût osé l'entreprendre
Devant sa fâcheuse maman ;
Donque je souffrois diablement.
Mes complaisances surprenantes ,
Et mes visites très fréquentes
Ne servoient ainsi que mes vœux ,
Qu'à me rendre plus odieux
A ceux à qui je voulois plaire.
Un beau jour que de la Boissière
Reçût des Lettres de Paris ,
Qui lui donnoient de bons avis ,
Et l'obligeoient d'aller en Ville ,
Pour une affaire très utile ,
Dont elle ne me parla pas ,
Elle lût ses lettres tout bas ,
Et craignant toujours le massacre ,
Elle envoya louer un fiacre ,
Et dans le même temps chercher
Stephano pour l'accompagner ,
Car vraiment la bonne bégueule
N'osoit plus du tout aller seule ,
Depuis la rencontre où j'avois
Ecarté deux jeunes François.
Elle auroit fort bien pu me prendre
Pour la mener, au lieu d'attendre.
J'étois plus propre à la servir ,
Que celui qu'on alloit querir :

Mâis lors fans se rendre justice,
Elle méprisoit le service
D'un miserable cavalier,
Qu'elle vouloit congédier.
Par bonheur notre Apotiquaire
Etoit sorti pour quelque affaire,
Elle en parut en delarroi,
Et fut contrainte devant moi,
Malgré toute son arrogance,
De marquer en cette occurence,
Sa peine de ne point trouver
Un homme pour l'accompagner,
Et lui rendre ce bon service,
Afin que pour lors je m'offrisse
Ce que je fis avec autant
De joye & de contentement,
Que cette ingénieuse femme
Avoit dans le fond de son ame
De dépit de confusion,
De voir que cette occasion
L'obligeoit d'accepter mon zele,
Et de me mener avec elle.
Je la menai donc comme au bal,
Chez un illustre Cardinal,
Alors protecteur de la France,
Duquel elle eût bonne audience,
Aussi-tôt que pour s'expliquer,
Elle la lui fit demander.

Apparemment que son affaire
Étoit beaucoup particuliere ;
Et non sans mille embrouillemens,
Car elle lui parla longtems,
Et lui poussa plus d'une botte
Aufond d'une espece de grotte
Qu'on vøyoit dans un grand jardin
Semé d'œillets & de jassemin;
Mais pendant cette conférence
Les amis de son Eminence,
En l'attendant se promenoient
Dans les endroits qui leurs plaisoient.
Me voilà donc , pauvre pécore ,
Seul auprès de ma Léonore ,
Selon mes plus ardens souhaits ;
Et pourtant plus sot que jamais.
Je ne sçay si sans répugnance ,
Elle aperçut ma contenance ,
Et si ce fut mon defaroy
Qui la fit parler avant moi.
Ma mere aura sujet , dit elle ,
Aujourd'huy de faire querelle
A Stephano qu'on a cherché ,
De nous avoir ainsi manqué ,
Et d'être la cause certaine ,
Que nous vous donnons tant de peine ;
Et moi , repondis-je à l'instant ,
Je lui ferai sensiblement

254 L E R O M A N
Obligé , puisque son absence
Me procure , sans qu'il y pense ,
Le plus delectable plaisir
Dont je puisse jamais jouir.
Je vous suis assez redevable ;
Reprit-elle , d'un ton aimable ,
Pour prendre part honnestement
A tout votre contentement ;
Expliqués-moi donc , je vous prie ,
Sans aucune supèrcherie ,
Ce grand plaisir inespéré ,
Qu'enfin il vous a procuré ,
Si vous ne pensés à malice ,
Afin que je m'en rejouisse.
Je crains , dis-je , sans balancer ,
Que vous ne le fassiés cesser.
Moi ! reprit-elle , bien honteuse ,
Je ne fus jamais envieuse ,
Et quand même je le serois
Pour d'autres , je me garderois
De l'être pour une personne
Assez genereuse , assez bonne
Pour me deffendre bravement ,
Contre un petit impertinent ,
Au peril même de sa vie.
Ce ne seroit pas par envie ,
Lui répondis-je , d'un air vif.
Et bien , par quel autre motif

Voudrois-je paroître rebelle
A votre bonheur , reprit-elle,
Par mépris , ou par un dédain
Que je crains , lui dis-je soudain,
Vous m'inquittés plus encore ,
Ajouta cette Leonore ,
Si vous ne voulés m'annoncer
Ce que je pourrois mepriser ;
Et si méprisant quelque chose ,
Vous ne me dites point la cause
Qui vous la rendroit dans l'instant ,
Moins agréable que devant.
Il est fort aisé sans litige ,
De m'expliquer , lui répondis-je ;
Ce n'est point là mon embarras ;
Mais je ne sçai par ma foi pas
Si vous voudriés bien m'entendre.
Ah ! Si je ne puis vous comprendre ,
Dit-elle , ne me dites rien ;
A présent je me doute bien
Que la chose n'est pas fort claire ,
Ou qu'elle pourroit me déplaire.
Je vous avouë ingénument ,
Que je suis étonné comment ,
Je ne me laissai pas confondre ,
Et comment je pouvois répondre ,
Songean moins à ce qu'on disoit ,
Qu'à notre maman qui pouvoit

Venir promptement nous rejoindre ;
Et par consequent me contraindre
A perdre cette occasion
De déclarer ma passion.
Enfin je pris plus de courage ;
Et sans employer davantage
Letems en des discours trop vains,
Pour executer mes desseins ,
Sans repondre aux choses frivoles ,
Je lui dis en peu de paroles ,
Que je cherchois depuis long temps
A lui conter mes sentimens ,
Désirant moi même lui dire
Ce que je lui venois d'écrire ,
Et que jamais par ce trait là ,
Je n'aurois hazardé cela ,
Si je n'avois pu me promettre
Qu'elle avoit lû toute ma lettre ,
Avec plaisir j'en repetay
Le contenu , puis j'ajoutay
Qu'allant en guerre en Italie ,
Et qu'y voulant perdre la vie ,
Puisque je ne meritois pas
D'être au monde pour ses appas ,
Je la suppliois de m'apprendre
Sûrement , sans me faire attendre ,
Les vrais sentimens qu'elle auroit ,
Si ma fortune repondoit.

A l'amour que j'avois pour elle.
Cette adorable demoiselle
Me repondit en rougissant,
Que ma mort veritablement,
Ne seroit pas indifferente,
Et qu'elle en seroit très dolente;
Si vous êtes à l'avenir,
Homme à faire quelque plaisir
A vos amis, ajouta-telle,
Conservés-nous en un fidelle,
Dont le courage & le grand soin
Nous ont servi dans le besoin;
Ou si par quelque autre folie,
Vous songés à perdre la vie,
Ah ! Ne vous pressés point si fort,
Differés au moins votre mort
Jusqu'à notre retour en France,
Qui ne tardera pas, je pense.
Je la pressai très vivement,
De me dire plus clairement
Ce qu'elle ressentoit dans l'ame
Pour un malheureux : mais madame
Sa mere, avec air jaloux,
Se trouva lors si près de nous,
Qu'elle ne pût faire reponse
A mon importune semonce.
De la Boissiere en ce moment,
Me regarda très froidement,

Parce que d'abord sa presence
Fit cesser notre conference.

Leonore, sans me flater,
Me parut s'en inquieter,
Et craignant alors les querelles,
Je restai peu de tems chez elles.

Je les quittai le plus content
De tous les hommes, & tirant
Belles conséquences encore
De l'embaras de Leonore.

Dès le lendemain je courus
Chez ces femmes, selon mon us.

Un domestique nommé Gille,
Me dit qu'elles étoient en Ville,

J'y voulus pourtant retourner
Mainte fois sans me rebuter ;

Mais l'on me dit la même chose,
Sans en comprendre bien la cause :

Mon hôte enfin me conseilla
De ne me plus presenter là ;

A cause que mademoiselle

De la Boissiere un peu cruelle,

Ne permettroit pas pour de l'or
Que je visse sa fille encore ;

Ajoutant d'un air charitable,

Pu'il me croyoit trop raisonnable.

Qu'on m'aller faire rebuter,

Lors que je pouvois l'éviter.

Il me conta deux fois pour une
Le sujet de mon infortune.
La mere de ce cher enfant
L'avoit surpris en m'écrivant,
Puis après beaucoup de desordre,
Elle avoit donné bien vite ordre
A ses gens de me renvoïer,
Quand je viendrois me presenter.
Ce fut alors, sans artifice,
Que j'appris le mauvais office
Que Saint-Far, par sa trahison,
M'avoit rendu dans la maison,
Et que depuis ce tems la mere
Me regardoit d'un air severe.
Pour la fille sans aucun fard,
Stephano me dis de sa part,
Que mon mérite, en conscience,
Eût fait oublier l'indigence,
Si sa mere n'aimoit pas plus
Qu'elle la quantité d'écus.
Je peux assurément vous dire
Qu'alors j'e souffris le martire ;
Je me chagrinaï tout autant
Que si l'on m'eût injustement
Refusé ma chere maîtresse,
Quoique jamais par ma tendresse
Je n'eusse esperé d'en jouïr,
Cependant je voulus mourir ;

Je m'emportai comme le diable ;
Contre saint-Far ce misérable ,
Et songeai même en cet ennui ,
A m'aller battre contre lui ,
Voulant au moins tirer vengeance
De sa maudite impertinence :
Mais enfin trop religieux ,
Me remettant devant les yeux
Ce que je devois à son pere ,
Ainsi qu'à Verville son frere ,
J'eus recours aux pleurs dans l'instant ,
Jel'armoyai comme un enfant ,
Et toujours dans l'inquietude ,
Je n'aimai que la solitude.
Il falloit quitter ce séjour
Sans voir l'objet de mon amour.
Nous fûmes tous trois à la guerre
En ce tems là , pour le saint pere ,
Où déterminement je fis
Ce que je pus pour être occis.
La fortune toujours cruelle ,
En cela fut encore rebelle.
Je ne pus rencontrer la mort
Qu'alors je souhaitois si fort ,
Et j'acquis même quelque gloire
Qui n'étoit pas trop méritoire ,
Mais qui m'auroit en d'autre tems
Donné mille contentemens ;

Tout me paroïssoit bagatelle ,
Hors le souvenir de ma belle.
Verville & son frere saint-Far
Furent contrains de partir , car
On les redemandoit en France ,
Où leur pere après cette absence ,
Les reçut gracieusement ,
Et fit voir un contentement
Qu'on ne peut exprimer. Ma mere
Me vit sans plaisir ; pour mon pere ,
Il étoit alors à Paris ,
Avec le Comte de Glaris ;
Qui l'avoit choisi pour conduire
Son jeune fils , & pour l'istruire.
Le Baron d'Arques qui sçavoit
Que j'avois fait voir quelque exploit
Pendant la guerre d'Italie ,
Et que j'avois sauvé la vie ,
Par mon courage , & par mes soins ,
A Verville , devant témoins ,
Voulut que je fusse à lui , comme
Son Menin , ou son Gentilhomme.
Aussi-tôt qu'il me l'eût permis ,
J'allai voir mon pere à Paris ,
Qui me reçût plut mal encore
Que ne fit sa double pécore
De femme. Un autre homme que lui
Auroit sans doute été ravi

De voir un fils dont la prestance
Valoit bien mieux que la naissance;
Et l'auroit montré cette fois
Au généreux Comte Ecoïlois:
Mais mon pere dès l'entrevüe,
M'amena vite dans la rue,
Comme s'il eût apprehendé
Que je l'eusse deshonoré.
Avec un ton toujours très-grave,
Il me dit que j'étois trop brave,
Que j'avois l'air d'un orgueilleux,
Et que j'aurois fait beaucoup mieux
D'apprendre un bon métier, que d'être
Traîneur de brette, & petit-maître.
Vous pûvès sérieusement,
Penser si ce raisonnement
Devoit satisfaire un jeune homme
Bien élevé, venant de Rome,
Et qui par plus d'une action,
Etoit en réputation,
Enfin qui charmé d'une belle,
S'étoit fort amouraché d'elle,
Non sans paroître un peu suspect.
J'avouë ici que le respect
Que l'on doit avoir pour un pere,
N'empêcha point qu'avec colere
Je ne le visse; il memmena,
Ou pour mieux dire il m'entraîna

A quatre cens pas de la porte ,
En me carressant de la forte ,
Et puis me quitta brusquement ,
Me défendant expressément
De le venir voir davantage ;
Par ma foi c'étoit grand dommage ,
Mais j'obéis de tout mon cœur .
J'allai voir monsieur Saint-Sauveur ,
Homme d'un très-bon caractère ,
Et qui me reçût en vrai père .
Je ne puis exprimer combien
Il parut indigné du mien ,
Et me faisant mainte caresse ,
Il me promit avec tendresse
De ne me point abandonner .
Tant que je voudrois bien l'aimer .
Le Baron d'...ques pour affaire ,
Que vous ni moi ne sçavons guère ,
Fut loger à Paris soudain ,
Au fond du Fauxbourg Saint Germain ,
Dans une maison assez belle ,
Et même alors toute nouvelle ,
Ainsi que d'autres par delà .
Qui font que ce grand Fauxbourg-là
Ne cede point à la Ville ,
Ni pour le beau , ni pour l'utile .
Verville & Saint-Far chaque jour
Faisoient parfaitement leur cour ,

Ils alloient à la promenade ,
Couroient souvent la mascarade ,
Et faisoient , pour passer leur tems ,
Tout ce que font les jeunes gens
Que l'on voit parmi le beau monde ,
Dans cette ville sans seconde ,
Qui fait passer pour campagnard
Celui qui demeure autre part.
Pour moi je trouvois mille charmes
A fréquenter les Sales d'Armes ,
Car toujours je ne suivois pas
Mes jeunes maîtres pas à pas ,
Et j'avois souvent la manie
De me rendre à la Comedie :
C'est pour cela peut être bien ,
Que je suis bon Comedien ,
Ou du moins passable. Versville ,
Un jour revenant de la Ville ,
Comme nous n'étions que nous deux ,
M^e dit qu'il étoit amoureux
D'une Demoiselle ingenuë
Qui demeurait dans notre rue ,
Et qui brilloit par sa beauté.
Il m'aprit avec verité ,
Que cette fille avoit un frere
Nommé Saldagne homme sévere ,
Et jaloux jusqu'à la fureur ,
D'elle , & même d'une autre sœur ;

Il me dit de plus que la belle
Approuvoit tellement son zele ,
Qu'il avoit le pouvoir enfin ,
D'entrer la nuit dans son jardin ,
Dont une porte de derriere
Donnoit dans une sablonniere ,
Proche du champ d'un Vigneron ;
Ainsi que celui du Baron.
Après m'avoir fait confidence
De cette affaire d'importance ,
Il me pria presque à genoux ,
De le suivre à ce rendez-vous .
Et d'amuser une Donzelle
Que devoit amener sa belle .
Je fis tout ce que désiroit
Verville qui me chériffoit ,
Nous sortîmes donc sans lumiere ,
Par une porte de derriere
Du Jardin de notre manoir ,
A neuf ou dix heures du soir ;
Et fûmes , selon notre attente ,
Reçûs par Maîtresse & Suivante ,
Dans l'autre où l'on nous attendoit .
La pauvre Saldagne trembloit
Comme un enfant qui craint la touche ;
Et ne pouvoit ouvrir la bouche ;
Verville avec son air madré ,
N'étoit guère plus assuré ;

La suivante ainsi qu'une idole ,
Ne disoit pas une parole ;
Et moi qui n'étois en ces lieux
Que pour conduire un amoureux ,
Sur ma foi je ne parlois mie ,
Et n'en avois pas même envie.
Etoit-ce à moi de parler là !
Verville enfin s'évertua ,
Et conduisit sa bien-aimée
Dans une grande & soimbre allée ;
Après m'avoir bien regardé ,
Et prudemment recommandé
De faire bonne sentinelle
Avec cette autre peronnelle ,
En observant exactement
Le moindre petit mouvement ;
Ce qui fut fait en diligence ,
Et même avec tant de prudence ,
Que nous marchâmes fort long-tems ,
Sans oser desserrer les dents ,
Au bout d'une longue terrasse ,
Nous nous trouvâmes face à face
Avec les jeunes amoureux ,
Verville un peu trop curieux ,
Ou fort mal satisfait peut-être ,
De nous voir si tôt reparoître ,
Me demanda d'un plaisant ton ,
Si j'entretenois Madelon :

Je répondis sans me contraindre,
Qu'elle ne pouvoit pas s'en plaindre.
Non assurément, tant s'en faut,
Reprit la soubrette aussi-tôt,
Car il n'a voulu rien me dire;
Verville se mettant à rire,
Assûra cette Madelon,
Que par ma conversation,
Je ne manquerois pas de plaire,
Si je quittois mon air severe.
Là Saldagne dans le moment,
Nous dit aussi son sentiment,
Et jura que sa Madelaine,
Assûrement valoit la peine
Qu'un Ecuyer lui fît la cour;
Aussi-bien la nuit que le jour;
Alors ces Amans nous quitterent,
Et sur-tout nous recommanderent
De bien veiller vers le logis,
Afin de n'être pas surpris
Par le retour du sieur Saldagne,
Qui, je pense, étoit en campagne.
Je me préparai sur le champ,
A m'ennuyer infiniment,
Près d'une fille qui sans maître,
Voudroit me demander peut-être,
Combien de gages je gagnois,
Quelles servantes je voyois.

Si j'en trouvois plusieurs cruelles ;
Si je sçavois chansons nouvelles ;
Et si j'avois bien des profits
En servant Monsieur le Marquis.
J'esperois que cette compagne ,
Sur ce qu'on faisoit chez Saldagne ,
M'instruïroit tant que je voudrois ,
Et que sûrement je sçaurois
Par là ces défauts & querelles
Tant de lui que des Demoiselles ;
Car sur ma foi , peu de suivans
Causent ensemble quelque tems ,
Sans se dire , ou faire connoître
Tout ce qu'ils sçavent de leur Maître ,
En y mêlant quelque venin ,
Et sans blâmer le peu de soin
Qu'ils ont de faire leur fortune ;
Qui sans doute seroit commune
Entre maîtres & favoris :
Mais je fus vraiment bien surpris
De me voir près d'une servante ,
Qui me dit d'une voix tonnante :
Je te conjure esprit muet ,
D'avouer si tu fus valet ,
Et si tu n'es que domestique ,
Par qu'elle vertu diabolique
Tu t'empêche de parler mal
De ton maître peu liberal.

Ces paroles d'une servante ,
Me donnerent quelque épouvante ;
Je voulus sçavoir de quel droit
Une fille m'exorcisoit.
Ah ! Ah ! dit cette acariâtre ,
Tu n'es qu'un franc opiniâtre ,
Je vois bien qu'il faut à présent
Te conjurer plus fortement.
Dis-moi, dis donc , ame poltronne ,
Par le pouvoir que Dieu me donne
Sur les valets trop suffisans ,
Dis ton nom sans perdre de tems ,
Ou tout à l'heure je t'afflige.
Je suis un garçon , répondis-je ,
Qui voudrois être dans mon lit ,
Et qui creve ici de dépit ,
Et de rage de n'y pas être.
Si je ne sçaurois te connoître ,
Du moins vois-je bien maintenant ,
Que tu n'es point du tout galant ,
Repartit cette peronnelle ,
Car enfin continua-t'elle ,
Ne sçais tu pas qu'un Cavalier
Doit toujours parler le premier ?
Il falloit me conter fleurette ,
Mettre ta main dans ma pochette ,
Te faire donner tout exprès ,
Vingt coups de pied, douze soufflets ,

Te faire dire des injures ,
Souffrir plusieurs égratignures ,
Et le tout pour l'amour de moi ;
Enfin t'en retourner chez toi ;
Comme un homme à bonne fortune.
Je connois cent filles pour une ,
Dans Paris , repris-je à l'instant ,
De qui je voudrois bien vraiment
Porter quelques marques réelles :
Mais je connois d'autres femmes
Dont je ne puis faire aucun cas ,
Et que je ne regarde pas ,
De peur d'avoir de mauvais songes ;
Je ne te fais point de mensonges.
Apprends une fois pour toujours ,
Que je suis vrai dans mes discours.
Oh ! tu veux dire , reprit-elle ,
Que je ne suis pas assez belle ;
Mais ne sçais-tu pas mal-appris ,
Que la nuit tous les chats sont gris !
Je ne veux faire aucun manège
Pendant la nuit , lui repliquai-je ,
Dont je puisse bien à mon tour ,
Me repentir pendant le jour.
Et si cependant je suis belle ,
Ou du moins passable , dit-elle ,
J'aurois pris trop de liberté ,
Et ne vous aurois pas porté

Un assez grand respect, lui dis-je;
Outre qu'étant un vrai prodige .
En esprit, en beaux complimens,
Vous mériteriez des galans.
Servirois-tu bien une belle
Par les formes, demanda-t'elle?
Parfaitement, dis-je à mon tour,
Pourvû que j'eusse de l'amour.
Parbleu que le Diable t'emporte,
Ajoûta-t'elle, que t'importe,
Pourvû que l'on t'aime! Oh je veux
Que l'on se rencontre tous deux,
Répartis-je à cette Donzelle.
Si je dois juger, me dit-elle,
Du maître par un tel valet,
Notre maîtresse a bien mal-fait
De choisir monsieur de Verville,
Et la servante trop facile,
Pour qui tu te radoucirois,
Par un air un peu plus courtois,
Auroit un grand sujet de faire
L'importante dans cette affaire.
Ce n'est pas assez de m'oûir,
Lui dis-je, il faut me voir servir.
Je croi, dit-elle, pauvre Apôtre,
Qu'il ne me faut ni l'un ni l'autre.
Enfin tous nos raisonnemens
Ne purent durer plus long-tems :

Car alors Monsieur de Saldagne,
Qui s'en revenoit de campagne,
Sans respect ni demi frapoit
A la porte tant qu'il pouvoit.
Comme sa sœur étoit bien sûre
Qu'il'ignoroit cette aventure,
On ne se pressa point d'ouvrir,
Afin que chacun pût fûir.
La demoiselle, & la servante,
Eurent d'abord tant d'épouvante,
Qu'elles ne dirent point adieu,
En nous mettant hors de ce lieu.
Quand nous fûmes chez nous, Verville
Qui n'avoit pas l'esprit tranquille,
Me pria fort honnêtement,
D'entrer dans son appartement.
Jamais on n'eut plus de tendresse
Qu'il en avoit pour sa maîtresse,
Il m'exagera son esprit,
Ses gentilleffes, puis me dit
Que Venus toute désirable,
Etoit moins belle & moins aimable,
Et que son plus ardent vouloir
Etoit de me la faire voir,
Pour juger si quelque immortelle
Etoit plus charmante ou plus belle.
Enfin, pendant toute la nuit,
Ce maître amoureux me redit

Plus de cent fois les mêmes choses,
Sans faire la moindre des pauses,
Ne parlant que de son amour.
Je ne pus me coucher qu'au jour,
Et me rappelai la servante
Sijovialle & si sçavante.
Il faut avoüer franchement ,
Que j'eus quelque envie à l'instant,
De sçavoir si cette soubrette
Etoit aussi belle & bien-faite ,
Qu'elle sçavoit entretenir
Quelqu'un , quoique le souvenir
De ma charmante Leonore,
Que j'aimois , & que j'aime encore ,
Me rendît des plus discourtois
Pour les belles que je voyois
Dans une si superbe Ville.
Nous Dormîmes Monsieur Verville
Et moi , jusqu'à midi sonné.
A peine fut-il éveillé
Qu'il écrivit mainte tendresse ;
Et fit porter à sa maitresse ,
La missive par son valet ,
Qui sans doute étoit fort au fait,
Et qui connoissoit la servante
De cette gentille galante.
Ce valet étoit bas Breton ,
Assez mal-bâti , franc glouton ,

74 ROMAN
Et même assurément très-bête.
Je me mis alors dans la tête
Que si sa fille le voyoit
Aussi vilain, & lui parloit,
Qu'au moins de perdre la mémoire,
Elle ne pourroit jamais croire
Que c'étoit un si grand faquin;
Qui la veille dans le jardin,
Accompagnoit Monsieur Verville.
Ce gros sot, ce gros imbécile
Ne fit point son emploi trop mal
Pour un aussi sot animal:
Il trouva la belle Saldagne
Avecque sa sœur pour compagne;
Que l'on appelloit de Lery,
Qui n'avoit point de favori,
Mais qui sçavoit bien la tendresse
De Verville pour sa maîtresse.
Comme ce valet attendoit
La réponse qu'il demandoit;
Saldagne entonnant un air tendre;
Sur l'escalier se fit entendre,
Ce qui causa grandes frayeurs.
Il venoit visiter ses sœurs,
Qui cachèrent en diligence,
Leur messager de confiance.
D'abord que le frere quitta
Ses bonnes sœurs, on rappela

Notre gros lourdaud de Bretagne.
Mademoiselle de Saldagne
S'enferma dans son cabinet,
Pour faire réponse au poulet
Qu'envoyoit Monsieur de Verville ;
Et de Lery bien plus tranquille,
Fitalors conversation
Avecque le valet Breton ,
Qui ne pût l'exciter à rire.
Sa sœur ayaut fini d'écrire ,
La délivra de ce lourdaud ,
En le renvoyant aussi-tôt
A son maître avec une lettre ,
Qu'il ne manqua pas de remettre ;
Et dans laquelle on lui mandoit
Qu'à la même heure on se rendroit
Au fond du jardin pour l'attendre ;
Qu'il ne manquât pas de s'y rendre.
Parbleu je vous laisse à penser
Si Verville eût à balancer ;
Nous fûmes à l'heure dixième ,
Introduits dans le jardin même ,
Sans entendre le moindre bruit ;
Il faisoit une belle nuit ,
Et je me vis en tête celle
Qui parut si spirituelle
Par ses contes , & ses rébus.
Elle l'a fut encore plus ,

Et franchement je vous confesse
Que certaine délicatesse,
Dans la manière de parler,
Me fit ardemment souhaiter
Qu'elle fût en beauté charmante;
Cependant, l'adroite suivante
Ne pouvoit penser à mon ton,
Que je fusse le bas Breton
Qu'elle avoit vû, ni comprendre
Pourquoi, sans vouloir me reprendre
Je montrois beaucoup moins d'esprit
Pendant le jour que dans la nuit :
Car le gros valet de Bretagne,
Nous ayant conté que Saldagne
Avoit causoit beaucoup de peur,
En venant visiter la sœur,
Je dis lors à cette suivante,
Que j'avois eu moins d'épouvante;
Dans cette occasion, pour moy
Qui m'acquitois de mon employ,
Que pour son aimable maîtresse;
Cela dérouta la drolesse,
Et par ce fin raisonnement
Je lui fit croire absolument
Que j'étois ce gros imbécile
Qui servoit monsieur de Verville;
Je vis qu'elle dissimula,
Et ne me tint, depuis cela ;

Que vrais discours de chambrière.
Elle m'aprit sans nul mystère ,
Que Saldagne dans sa maison ,
Étoit un terrible garçon ,
Que se voyant dès sa jeunesse,
Avec mainte , & mainte richesse ;
Et que son papa , sa maman ,
Aussi bien qu'un autre parent ,
Étant allés à l'autre monde ,
Non sans une douleur profonde ,
Il exerçoit mille rigueurs
Pour contraindre ses pauvres sœurs
A se faire Religieuses ,
Les maltraitant comme des gueses.
J'allois mettre sur le tapis
Le baron d'Arques , & ses fils ,
Quand tout d'un coup nous entendîmes
Ouvrir la porte , & quand nous vîmes
Entrer Saldagne , & deux laquais ,
Dont l'un l'éclairoit d'assez près.
Il sortoit selon sa routine
D'une grande maison voisine ,
Où l'on jouïoit journellement ,
Saint-Far s'y rendant fort souvent ,
Ils jouèrent cette soirée ,
L'un & l'autre à cette assemblée ,
Et de Saldagne ayant perdu
Tout son argent à coupe cu ,

Rentra contre son ordinaire ;
Par cette porte de derrière ,
Et soudainement nous surprit ;
Comme je vous ay déjà dit.
Etant tous quatre d'avanture ,
Fort proche d'une allée obscure ,
Chacun promptement s'y foura.
La demoiselle demeura
Seule près d'une palissade ,
Comme étant à la promenade
Et pour qu'on le crût aisement ,
Elle chanta dans le moment ;
Pensez pourtant que de sa vie ,
Elle n'en eût si peu d'envie.
Verville pendant ce temps là ;
Subtilement escallada
La muraille par une treille ,
Et d'une adresse sans pareille
Se jetta de l'autre côté
Sans aucune incommodité ;
Mais un troisième Domestique ,
Qui peut-être avoit la colique ,
Etant un peu resté dehors ,
Et le voyant sauter , alors
Accourut pour dire à son maître ,
Qu'un voleur venoit de paroître ,
On m'ouït tomber à l'instant ,
Dans le jardin fort rudement ,

Parce que la treille fragile ,
Par où s'étoit sauvé Verville ;
Se rompit sous moi par mal'heur ,
Cela causa quelque rumeur
Parmy tous ceux qui sur la place ;
Sans branler nous donnoient la chasse,
Saldagne à peine m'entendit
Tomber , qu'il accourût au bruit ,
Suivi de ses trois domestiques
Armés de bâtons & de piques ,
Et me voyant l'épée en main ,
(Car morbleu je l'y mis soudain ,)
Il ne songea qu'à me combattre ,
Mais je fis lors le diable à quatre.
Le porte flambeau s'avanca
Plus que les autres , & cela
Me fit voir Saldagne à la face ,
Que je reconnus sur la place ,
Pour être le même françois
Qui par trahison autrefois ,
M'avoit voulu tuer dans Rome ,
Au sujet d'une belle , comme
Je vous ay raconté tantôt.
Il me reconnut aussi-tôt ,
Et crut que venant par sa treille ,
Je voulois rendre la pareille ;
Il me dit que pour cette fois ,
Infailliblement je mourrois.

Alors avec plus d'insolence ,
Il redoubla sa violence ,
Et je me trouvai fort pressé ,
Outre que je m'étois blessé
En tombant lourdement par terre.
Cependant malgré l'adversaire ,
J'entrai dans un petit bosquet ,
Et de-là dans un cabinet ,
Que la maîtresse de Verville
Avoit choisi pour son azile.
Elle m'y vit fort bien entrer
Sans songer à s'en retirer ,
Soit que dans pareille occurrence
Elle fût sur la méfiance ,
Soit qu'elle n'en eût pas le temps.
Pour moi , malgré tous mes tourmens ,
Je me sentis plus de courage
Pour résister à ce ravage ,
Quand je fus , selon mon souhait ,
A la porte du cabinet ,
Qui me garantit le derrière
De plusieurs coups de cimeterre.
Je blessai Saldagne à la main ,
Et le valet le plus mutin
Au bras gauche , ce qui fut cause
Qu'on fit une petite pause.
Je n'espérois cependant pas
Echaper d'un tel embarras ,

Par le secours ni par la fuite,
M'imaginant que par la suite,
Le sieur Saldagne & ses valets
Se serviroient de pistolets,
Ne pouvant dans cette mêlée,
M'assassiner à coups d'épée :
Mais Verville qui m'entendit
Ferrailler, accourut au bruit
Pour partager sur toute chose,
Le péril dont il étoit cause.
Saldagne qui le connoissoit,
Se persuada qu'il venoit
Le secourir dans cette affaire,
Comme ami fidele & sincere :
Il en parut assez content,
Et lui dit même en l'abordant ;
Ami, chez moi l'on m'assassine,
Voyés comme on veut ma ruine.
Monsieur Verville qui comprit
Ce qu'il pensoit, lui répondit
Qu'il prendroit toujours sa défense
Dans mainte & mainte autre occurrence
Mais qu'il ne venoit à présent,
Que pour me servir bravement
Contre qui prétendrait me battre,
Et que lui seule en valoit quatre.
Le sieur de Saldagne enragé
D'avoir ainsi mal préjugé,

Lui dit en jurant comme un diable ;
Qu'il se trouvoit assez capable
De combattre deux garnemens
Des plus traîtes ; en même tems
Chargea Verville de furie ,
Qui donna sur sa friperie.
Je sortis de mon petit coin
Pour servir Verville au besoin ,
Et surprenant dans ma colere ,
Celui qui portoit la lumiere ,
Je ne voulus pas le tuer :
Je fus content de lui donner
Un estremaçon sur la tête ,
Qui lui sembla si mal'honnête ,
Et qui lui causa tant de peur ,
Qu'il s'en fuit criant au voleur.
Les autres laquais qui craignirent
D'être battus , aussi s'enfuirent ;
Et Saldagne notre ennemi ,
Dès que le flambeau fut sorti ,
Tomba dans une palissade ,
Malgré tant de rodomontade ,
Soit que Verville l'eût blessé ,
Ou qu'il fût lors trop harassé ;
Content de cette réussite ,
Nous nous en allâmes bien vite ,
Sans songer si notre ennemi
Etoit mort ou bien endormi.

Comme nous gagnions la campagne,
 Mademoiselle de Saldagne
 Qui s'esquiva du cabinet,
 Ou plutôt du petit bosquet ;
 Et qui sçavoit bien que son frere
 L'affommeroit dans la colere ,
 Vint nous prier à deux genoux ,
 De l'emmener avecque nous.
 Verville reçût sa maîtresse
 En lui faisant mainte caresse ;
 Sans faire beaucoup de chemin
 Nous gagneâmes notre jardin ,
 La porte n'étoit que poussée
 Ainsi que nous l'avons laissée ,
 Et même pour ne point l'ouvrir ,
 Si nous voulions encore sortir ,
 Nous la laissâmes entr'ouverte ,
 En cas de quelque découverte.
 Au bout du Jardin nous avions
 Un beau salon ou nous mangions
 Tout l'été ; ce vide bouteille ,
 Etoit à côté d'une treille ,
 Et détaché de la maison ,
 Je ne sçai pour qu'elle raison ;
 Nous y faisons par fois des armes ,
 Ce lieu nous sembloit plein de charmes
 Ainsi qu'au Baron d'Arques , bref
 Nous en avions chacun la clef ,

Afin que valet & servante
N'y vinssent contre notre attente,
Et qu'on ne prît dans cet endroit
Les meubles qu'on y trouveroit.
Ce fut là donc, où sans chandelle,
Nous mîmes notre demoiselle,
Qui ne cessoit de s'affliger.
Je lui dis qu'on alloit songer
A lui rendre l'esprit tranquille ;
En lui donnant un autre azile,
Et que nous allions revenir
Promptement pour la secourir.
Verville fut un bon quart d'heure,
(Si cela n'est pas que je meure)
A réveiller son gros Breton,
Qu'il trouva saou comme un cochon.
Quand nous eûmes de la chandelle,
Nous songeâmes où notre belle
Pouroit être sans rien risquer.
Enfin à force de rêver,
Comptant qu'on ne pourroit nous nuire,
Nous conclûmes de la conduire
Dans une espee de taudis
Que j'avois dans notre logis,
Où personne n'avoit entrée
Depuis ma dernière arrivée,
Si non mon domestique & moi.
Nous n'étions pas sans quelque effroi ;

Lors qu'au jardin nous retournâmes ,
Et qu'en même temps nous portâmes
Un flambeau par distraction.
Verville entrant dans le salon ,
Fit à coup un cri terrible ,
Jugés si ma peur fut horrible.
Je ne pus le questionner
Sur ce cri , car j'ouïs parler
Quelqu'un qui faisoit sentinelle ,
J'éteignis pour lors ma chandelle.
Verville cria , qui va là ?
Saint-Far répondit me voilà ;
Que diable faites-vous , mon frere ,
A l'heure qu'il est sans lumière ?
Garigues veut m'entretenir ,
Parce que je ne puis dormir ,
Lui répondit monsieur Verville :
Et moi , dit Saint-Far peu tranquille ,
Je ne sçaurois dormir aussi ,
Et je viens à mon tour ici ,
Laiſſés-moi tout seul , je vous prie ,
Car j'aime fort la rêverie.
Nous ne nous fîmes pas prier
Deux fois , pour nous réfugier.
Je fis sortir la demoiselle ,
M'étant mis finement entre-elle
Et Saint-Far , qui ne pût la voir ;
Cela me donna bon espoir.

Je menai la pauvre fillete
Toute en larmes , dans ma chambrete,
Et vins trouver mon compagnon
Dans la sienne , ou le gros Breton
Nous rakuma de la chandelle.
Verville amoureux & fidelle ,
Me dit d'un ton dolent ,
Qu'il falloit neceffairement
Qu'il se mît encore en campagne ;
Et qu'il retournât chez Saldagne :
Je ne fçaurois vous approuver ,
Lui dis-je, est-ce pour l'achever ?
Ah ! s'écria-t'il , cher Garigues ,
Je fuis malheureux en intrigues ,
Oùi je choisirai le trépas ,
Ami , fi je ne tire pas
Ma maîtresse d'avec fon frere ;
Elle est ici, dis-je, en colere ;
Ah ! plût-à-Dieu , mon cher enfant ,
Répondit-il en foupirant.
Parbleu vous rêvés , repartis-je ,
Et ce raisonnement m'afflige ,
Ceffés , ceffés un tel babil.
Je ne rêve point , reprit-il ;
Nous avons prit la fœur aînée
Pour ma chere & ma bien aimée.
Quoy , lui répondis-je foudain ,
N'étiez vous pas dans le jardin

Tout à l'heure avec cette aimable.
Il n'est rien de plus véritable,
Dit-il. Pourquoi donc voulés vous
Aller recevoir mille coups
Chez son frere , lui répondis-je ;
Puisque malgré votre vertige ,
La sœur que vous désirez tant ,
Est dans ma chambre maintenant :
Ah ! Garigues , pauvre pécore ,
Je sçai , s'écria-t-il encore ,
Je sçai fort bien ce que j'ai vû ,
Vous êtes diablement têtû ,
Lui répondis-je avec hardiesse ,
Venés donc voir vôtre maîtresse.
Il me dit que j'étois un fou ,
Et plus rechigné qu'un matou
Pris au traquenard par un membre ;
Il vint avec moi dans ma chambre ;
Mais hélas ! mon étonnement
Fut sans pareil assurément ,
Quand je vis une demoiselle
Charmante , & qui n'étoit point celle
Que j'avois menée en ce lieu ,
Ne sçachant si c'étoit un jeu ,
Je demeurai presque immobile ,
Ouvrant les yeux. Monsieur Verville
Parut étonné comme moi :
Mais pourtant plus content qu'un Roi :

Car il retrouvoit sa maitresse :
 Il me dit avec politesse ,
 Qu'il avoit le cerveau frappé :
 Puis qu'il s'étoit si fort trompé.
 C'étoit encore plus me confondre ,
 Je ne songeois point à répondre ,
 Ne pouvant comprendre aisément
 Par quel horrible enchantement
 Celle que j'avois amenée
 Moy même , s'étoit transformée :
 En un autre , à venir depuis
 Le jardin jusqu'à mon taudis.
 Je regardois cette donzelle ,
 Qui seurement n'étoit point celle
 Que j'avois prise par le bras ,
 Et qui ne lui ressembloit pas
 Par aucun trait. Monsieur verville
 Me voyant l'air d'un imbécile :
 Qu'as tu donc ami ? me dit-il ,
 Avec un ton doux & civil ,
 Ne fais plus , ne fais plus la mouë ,
 Je me suis trompé , je l'avouë ,
 Je le suis cent fois plus que vous ,
 Si mademoiselle , avec nous
 Est entrée ici , répondi-je :
 Parbleu ce n'est point un prodige ,
 Avec qui donc ? reprit-il ,
 Je veux qu'on m'envoye en exil ,

Si je le sçay , mademoiselle
Peut en dire quelque nouvelle,
Repartis-je d'un ton plus bas.
En verité je ne sçay pas
Donc avec qui je suis venueë,
Nous dit cette belle ingenuë ;
Si ce n'est avec ce monsieur
Que voici de si belle humeur :
Car ce n'est pas monsieur Verville
Qui m'a conduite en cet azile :
C'est un homme venu chez nous,
Un petit moment après vous :
Je ne sçay point dans cette affaire ,
Si les plaintes de notre frere
L'ont conduit , ou si les laquais
Avoient été l'avertir : mais
Il fit porter le pauvre hère
Sur son lit , & ma chambrière,
Presque aussitôt m'ayant appris
Ce que maintenant je vous dis
Et que cet homme de courage
Demeuroit dans le voisinage ,
Je l'attendis dans le jardin ,
Où je lui contai mon dessein ,
Le priant avec grande instance
D'avoir pour moi quelque clemence
Et de me prêter logement
Jusqu'au lendemain seulement .

Que j'irois chez certaine amie ,
Pour éviter la félonie
De mon frere fort en couroux ,
Qui me vouloit roïer de coups.
Ce bon homme m'offrit sur l'heure
De me conduire à sa demeure ,
Pour me garantir du danger ,
Et même de me proteger
Contre toute attaque imprevue.
C'est ainsi que je suis venue
En ces lieux que j'apprehendois ,
Où j'ai bien reconnu la voix
De Monsieur de Verville , comme
Il parloit avec ce même homme ,
Puis après cent honnêtetez ,
On m'a mise où vous me voyez
Sans un pauvre bout de chandelle.
Ce que nous dit cette femelle
Ne m'éclaircit pas à souhait ;
Mais du moins me mit presque au fait.
Pour Verville plein de tendresse ,
Il consideroit sa maîtresse
Si fort alors , qu'il n'entendit
Que fort peu ce qu'elle nous dit.
Ensuite il lui conta fleurette ,
L'appella cent fois sa poulette ,
Sans se mettre en peine comment
Elle étoit dans mon logement.

Enfin je pris de la chandelle ,
Et laissant l'amant & la belle ,
Je courus droit au jardin ; car
Je voulois parler à Saint-Far ,
Quand bien il me devoit maudire ;
Et se mettre en une grande ire.
Mais je demeurai bien confus ,
Quand au lieu de lui j'apperçus
La Demoiselle embeguinée
Que certes j'avois amenée
De chez Saldagne , en nous sauvant.
Je m'étonnai bien autrement ,
Quand je la vis toute en désordre ,
Se lamenter , & se détordre
Comme si quelque Cavalier
Avoit voulu la violer :
Sa coëffure étoit déchirée ,
Sa gorge toute égratignée ,
Ainsi que son nez , & ses bras.
Verville ne m'approche pas ,
A moins que ce ne soit , dit-elle ,
Pour enfoncer ton allumelle :
Tu me donneras moins d'effroi
Que d'entreprendre contre moi
Une seconde violence ,
Avance chien , avance , avance ,
J'ateste maintenant les Dieux
Que je t'arracherai les yeux ,

Si je ne puis t'ôter la vie ,
Viens , viens contenter ton envie.
C'est donc là cet amour ardent ,
Ajoûta-t'elle, en larmoyant ,
C'est donc là ta grande tendresse
Pour ma cadette ta maîtresse.
Que ma complaisance aujourd'hui ,
Me coûte de mal & d'ennui !
Ah ! J'ai bien raison de me plaindre
Des malheurs que je devois craindre !
Mais las ! que déliberes-tu ?
Dit-elle , me voyant ému ;
Confesse donc en conscience ,
Si tu sens quelque repentance ;
Fais l'acte de contrition ,
Je t'accorderai le pardon ;
Ta cervelle est trop éventée ,
Et j'ai tort de m'être fiée
En un jeune petit nigant ,
Qui n'en sçait pas plus qu'il ne faut.
Je te conjure ame vulgaire ,
De me remener chez mon frere ,
Tout violent qu'il est pour moi ,
Je le crains beaucoup moins que toi ,
Qui n'es qu'un brutal indomptable ,
Ou plutôt ennemi damnable
De ma maison , car en effet
Tu ne peux être satisfait

D'une Demoiselle séduite
Par ta malheureuse conduite ,
Et d'un brave homme assassiné
Dans un combat inopiné ,
Si tu n'y joins un plus grand crime
Dont je suis la triste victime.
En achevant ces derniers mots ,
Elle lâcha mille sanglots.
Je vous avouè en confidence ,
Qu'alors je perdis contenance ;
Et si la belle n'eût cessé
de me parler , je n'eusse osé
L'interrompre , tant ma surprise
Fut grande de voir sa méprise.
Mademoiselle Assûrément ,
Lui répondis je en bégayant ,
Je ne suis point le sieur Verville ,
Mais je répons sur l'Evangile ,
Qu'il n'a point fait les lâchetéz
Dont justement vous vous plaiguez ;
Quoi , tu n'es pas Verville , infâme ?
Reprit aussi-tôt cette Dame ,
Ne prétens pas dissimuler ;
Ne t'ai-je pas vû ferrailier
Dans le jardin avec mon frere ,
Qui paroïssoit très en colere !
Un homme n'est-il pas venu
Te secourir à l'impourvû !

Enfin ne m'as-tu pas conduite
Dans ces lieux en prenant la fuite ?
N'as-tu pas voulu même aussi,
Malgré mes cris , me faire ici
Un indigne & cruel outrage !
Elle n'en dit pas davantage ,
Tant la douleur la suffoquoit ;
Je croyois qu'elle étoufferoit ;
Cependant je ne pus comprendre ,
Sur ce que je venois d'entendre
Par son triste raisonnement ,
(Et l'on peut dire assurément ,
Que cela n'étoit pas facile)
Comme elle connoissoit Verville ;
Et puis ne le connoissoit pas.
Je lui dis sur un ton plus bas ,
Que j'ignorois la violence
Qu'on avoit faite en mon absence ;
Que si pourtant elle vouloit ,
Nous irions en certain endroit ,
Où sa sœur étoit plus tranquille.
Je vis entrer Monsieur Verville
Avec sa belle en ce moment ,
Qui prétendoit absolument ,
Qu'on la ramenât chez son frere ,
Cela me parut téméraire ;
Aussi-tôt ces deux pauvres sœurs
Versèrent un torrent de pleurs.

Monfieur Verville avec prudence,
Leur fit alors fa remontrance,
Et les pria très-inftamment,
De venir chez lui, proteftant
Que leur porte feroit fermée;
La maifon étant alarmée;
De plus qu'elles feroient très-mal
D'aller chez un frere brutal;
Qu'en fa chambre elles pourroient être
Hors des infultes de ce traître;
Qu'elles devoient en fûreté,
Se fier à fa loyauté;
Qu'il falloit attendre l'aurore;
Que le jour étoit prêt d'éclorre;
Et que fur ce qu'on apprendroit
De Saldagne, on s'aviferoit.
Verville les fit condescendre
A tout ce qu'il leur fit entendre,
Ces pauvres filles fe trouvant
Contentes dans leurs accidens,
D'être enfemble, enfin nous montâmes
Dans ma chambrette, où nous penfâmes
Que c'étoit de Monfieur Saint-Far
Qu'étoit venu le viol, car
Nous favions qu'il étoit capable
De chofe plus abominable.
Nous avions sûrement raifon;
Saint-Far fortant de la maifon

Où Saldagne en une assemblée,
Avoit joué cette soirée,
Et passant devant son jardin,
Quand on eut mis bas ce mutin,
Il avoit vû dans la campagne,
Les domestiques de Saldagne,
Qui s'étoient approchez de lui ;
Pour demander un bon appui,
Assûrant que leur pauvre maître
Malheureusement venoit d'être
Assassiné par huit voleurs ,
Qui paroissoient pleins de fureurs ;
Croyant par cette menterie ,
Excuser leur poltronnerie.
Saint-Far avoit couru soudain ,
Pour l'aider comme son voisin ,
Et l'avoit fait porter bien vite
Dans une chambre assez petite.
Cependant comme il s'en alloit ,
La Saldagne qui se doutoit
Que contre elle , Monsieur son frere
Seroit vivement en colere ,
L'avoit prié très-instamment ,
De lui prêter un logement ,
Puis étoit venuë en cachette ;
Avec lui ; comme la cadette
Avec nous. Il l'avoit enfin
Conduite au salon du jardin ;

COMIQUE

Où j'étois aussi sans chandelle
Auprès de l'autre Demoiselle ,
Comme je vous ai déjà dit
Dans ce véritable récit ;
Et parce que ce bon apôtre
Avoit sa fille , & nous la nôtre ;
Et que les deux sœurs par hazard ;
Se joignirent lorsque Saint-Far
Survint , & que nous , nous fortîmes ;
Prêts à nous séparer , nous prîmes
L'une pour l'autre sans y voir ,
Et troquâmes sans le sçavoir.
Ce qui fut d'autant plus faisable
Que leur parure étoit semblable ;
Et qu'alors elles ne sçavoient
Comme nous ce qu'elles faisoient :
Saint-Far donc , ou plutôt ce drille ;
Se voyant seul avec la fille ,
Avoit voulu dans le falon ,
Profiter de l'occasion ,
Espérant une puissance
Par son horrible violence ,
Sans nullement considérer
Ce qui pouvoit en arriver ,
Et que c'étoit un grand outrage
Que de forcer le pucelage
De celle qui dans l'embaras ,
S'étoit jettée entre ses bras ,
Pour éviter une avanie.
Sa brutalité fut punie ,

Et je croi qu'il en fut marri ;
Mademoiselle de Lery ,
Quoiqu'assez paisible personne ,
Résista comme une lionne ,
Le mordit & l'égratigna ,
Le mit en sang , le piétina ,
Et lui dit mainte & mainte injure.
Après cette triste aventure ,
Il s'alla mettre dans son lit ,
Et tranquillement s'endormit ,
Comme s'il n'étoit pas coupable
D'une action abominable.
Peut-être à present songez-vous
Comment de Lery parmi nous ,
Se trouva , quand Monsieur son frere
Nous joignit avec sa lumiere.
C'est de quoi j'étois fort surpris
Aussi-bien que vous ; mais j'appris ,
Malgré toute notre épouvante ,
Que de Lery comme servante ,
Avoit accompagné sa soeur
Deux fois dans le jardin , de peur
Qu'une misérable soubrette
Sur cela ne fût pas discrète ;
Et c'étoit elle , me dit-on ,
Que l'on appelloit Madelon ,
Et que j'avois entretenuë
Avec beaucoup de retenue.

Je ne m'étonnai donc plus tant
D'avoir trouvé de l'enjouement ,
Pour lors en une chambrière
Que je croyois un peu grossière ;
Et de Lery dans ce moment ,
M'avoïa fort ingenuëment ,
Que m'ayant servi de compagne
Dans le jardin du sieur Saldagne ,
Et m'ayant trouvé plus discret
Que n'est d'ordinaire un valet ;
Celui de Monsieur de Verville ,
Qu'elle avoit vû tout imbecile ,
Quand on envoya ce butor ,
Et qu'elle prenoit même encor
Pour moi , la seconde soirée ,
L'avoit grandement étonnée.
Nous sentîmes depuis ce tems ,
Tous les deux certains mouvemens
Qu'on ne peut appeller estime ,
Je la vis comme mon intime ,
Et j'ose assûrer sur ma foi ,
Qu'elle étoit plus aise que moi ,
Ou du moins toute aussi contente ,
De ce que n'étant point servante ,
Ni moi valet , nous pouvions bien
Former ensemble un doux lien.
Nous causions tous les quatre encore ,
Quand nous apperçûmes l'aurore.

Nous laissâmes donc reposer
Nos donzelles sans plus jaser,
Et nous allâmes au contraire,
Penser à ce qu'il falloit faire.
Pour moi qui rêvois assez creux,
Et qui n'étois pas amoureux
Comme étoit Monsieur de Verville;
Je souhaitois être tranquille,
Ayant grand besoin de dormir :
Mais quand je voulois réfléchir
Sur cette affaire d'importance,
Je ne voyois pas d'apparence
D'abandonner un bon ami,
Qui pour moi n'auroit pas dormi.
J'avois un valet plus habile
Que celui de Monsieur de Verville ;
Je lui contai notre accident,
Et l'envoyai précisément,
Chez de Saldagne pour s'instruire
De tout, & nous le venir dire,
Ce qu'il fit en valet adroit,
Et nous rapporta qu'on disoit
Que des voleurs dans la campagne
Avoient blessé Monsieur Saldagne ;
Et qu'on ne parloit point des sœurs,
Soit qu'on craignît quelques railleurs,
Ou que Saldagne eût donné l'ordre
A ses gens dans un tel désordre,

De n'en jamais faire récit ,
Pour tâcher d'étouffer le bruit
D'une chose si scandaleuse ,
Et pour lui-même si fâcheuse !
Ce que je trouve de cruel ,
C'est qu'on va parler de duel
Dans plus d'un quartier de la ville ;
Me dit alors Monsieur Verville ,
Et peut être que ce combat
Va passer pour assassinat ,
Répondis-je , car d'ordinaire
Chacun envenime une affaire
Encor plus qu'on ne peut prévoir.
Là-dessus je lui fis sçavoir
Que Saldagne étoit le même homme
Qui m'avoit insulté dans Rome ,
Que nous nous étions reconnus
Fort bien tous deux , & qu'au surplus
S'il croyoit , selon l'apparence ,
Que j'en voulois tirer vengeance ;
Vraisemblablement en ce cas ,
Cet homme ne soupçonnoit pas
Encor notre union parfaite ,
Ni l'intelligence secrète
Que ses sœurs avoient avec nous ;
Jusqu'à donner des rendez-vous.
J'allai débiter ces nouvelles
A nos aimables Demoiselles ,

Et Verville alla voir Saint-Far
Pour en apprendre de sa part ;
Lui voyant cent égratignures,
Outre quantité de morsures,
Il lui fit mainte question,
Mais il n'en tira rien , sinon
Que revenant sans compagnie
De la prochaine Académie,
Il étoit entré bien matin
Chez Saldagne par le jardin ,
Dont la porte étoit toute ouverte ;
Qu'ayant ouï crier alerte ,
Il avoit trouvé par malheur ,
La maison en grande rumeur ,
Et Saldagne plein de blessures ,
Que ses valets avec mesures ,
Portoient dans son appartement.
Voilà le plus grand accident
Qui soit arrivé dans la ville ,
Lui dit alors Monsieur Verville ,
Et sans doute ses pauvres sœurs
Sont à plaindre dans tels malheurs :
Ce sont des filles de mérite ,
Je veux leur rendre une visite :
Que m'importe , dit ce mutin ,
Qui se mit à siffler soudain ,
Sans plus rien répondre à son frère ,
Pour tout ce qu'il pût dire ou faire,

Verville revint me trouver ,
Comme je tâchois d'appaiser
Les pleurs & les cris pitoyables
De nos maîtresses adorables.
Ces filles se désespéroient
D'autant plus qu'elles n'attendoient
Que des violences atroces
D'un frere homme des plus féroces.
Mon laquais leur alla chercher
Au cabaret de quoi manger ;
Ce qu'il continua de faire
Pendant une semaine entiere ;
On n'en vit rien heureusement ;
Parce que mon appartement
Etoit au quatrième étage ,
Ces belles craignant quelque outrage ;
Et passant pour fille d'honneur ,
Eussent voulu de tout leur cœur ,
Entrer chez des Religieuses :
Mais leurs aventures fâcheuses
Les faisoient craindre extrêmement
De ne plus sortir du couvent ,
Et d'être toujours renfermées
Quand elles y seroient entrées.
Cependant avec beaucoup d'art ,
On pansoit Saldagne ; & Saint-Far
Dont nous observions la conduite ,
Tous les jours lui rendoit visite.

Pour Verville , il étoit souvent
 Dans mon petit appartement ,
 Ce que l'on examinoit guère
 Dans le logis , car d'ordinaire
 Il y passoit fort volontiers
 Avec moi des jours tous entiers.
 Il est certain que sa tendresse
 Pour son adorable maîtresse ,
 A chaque moment augmentoit ,
 Et cette donzelle l'aimoit
 Autant qu'elle en étoit aimée.
 Je me plaisois avec l'ainée ,
 Sentant certain je ne sçai quoi
 Quand elle causoit avec moi.
 Cependant j'adorois encore ,
 La genereuse Leonore :
 Mais Dieux ! que pouvois-je esperer ?
 Quand je l'aurois pû posséder ,
 J'aurois vraiment fait conscience
 De la mettre dans l'indigence ,
 Puisqu'elle n'avoit pas grand bien ,
 Et que je ne possédois rien.
 Un jour , voulant aller en ville ,
 Saldagne écrivit à Verville ,
 Qu'il vouloit dès le lendemain ,
 Le voir avec l'épée en main ,
 Et vuider certaine querelle
 Près de la plaine de Grenelle ,

Qu'il

Qu'il prétendoit même y mener
Un ami pour le seconder.
Par sa lettre d'un si beau stile,
Il prioit Monsieur de Verville
De me choisir pour compagnon ;
Ce qui me donna du soupçon ,
Et me fit à demi comprendre
Qu'il avoit dessein de nous prendre.
Ce soupçon étoit bien fondé ,
Car j'avois expérimenté
Plusieurs fois ce qu'il sçavoit faire ;
Mais Verville un peu téméraire ,
Ne m'écouta pas seulement ,
Ayant résolu sur le champ
De se trouver dans la campagne
Pour contenter le sieur Saldagne ,
Et de lui demander sa sœur
Qu'il aimoit avec tant d'ardeur.
Quoiqu'il eût un bon équipage ,
Nous en primes un de louage ,
Qui dans l'instant nous mena droit
Où Saldagne nous attendoit ;
Verville chut presque en arriere ,
Quand il vit là Monsieur son frere .
Nous tâchames , mais vainement ,
De faire un accommodement ;
Il fallut pourtant tous les quatre ,
Nous mettre en devoir de combattre .

Je protestai de tout mon cœur,
A Saint-Far ce grand agresseur,
Que je n'avois point en l'idée
De tirer contre lui l'épée,
Et je ne répondis vraiment,
Que très-respectueusement,
A ses paroles outrageantes,
Ou plutôt très-impertinentes.
Il me dit enfin tout armé,
Qu'il ne m'avoit jamais aimé,
Et qu'il vouloit dans la mêlée,
Me donner deux bons coups d'épée.
Dans cette résolution
Il vint à moi comme un lion.
Je n'employai que la parade
Contre tous les coups d'estocade
Qu'il s'efforça de me donner,
Résolu de le désarmer,
Au péril de quelque blessure.
Dieu favorisa je vous jure
Une si bonne intention,
Je le vis choir dans l'action;
Mais se levant avec courage,
Cela l'anima davantage.
Enfin, cet homme violent
M'ayant blessé légèrement,
Me cria d'un ton emphatique,
Comme auroit fait un domestique,

Que j'en tenois , que j'en tenois ,
Et que je m'en ressentirois ,
Montrant une telle insolence ,
Qu'il mit à bout ma patience.
Alors je le pressai si fort ,
Que sans apprehender la mort ,
Je me saisis presque d'emblée ,
De la garde de son épée.
Celui que vous haïssez tant ,
Lui dis-je dans le même instant ,
Vous donnera pourtant la vie ,
Car je n'ai , ma foi , pas d'envie
Maintenant de vous enfiler.
Il fit cent efforts sans parler ,
Et sans vouloir demander grace ,
Quoique je lui representasse
Qu'il avoit lieu d'être content ,
Et que nous devions promptement
Séparer son frere & Saldagne
Qui se rouloient dans la campagne :
Mais je vis bien qu'à l'avenir ,
Il falloit autrement agir.
Las de faire ma remontrance ,
Et perdant toute patience ,
Je pensai lui rompre la main ,
D'un effort que je fis soudain ,
En arrachant sa longue épée ,
Qui dans le moment fut jettée .

A douze ou quinze pas de lui.
Je courus pour servir d'appui
A mon très-cher ami Verville,
Qui poursuivant un homme agile,
Ne pouvoit avoir le dessus.
En les approchant j'aperçûs
Des Cavaliers dans la campagne ;
Qui venoient droit à nous. Saldagne
Fut désarmé fort à propos,
Et je sentis que dans le dos,
On m'alongeoit un coup d'épée.
Faisant bien vite une enjambée,
Je vis Saint-Far , qui lâchement,
M'avoit fait un si beau présent.
Parbleu je ne fus plus le maître.
De ne pas me venger du traite,
En même temps je lui portai
Plusieurs coups , & je le blessai.
Le vieux Baron d'Arques son pere
Ayant eu vent de notre affaire,
Survint alors , & fut surpris
De ce que je blaiissai son fils ;
Vous pensez bien que ce bon sire
M'en voulut plus qu'on ne peut dire,
Il poussa sur moi son cheval,
Et m'appellant chien de brutal,
Il me fournit à la volée,
Sur la tête un grand coup d'épée,

Ses gens sans honneur & sans foi,
Fondirent aussi-tôt sur moi.
Je fis voir toute ma vaillance
Dans cette fâcheuse occurrence,
Ne cessant point d'estocader,
Mais il eût bien fallut céder
Au nombre, si monsieur Verville,
Toujours bon, & toujours utile,
En ce moment ne se fût mis
Au devant de mes ennemis,
Sans craindre d'y perdre la vie.
Il déchargea dans sa furie,
Un effroyable estramaçon
Sur les oreilles d'un garçon,
Qui pour mieux se faire de fête,
Cherchoit à me fendre la tête,
Et qui ne pouvoit pas songer
Que Verville alloit me venger.
Je presentai ma chere épée
Au sieur d'Arques, par la poignée;
Il n'en fit pas moins de sabat,
Il m'appella coquin, ingrat,
Et me dit toutes les injures
Qu'on pense en telles conjonctures;
Jusqu'à me menacer fort haut
De me faire pendre bien-tôt.
Avecque beaucoup de prudence
Je répondis à cette offence,

Que tout coquin , tout discourtois ,
Et tout scélérat que j'étois ,
Son cher fils me devoit la vie ,
Lequel n'avoit vû ma furie ,
Qu'après m'avoir en trahison ,
Donné deux coups d'estramacon.
Verville s'outint avec son pere
Que je n'avois pas pû moins faire :
Mais il nous fit fort bien sçavoir
Qu'il ne me vouloit jamais voir.
Ce vieux diable écumant de rage ,
Fit monter dans son équipage
Le sieur Saldagne avec Saint-Far ;
Pour moi , je me mis à l'écart
Comme un malheureux sans azile :
Mais aussi-tôt monsieur Vervile ,
Qui me vouloit toujours du bien ,
Me dit de monter dans le sien ;
Nous allâmes avec vitesse
A la maison d'une Princesse ,
Où quelques uns de ses amis
M'ayant caché dans un taudis ,
Il se retira chez son pere.
Saint-Sauveur qui sçeut le mystere ,
M'envoya chercher promptement ,
Et me reçût secrètement ;
Ce bon-homme dans ma détresse ,
Me fit mainte & mainte caresse.

Verville dès le lendemain,
Me visita chez mon parain,
Et m'apprit que monsieur son pere
Avoit découvert notre affaire
Par les deux sœurs, qui tristement
Etoient dans mon appartement.
Cet ami me dit davantage,
Que par un double mariage,
L'affaire s'accommoderoit,
Et qu'à jamais on l'oublieroit
Si-tôt que son frere auroit cure
D'une très legere blessure;
Qu'il falloit pour l'amour de lui,
Voir Saldagne comme un ami,
Et que monsieur d'Arques son pere,
N'étoit plus du tout en colere.
Après cette peroraison
Il souhaita ma guerison,
Pour prendre part à l'alegresse;
Et l'accompagner à la messe :
Mes hélas ! je lui répondis
Qu'il falloit quitter un pays;
Où l'on me pouvoit faire offence
En me reprochant ma naissance,
Comme le Baron avoit fait,
Et qu'asseurement mon projet
Etoit de courir à la guerre,
Dans une contrée étrangere,

Si-tôt que je pourois marcher
Esperant me faire aracher
Bien-tôt une vie importune,
Ou du moins faire une fortune
Egale aux sentimens d'honneur
Que j'avois puisez dans son cœur.
Mon dessein l'affligea peut-être :
Mais d'ordinaire un petit maître,
Amoureux la nuit & le jour,
Ne songe guere qu'à l'amour.

Le Destin d'un stile oratoire,
Poursuivoit ainsi son histoire,
Quand dans la rue on ouï tirer
Un coup d'arquebuzé, & jouer
Des orgues ainsi qu'à la messe.
Un instrument de cette espece,
Qu'on n'ouït peut-être jamais
A la porte des cabarets,
Fit d'abord courir aux fenêtres
Les domestiques & les maîtres,
Que le bruit avoit éveillé,
Quelques uns s'étoient rabillés ;
Cependant on jouoit sans cesse
De ces orgues, l'hôte, l'hôtesse,
Et tous ceux qui s'y connoissoient
Assurement s'imaginoient
Que l'organiste par méprise,
Faisoit entendre un chant d'Eglise,

Et qu'il ne jouoit pas trop bien,
Personne ne comprenoit rien
A la devote serenade
Que plusieurs appelloient aubade ;
Quand on ouït deux voix de plus,
Dont l'une chantoit le dessus,
Et l'autre ralloit une basse,
Ainsi qu'un homme qui trépasse.
L'orgue, & ces deux musiciens
Firent aboyer quelque chiens
Que les doux concerts attirerent.
Après un prélude ils chanterent,
Allons de nos voix, de nos luts
Ravir l'esprit : Et le surplus
De cette chanson surannée.
A peine fut elle achevée,
Qu'on ouït quelqu'un qui disoit
Tout bas, le plus haut qu'il pouvoit ;
Approchez ici maître chantre,
Et me dites donc, pourquoi diantre ;
Vous chantez toujours le même air,
Cela commence à m'ennuier.
Que prétendez vous que l'on chante,
Répondit une voix tremblante,
L'acteur d'un si hel opera ?
Chantez tout ce qu'il vous plaira,
Dit plus haut la même personne,
Il faut parbleu que l'on fredonne ;

D'autant plus qu'on vous paye bien.
Sur cela le musicien
Ne balançait point à se taire,
Craignant de perdre son salaire.
Un *Exaudiat* à l'instant,
Fut chanté très dévotement.
Chacun par goût ou par prudence,
Avoit observé le silence,
Quand Rancune, toujours trigaud
Comme vous sçavez, dit tout haut;
Est-ce qu'on fait en heure induë,
L'office divin dans la rue?
Un des auditeurs à l'instant;
Dit que l'on pouvoit proprement
Nommer cela, chanter ténébres,
Et que ces chants étoient funébres.
Un autre facécieux dit,
Cette procession de nuit,
N'est pas trop selon la rubrique.
Enfin chacun sur la musique,
Se mit alors à badiner,
Sans qu'on pût jamais deviner
Quel étoit le cerveau malade,
Qui donnoit cette Sérénade,
Ni pourquoi l'on prenoit ces soins.
Cet *Exaudiat* néanmoins,
Avançoit malgré la satire,
Et tout ce que l'on vouloit dire;

Excitoit les musiciens,
Lorsque quatorze ou quinze chiens
Qui suivoient une chienna chaude,
Vinrent avec cette ribaude,
Se mettre tous en même temps,
Dans les jambes des concertants;
Et comme maints rivaux ensemble
Ne s'accorde guere, me semble,
Après avoir montré les dents,
Et grondé pendant quelque temps,
Les uns sur d'autres se jetterent,
Et tout d'un coup ils se pillerent
Avec tant d'animosité,
Et tant d'impetuosité,
Que les musiciens craignirent
Pour leurs molets, & s'enfuirent,
Laisant l'orgue parmy les chiens.
Il est vray que ces rusiens
Firent un ravage effroyable,
Ils renverserent une table
A tretaux, qui soutenoit mal
Cet instrument si musical,
Et je croi qu'en cette rencontre,
Quelques-uns vinrent pisser contre;
Car on sçait que ces animaux,
Naturellement assez chauds,
Sont aussi tres diuretiques,
Sur tout quand des chiennes lubriques

Veullent proceder tout de bon
A la multiplication,
Et qu'elles suivent sans mesure,
Les mouvemens de la nature.
Le concert dans l'obscurité,
Fut donc ainsi déconcerté;
L'hôte ayant ouï la pillerie,
Fit ouvrir son hôtellerie,
Et voulut qu'on mit en lieu clos
L'orgue, la table, & les treteaux.
Comme cet homme charitable
Emportoit lui même la table,
L'organiste tout renfrogné,
Revint à l'orgue, accompagné
D'une femme assez mal vêtue,
Mais sans contredit très-joufflue,
Et d'un homme qui se cachoit
Dans son manteau. Cet homme étoit
Ragotin comme en mascarade,
Qui venoit donner une aubade
A l'Etoile cette nuit là,
Ayant amené pour cela,
Certain châtré vêtu de frise,
Organiste de quelque Eglise.
Ce fut ce petit monstre enfin,
Ni masculin, ni féminin,
Qui chanta sur un ton antique,
Le dessus de cette musique,

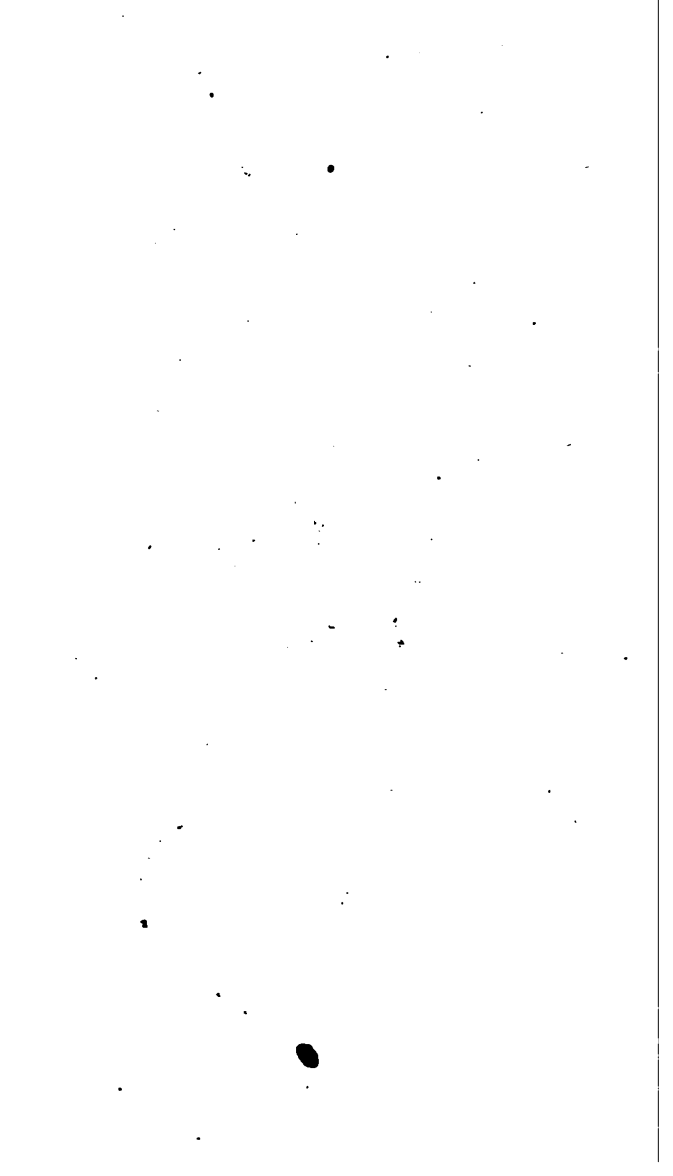
Et qui joyeusement joua
Des bonnes orgues qu'aporta
Une grosse & laide servante
Aussi salope que puante :
Un enfant de chœur approuvé,
Qui paroïssoit avoir mué,
Insolemment chanta la basse,
Faisant entendre une voix cassée
Telle qu'en ont les vieux gloutons ;
Et tout cela pour deux testons,
Tant on avoit déjà de peine
A vivre au bon pays du Maine,
Comme chacun l'a fort bien sçû.
Si-tôt que l'hôte eût reconnu
Les auteurs de la sérénade,
Il dit assez haut par bravade ;
C'est donc vous monsieur Ragotin ;
Qui venez de si bon matin,
Chanter les Vêpres à ma porte,
Que le grand diable vous emporte,
Vous feriez bien mieux de partir,
Et de nous laisser dormir.
Ah ! vous me prenez pour un autre ;
Lui répondit ce bon apôtre
Qui souhaitoit asseurement,
Qu'on le reconnût. Cependant
Le châtre se mit en colere
De voir l'orgue rompuë à terre,

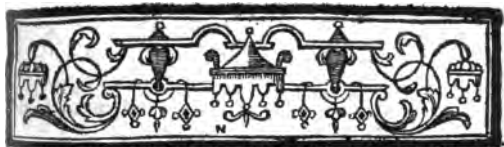
Et jura fort qu'on lui payeroit.
Ragotin dit qu'il s'en moquoit.
Ce n'est pourtant pas moquerie ,
Reprit l'oganiste en furie,
Vous payerez , j'en suis assuré.
Chacun parla pour le châtré :
Mais Ragotin prudent & sage ,
Dit que ce n'étoit pas l'usage ,
Et que personne ne sçavoit
Mieux que lui , ce que l'on payoit
Pour une telle sérénade.
Après cette rodomontade ,
Il présenta les deux testons ,
Et tout fier montra les talons.
La musique très mécontente ,
Mit sur le dos de la servante
Les orgues. Monsieur le châtré ,
Aussi pâle qu'un conjuré ,
Partit après un si beau rôle ,
Portant la table sur l'épaule ,
Et le petit Custodinos
Suivi avec les deux tretaux ,
Craignant encore la raillerie.
On referma l'hôtellerie ;

Destin, au lieu de se rasseoir,
Aux Dames donna le bon soir,
Les priant néanmoins de croire
Qu'il acheveroit son histoire.

Fin de la premiere Partie.







LE
ROMAN
COMIQUE.

CHAPITRE XVI.

POÈME BURLESQUE.

*L'ouverture du Theatre, & autres choses qui
ne sont pas de moindre consequence*

Tous les acteurs le lendemain,
S'assemblerent dès le matin
En un lieu de l'hôtellerie,
Pour repeter la comédie
Qui se devoit représenter

Deux heures après le diner.
Le sieur Ragotin par prudence
Avoit déjà fait confidence
De son concert extravagant,
A Rancune qui dans l'instant,

A

Par une maudite feintise,
Avoit fait voir quelque surprise;
Et qui suivant ses visions,
Vint avertir ses compagnons,
Que bien-tôt malgré toutes choses,
Le petit avocat sans causes,
Ne manqueroit pas de venir
Pour les voir, & pour recueillir
Les loüanges & flateries
De ses fines galanteries,
Ajoûtant que quand il voudroit
En parler, d'abord il falloit
Ne point répondre par malice,
Et continuer l'exercice.
Ragotin entra sur le champ,
Et salua fort galamment.
Dès qu'il eut jetté quelque œillade,
Il parla de sa sérénade
A la charmante Etoile, qui
Fut Etoile errante pour lui:
Car elle s'enfuit sans répondre
Dans le dessein de le confondre;
Ce fut vainement qu'il s'enquit
Comment elle passoit la nuit;
N'en tirant aucune réplique,
Il la quitta pour Angelique,
Qui se mit à gesticuler,
Et qui bien loin de lui parler;

Ne fit qu'étudier son rôle.
Malgré cela le petit drôle
Vint à Caverne de ce pas,
Qui ne levit seulement pas.
Enfin chacun comme chacune,
Suivit l'ordre de la Rancune,
Et pas un mot ne répondit
A tout ce que Ragotin dit,
Ou bien chercha quelque escapade
Chaque fois qu'il parla d'aubade.
Mais lors ce petit effronté,
Trop pressé de sa vanité,
Dit en parlant à tout le monde,
Que le grand diable vous confonde ;
Si vous voulez je vous dirai
Pourtant quelque chose de vrai.
Oüi da monsieur, vous pouvez dire,
Reprit quelqu'un qui vouloir rire
Le voyant tout en desarroi :
Et bien , ajoûta-il , c'est moi
Qui cette nuit sous une arcade,
Vous ai donné la Sérenade,
Que je sois pendu si je ments.
On les donne donc dans le Mans
Avec l'orgue, belle harmonie !
Lui dit Destin par ironie ,
Mais à qui donc la donniez vous ?
Est-ce à cette dame en courroux ;

Qui fit tant bâtonner, me semble,
 Plusieurs honnêtes chiens ensemble.
 Il n'en faut douter nullement,
 Dit l'Olive dans le moment ;
 Car ces animaux domestiques
 N'eussent point troublé les cantiques,
 A moins que d'être tous soudain,
 Jaloux de monsieur Ragotin.
 Un autre de la compagnie,
 Qui ne manquoit pas de génie,
 Prit alors la parole, & dit
 Que quand on faisoit tant de bruit,
 On étoit seur de sa maîtresse,
 Et qu'outre beaucoup de tendresse,
 On avoit bonne intention ;
 Qu'il seroit presque caution
 Que bien-tôt dans le voisinage,
 L'on parleroit d'un mariage
 Des plus avantagenx. Enfin
 Chacun mit à bout Ragotin
 Sur son aubade peu commune,
 A la réserve de Rancune
 Qui fut en cela modéré,
 Ayant été fort honoré
 De l'honneur de sa confidence :
 Et je crois selon l'apparence,
 Que ce raisonnement de chien,
 Eût lassé maint comédien,

Et les autres , si le poète ,
Qui n'étoit pas d'humeur discrète ;
Mais bien aussi sot , aussi vain
Que le valeureux Ragotin ,
Et qui voulant se satisfaire ,
Se ventoit sur toute matiere ,
N'eût à la fin rompu les chiens ;
En disant aux comediens ,
Avec le ton d'un homme en grade :
A propos de la fêrenade
D'hier , messieurs , je vous dirai
Que lorsque je me mariaï ,
L'on m'en donna , pour mon mérite ;
Une , quatorze jours de suite ,
Certes l'on fit entrer de dans
Plus de cent sortes d'instrumens ;
Rien ne parut plus magnifique ,
Et cette charmante musique ,
Pour moi fut composée exprès ;
Elle alla par tout le marets :
Quelques dames qui l'écouterent ,
Juridiquement l'adopterent ,
Cent galans s'en firent honneur ;
Et même un certain gros seigneur ,
A qui la belle symphonie
Donna beaucoup de jalousie ,
Dit à ses gens de bâtonner
Ceux qui me la venoient donner :

Mais ils eurent toute la honte ;
Et ne trouverent pas leur compte ;
Car les autres que je vous dis ,
Etoient tous de notre païs ;
Braves gens s'il en fut au monde ;
D'une agilité sans seconde ,
Et dont plusieurs avoient vraiment
Bien servi dans un Régiment
Que je levai , quand la Commune
Se souleva chez nous. Rancune
Qui s'étoit montré fort humain
En ne raillant pas Ragotin ,
Ne fut point d'humeur si discret ,
Pour le misérable Poëte
Qu'il persécutoit jour & nuit.
Il prit donc la parole , & dit ,
Se levant alors de sa place :
Parlanbleu Monsieur du Parnasse !
Je ferois bien un bon pari
Que c'étoit un charivari ,
Dont quelque homme de conséquence
Fût très-las selon l'apparence ,
Et dit à ses gens d'avoir soin
De faire aller ce bruit plus loin.
Je croi cela , car sur mon ame ,
Vous avez dit que votre femme
Etoit morte vieille , & six mois
Après vos nôces. Toutefois.

Elle mourut du mal de mere ;
Reprit le Poëte en colere ,
Dites, Monsieur , dites plutôt ;
Répondit Rancune très-haut ,
Dites de grand'mere , d'ayeule ;
Ou peut-être de bisayeule ;
Par ma foi vous n'y pensez pas ;
Avec votre galimatias ;
Je veux bien aller en galère
Si dès Henry quatre , la mere
Lui faisoit encor quelque mal ;
Ajoûta cet original ,
Et pour montrer sans stratagème ,
Que j'en sçai bien plus que vous-même ;
Quoique vous la prôniés souvent ,
Daignez m'écouter seulement ,
Je vais dire une chose d'elle ,
Qui pour vous , sans doute , est nouvelle .
La Reine Marguerite , un jour ,
Allant avec toute sa cour
Ce beau commencement d'histoire ;
Attira , comme on le peut croire ,
Les personnes qui sçavoient bien
Que le maudit Comedien
En vouloit à toute la terre .
Le Poëte très-pauvre hère ,
Qui le craignoit extrêmement ,
L'interrompit , en lui disant :

Ces raisonnemens sont frivoles ;
 Morbleu je gage cent pistoles .
 Que non. Ce défi de gager
 Fait peut-être sans y songer ;
 Fit plus rire la compagnie ,
 Qu'une excellente Comédie ,
 Et le fit sortir brusquement .
 De la chambre , c'étoit souvent ;
 Par quelques gageures semblables ,
 De sommes très-considerables ,
 Que le pauvre homme se tiroit ,
 Ou bien plutôt qu'il défendoit
 Ses hyperboles quotidiennes ,
 Qui pouvoient toutes les semaines
 Monter à douze ou quinze cens
 Contes des plus impertinens ,
 Sans comprendre les menteries ;
 Ni toutes les bouffonneries .
 Rancune envieux animal ,
 Etoit Contrôleur general
 Des actions , & des paroles
 De ce conteur de fariboles ;
 L'ascendant qu'il avoit sur lui ;
 Ressembloit assez à celui
 Que sur Antoine avoit Auguste ;
 Prix pour prix , car il n'est pas juste
 De parler de cette façon ,
 Ni de faire comparaison

De Comédiens misérables ,
A deux Romains si remarquables.
Rancune ayant donc commencé
Son conte qui fut traversé
Par notre Poëte en colere ;
Comme je vous ai dit n'aguere ;
Chacun le pria poliment
De l'achever : mais ne pouvant
Contenter lors leur envie ,
Il dit qu'il conteroit la vie
Du Poëte quelque autre jour ;
Et que sa femme auroit son tour.
Après cette belle promesse ,
Il fallut repeter la piece
Que l'on devoit jouer bien-tôt ,
Sur une espece d'échafaut
Que ces Messieurs avoient fait faire
Chez Madame la Tripotiere ,
En ayant la permission.
Pendant la répétition
Il n'arriva rien de notable.
Si-tôt qu'on fut sorti de table ,
L'on vit chaque Comedien
Jouer , même jouer fort bien.
L'Etoile y ravit tout le monde ;
Parce qu'elle étoit belle & blonde.
Angelique eut des partisans
Qui n'étoient pas indifférens ;

Et chacune avec avantage ,
S'acquita de son personnage.
Le Destin , & ses compagnons
Eurent mille approbations ,
Et tous ceux qui jadis ouïrent
La Comédie à Paris , dirent
Que les Comédiens du Roy
N'eussent pas mieux fait , par leur foi.
Ragotin qui n'étoit pas bête ,
Ratiffa lors en sa tête
La donation de son corps ;
De son ame , & de ses trésors
A son Etoile de fortune ,
Faite par devant la Rancune
Son intime , & son confident ;
Qui lui promettoit fort souvent ,
De la faire accepter sans peine ,
A la belle Comédienne ,
Sans quoi le désespoir eût fait
Bien-tôt un bel & grand sujet
D'histoire tragique & notable ,
D'un Avocat incomparable.
Je ne vous dirai point vraiment ,
Si les Acteurs plurent autant ,
Que la belle Comédienne
Avoit fait aux hommes du Maine ;
Quand même je le sçaurois bien ,
Sur ma foi je n'en dirois rien :

Mais puisque l'homme le plus sage
 N'a quelque fois pas en partage
 Une grande discretion,
 Craignant quelque tentation,
 Je finis le present Chapitre,
 Vous renvoyant, Lecteur, au Titre
 D'un autre que vous pouvez voir
 Si vous en avez le vouloir.



CHAPITRE XVII.

POEME BURLESQUE.

*Le mauvais succès qu'eût la civilisé
 de Ragotin.*

DÉSTIN dans une galerie,
 Quitta sa vieille broderie,
 Et son passément d'argent faux;
 Dès qu'il eût remis sur son dos
 Son ajustement ordinaire,
 Le Seigneur de la Rappiniere
 Le conduisît à la prison;
 A cause qu'un certain garçon,
 Qui pour avoir face trop blême,
 Ayant été pris le jour même

Que le gros Curé de Domfront
Reçût un très-cruel affront ,
Demandoit avec grande instance
A lui faire une confidence.
Après quantité de propos ,
Tous les petits Maîtres Manceaux
Menerent par galanterie ,
Les Dames en l'hôtellerie.
Le fameux Monsieur Ragotin ,
Avec son petit air badin ,
Se trouvant près de la Caverne ,
Lui conta quelque baliverne ,
Et ne pût jamais s'empêcher
De s'offrir pour la remener ,
Quoique ce fût presque un supplice
De ne pas rendre ce service
A l'Etoile qu'il aimoit tant ;
Il s'offrit aussi cependant ,
A Mademoiselle Angelique
Qui l'accepta par politique ;
Si bien qu'à gauche ainsi qu'à droit
Le petit homme se trouvoit
Ecuyer de Comédiennes
Qui n'étoient pas des moins hautaines ,
Cette double civilité
Causa triple incommodité :
Car la Caverne dès l'issue ,
Ayant pris le haut de la rue ,

Etoit pressée extrêmement,
par Monsieur Ragotin , craignant
Que Mademoiselle Angelique ,
Dont le panier étoit antique ,
Ne mît les pieds dans le Ruisseau.
De plus le petit Damoiseau ,
Dont la ridicule figure
Ne leur venoit qu'à la ceinture ,
Tiroit si fort leurs mains en bas ,
Qu'elles en avoient mal au bras ,
Et pensoient à chaque minute ,
Faire sur lui quelque culbute.
Ce qui plus les incommodoit
C'est que souvent il se tournoit
Pour voir l'Etoile sa tres chere ,
Qu'il entendoit parler derriere
A deux jeunes godelureaux
Qui tenoient de vilains propos ,
Comme à quelque fille publique.
Caverne & sa fille Angelique
Voulurent déprendre leurs mains ;
Mais tous leurs efforts furent vains ,
Elles ne sçavoient plus que faire ,
Il les resserroit de maniere
Qu'elles devoient penser qu'exprès ,
Il leur donnoit les osselets ,
Monsieur vous prenez trop de peine ,
Dit la jeune Comedienne ;

Oh non Serviteur, Serviteur,
Reprit ce petit, patineur,
(C'étoit-là sa belle maniere,
Et son compliment ordinaire)
En faisant encore un effort
Pour leur serrer les mains plus fort.
Il fallut prendre patience,
Et souffrir cette violence,
Jusqu'au bas de leur escalier,
Croyant que là, cet Ecuyer
Quitteroit la fille ou la mere ;
Mais il n'eut garde d'en rien faire,
Il étoit trop bon conducteur,
En disant toujourns serviteur,
A tout ce qu'elles purent dire,
Il leur fit souffrir le martire,
Et sans reflechir un instant,
Il voulut voir premierement
S'il monteroit de front sans peines,
Avec les deux Comédiennes.
Comme cela ne se pouvoit,
L'escalier étant trop étroit,
Caverne d'assez grande taille,
Mit le dos contre la muraille,
Et monta la premiere enfin ,
Tirant après soi Ragotin ,
Qui tiroit d'un air très rustique ,
Après soi la belle Angelique ,

Qui comme vous le pensés bien ,
Après elle ne tiroit rien ,
Et qui rioit comme une fole ,
Sans prononcer une parole.
Ils trouverent dans l'escalier
Un valet de leur Hôtelier ,
Chargé d'un monstreux sac d'aveine ,
Qui leur dit d'abord à grand peine ,
Tant ce pauvre garçon étoit
Accablé de ce qu'il portoit ,
Qu'ils eussent bien vite à descendre ,
D'autant qu'ils devoient bien comprendre
Qu'il ne pouvoit pas remonter.
Ragotin voulut repliquer ,
Croyant se rendre redoutable ;
Le valet jura par le diable ,
Qu'il laisseroit tomber son sac
Sur eux tous *ab hoc & ab hac* ,
Si l'on ne lui donnoit passage ,
Et si l'on parloit davantage.
Ils défirent donc promptement ,
Ce qu'ils avoient fait posément ;
Ragotin par mêmes caprices ,
Tenant toujours les deux Actrices ,
Le valet les pressoit beaucoup ;
Ce qui fit faire tout à coup ,
Un faux pas au petit compère ,
Qui ne l'eût point fait choir à terre ;

Serrant aussi fort qu'il pouvoit ;
Les mains des Dames qu'il tenoit ;
Mais malgré sa frayeur interne ,
Il tira sur lui la Caverne ,
Qui par l'avantage du lieu ,
En se recommandant à Dieu ,
Le soutenoit mieux qu'Angelique.
On ne vit rien de plus comique ,
Car elle roula comme un sac ,
Et lui marcha sur l'estomac ,
Sur le ventre , & sur l'escarcelle ;
Frapant sa tête contre celle
De sa fille , si rudement ,
Qu'elles tomberent à l'instant ;
Toutes deux comme en défaillance.
Le valet dans l'impatience ,
Se voyant contraint d'arrêter ,
Et ne pouvant plus supporter
La pesanteur du sac d'aveine ,
Car enfin chacun sent sa peine ,
Le déchargea sur l'escalier ,
Et jura comme un Muletier.
Le sac en tombant sur la place ;
Par malheur eut une crévace.
L'Hôte vint qui pour ce sujet ,
Enragea contre son valet ,
Le valet rendant bons services ,
Enrageoit contre les Actrices ,

Ces pauvres Actrices en vain ;
Enrageoient contre Rogotin ,
Qui n'étoit pas exempt de rage ,
Puisqu'il enrageoit davantage
Que tous ceux qui lors enrageoient ;
Et qui secretement juroient ;
Car l'Etoile , à ce beau spectacle ,
Survint comme diable en miracle ,
Caverne lui dit sur le champ ,
Que Ragotin assurément ,
Ne la meneroit de sa vie ,
Et lui montra sa main meurtrie.
Ah-Ah ! Dieu vous punit soudain ;
De m'avoir ravi Ragotin ,
Répondit l'Etoile pour rire ;
Sçavés vous bien que ce beau Sire
Dès le matin avoit promis
De me ramener au logis ,
Il mérite la croquignole
Pour m'avoir manqué de parole.
Il n'entendit point ce discours :
Car l'hôtelier juroit toujours ,
Et crioit à perte d'haleine
Qu'on payât le déchet d'aveine ;
Ayant déjà pour ce sujet ,
Voulu bâtonner son valet ,
Qui surnomma pour même chose ,
Ragotin Avocat sans cause.

La belle Angelique à son tour ,
Voulut le railler sur l'amour ,
Et lui dit d'un petit air tendre ;
Qu'il avoit mal fait de la prendre
Aujourd'hui pour son pis-aller ,
Puisqu'il prétendoit convoler ,
Enfin jusqu'ici la Fortune ,
Dans ce qu'avoit promis Rancune ;
Fit voir qu'elle n'avoit point part ,
Ne montrant pas le moindre égard
Pour la plus amoureuse flamme
Qu'on puisse ressentir dans l'ame ;
Car le Comedien enfin ,
Avait assuré Ragotin ,
Qu'il vouloit le rendre sans peine ;
Le plus heureux amant du Maine ,
En y comprenant en total
Même le Perche , & le Laval ,
L'Hôte & le valet ramassèrent
L'avoine , & les Dames monterent
L'une après l'autre sans malheur .
Ragotin de mauvaise humeur ,
Jura tout bas contre les belles ,
Et ne monta point avec elles ;
Pour moi , je n'ai pas scû bien , où
S'en alla ce petit matou .
Vers les huit heures & demie
On soupa dans l'Hôtellerie ;

Un moment après le souper
Chacun alla se récréer ;
Et Destin reprit son histoire
Devant son petit Auditoire.

CHAPITRE XVIII.

POÈME BURLESQUE.

Suite de l'Histoire de Destin & de l'Etoile,

Vous aurez trouvé sûrement,
Notre chapitre précédent
Un peu court, cher lecteur, peut être
Que celui-ci vous va paroître
Incessamment un des plus longs.
Je n'en suis pas bien sûr, voyons.
Destin ayant fermé sa porte,
S'assit, & parla de la sorte
Aux actrices en question :
Qui prêterent attention.
Je vais vous achever ma vie
Qui fera plus pitié qu'envie.
Verville m'étant venu voir,
Comme je vous dis l'autre soir ;
Et n'ayant jamais pû me faire
Retourner chez monsieur son père ;

Il en eût, je croi, quelque ennui,
Et se rendit enfin chez lui;
Il fût ensuite à la campagne
Epouser la belle Saldagne,
Et Saint-Far devint le mari
De Mademoiselle Leri,
Elle étoit très-spirituelle,
Saint-Far avoit peu de cervelle,
Et deux esprits si différens
N'ont pas été d'accord long-tems,
C'est ce que j'ai lieu de conclure,
Je me guéris de ma blessure,
Et Saint-Sauveur mon cher parrain,
Ayant approuvé le dessein
Que j'avois pris avec constance;
De m'en aller hors de la France,
Mit dans ma bourse quelque argent
Pour voyager plus aisément,
Et Verville grand personnage,
Qui pour s'être mis en menage,
Ne parut pas moins liberal,
Me fit present d'un bon cheval
Qui faisoit bien des caracoles,
Et me mit en main cent pistoles;
Ferme en ma résolution,
Je pris le chemin de Lion
Pour retourner en Italie,
A dessein d'aller en Candie,

Perir en homme courageux,
Pour n'être plus si malheureux,
Quand j'aurois vû dans Rome encore,
Mon adorable Leonore.

A Nevers, je pris logement
Dans un cabaret excellent,
Que je vis proche de la Loire;
On me servit un coup à boire,
Attendant l'heure du souper;
Ne sçachant à quoi m'occuper,
Et rêvant à mon ordinaire,
J'allai sur un grand pont de pierre
Me promener, quoiqu'un peu las.
Je vis à douze ou quinze pas
Deux femmes à la promenade;
Dont l'une paroissoit malade,
D'autant plus qu'elle s'appuioit
Sur l'autre autant qu'elle pouvoit.
Je saluai selon l'usage,
Sans les regarder au visage,
Et me promenai doucement
Au bout de ce pont, en songeant
A mes malheurs, & plus encore,
A l'adorable Leonore.
Avant que de quitter Paris,
J'avois acheté deux habits,
Et m'étois mis en petit-maître,
Comme il est nécessaire d'être

A ceux qui sans extraction ,
Ne manquent point d'ambition.
Repassant près de ces femelles ,
J'entendis dire à l'une d'elles :
Pour moi vraiment je croirois fort
Que ce fût lui , s'il n'étoit mort
Depuis la dernière conquête.
Aussitôt je tournai la tête ,
Je ne sçai pas même pourquoi ,
Ne devant point prendre pour moi
Un raisonnement de commere.
Je vis alors de la Boissiere ,
Plus maigre qu'un harang foret ,
Le visage pâle & défait ,
Qui s'appuyoit sur Leonore ,
Que je trouvai plus belle encore
Que jamais. Je les saluai
Sur le champ , & les abordai
Plus assurément que dans Rome ,
Car je n'étois plus si sot homme ,
M'étant formé beaucoup depuis
Qu'on m'avoit connu dans Paris.
Elles parurent si surprises ,
Que je croi sans nulles feintises ,
Qu'elles eussent voulu s'enfuir ,
Si la Boissiere eût pû courir.
La rencontre de ces femelles ,
Me surprit du moins autant qu'elles.

Je demandai d'un air courtois ;
Par quel hafard je me trouvois
Avec des perfonnes fi chères.
Ces paroles toutes finceres ,
Leur remirent un peu l'esprit ;
Et de la Boiffiere me dit ,
Qu'il ne falloit point par bêtife ;
Etre furpris de leur furprife ;
Que revenant d'un promenoir ,
Stephano leur avoit fait voir
Plusieurs Lettres d'un gentilhomme ;
Que je fuivois fouvent dans Rome ,
Par lesquelles on lui mandoit ,
Que cruellement on m'avoit
Occis à la guerre de Parme ,
Et qu'elle en avoit pris l'alarme ;
Me difant encor fans rougir ,
Qu'elle voyoit avec plaifir ,
Que rien n'étoit moins véritable.
A ce discours fi respectable ,
Je répondis que le trépas
Etoit fouvent un grand foulas ;
Et que fans aucune remife ,
Je voulois aller à Venife ,
Faire dire plus juftement ,
Que j'étois mort en combattant.
Mon deffein leur fit de la peine ,
Et la mere jadis hautaine ,

Eut alors cent bontés pour moi,
Je ne devinois point pourquoi;
Mais enfin j'appris par son stile,
Ce qui la rendoit plus civile,
Et plus traitable qu'autrefois.
Véritablement je pouvois
Encore lui rendre service,
Puisqu'elle paroïssoit propice,
Et son fâcheux état, hélas !
Pour lors ne lui permettoit pas
De me faire la mine, comme
Elle avoit jadis fait dans Rome.
C'étoit par un très-grand malheur;
Qu'elles étoient dans la douleur;
Ecoutez, je vais vous l'apprendre.
Ayant dans Rome fait bien vendre,
Tous leurs meubles d'un très-grand prix,
Elles revenoient à Paris
Avec une jeune soubrette,
Françoise, & tant soit peu coquette;
Monsieur Stephano sans regret,
Leur avoit donné son Valet,
Qui se disoit natif de Flandre,
Et qui leur avoit fait entendre
Qu'il les conduiroit à Paris,
En retournant à son pays.
Ce Valet & cette Servante
Avoient une ardeur violente

Lun pour l'autre, prétendant bien
S'épouser, & n'en dire rien.
Mademoiselle la Boissiere,
A Roüane prit la riviere.
Etant arrivée à Nevers,
Elle sentit des maux divers,
Et se mit en Hôtellerie.
Durant toute sa maladie,
Elle fut, à ne point mentir,
Assez difficile à servir,
Et sa gentille Chambriere,
Très-serviable d'ordinaire,
S'en acquitta mal cette fois,
Montrant bien par son ton de voix,
Qu'elle n'étoit guère contente.
Le gros Valet & la Servante,
Un matin partirent tous deux,
Et ce qui fut de plus fâcheux,
L'argent de la pauvre Boissiere,
Dont elle avoit beaucoup affaire,
Dans le même temps disparut.
Le grand déplaisir qu'elle en eut,
Augmenta fort sa maladie,
Elle en pensa perdre la vie,
Et ce détestable revers
La fit demeurer à Nevers,
En attendant quelques nouvelles,
De parens mâles ou femelles,

Qui voudroient lui faire tenir
Par charité, de quoi partir,
Mademoiselle la Boissiere,
Me conta de cette maniere,
Un si fâcheux événement.
Je les ramenai sur le champ
En leur Auberge, où d'aventure
J'avois fait placer ma monture;
Puis après quelque autre discours;
Leur ayant offert mon secours,
Je les laissay souper à l'aise.
Pour moi presque aussi chaud que braise,
J'allay dans mon appartement,
Où je ne mangeai nullement,
Et je crus, loin de mon aimable,
Etre au moins six heures à table.
Dès qu'elles m'eurent fait sçavoir
Que je pouvois aller les voir,
Je trouvai ma mere couchée,
Et la fille plus affligée
Qu'elle n'étoit gaye à l'instant
Que j'étois fortis poliment.
Sa mere roullant la prunelle,
Etoit encore plus triste qu'elle,
Et je devins sans contredit,
Triste comme un bonnet de nuit,
Ne comprenant point ce mystere;
Mademoiselle la Boissiere,

A qui je parus si surpris,
Montra des lettres de Paris,
Qui mettoient sa fille ainsi qu'elle,
Dans une affliction mortelle,
Et qui troubloient quasi l'esprit.
Cette pauvre femme m'apprit
Tout le sujet de sa tristesse,
Avec une telle détresse,
Et sa fille dans le moment,
Que je vis pleurer fortement,
Me toucha le cœur de manière
Que je me mis pour lors à braire,
En leur offrant de bonne foi,
Tout ce qui dépendoit de moi.
Je ne sçai pas trop bien encore,
Dis-je à ma chere Léonore,
Ce qui vous afflige si fort :
Mais s'il ne vous faut que ma mort
Pour diminuer votre peine,
Vous pouvez être très-certaine
Que j'aime beaucoup mieux mourir
Que de vous voir ainsi souffrir :
Dites moi, madame, de grace,
Dites ce qu'il faut que je fasse :
J'ay de l'or si vous en manquez ;
Je suis hardi si vous avez
Des ennemis pleins de malice ;
Et je n'offre ici mon service,

Que pour avoir le vrai plaisir ,
Madame , de vous bien servir.
Je dis cela d'un tel courage ,
Qu'elles virent à mon visage
Que je parlois sincèrement ,
Leur chagrin en parut moins grand ;
Et la mere voyant mon zele ,
Lût une Lettre , par laquelle
Une parente lui mandoit ,
Qu'un gros Seigneur qu'on ne nommoit ,
Et je crus être le pere
De Leonore , ma très-chere ,
Avoit eu l'ordre d'un tel jour ,
De se retirer de la Cour ,
Et qu'il demeueroit en Hollande ,
De peur d'avoir la réprimande.
Ainsi par ce fâcheux revers ,
Elle se voyoit à Nevers
Sans argent , & sans esperance.
De trouver la moindre assistance.
J'offris pour la troisiéme fois ,
De bon cœur , tout ce que j'avois ,
Qui montoit bien sans hyperboles ,
A cent cinquante-deux pistoles ,
M'offrant encore à la mener
En Hollande sans me gêner ,
Et même jusqu'au bout du monde.
Enfin d'une ardeur sans seconde ,

Je dis qu'elle trouvoit en moi ,
Un homme de très bonne foi ,
Complaisant , humble , & pacifique ,
Qui serviroit de domestique ,
Et qui sans cesse l'aimeroit ,
Et même la respecteroit ,
Comme un fils respecte une mere ,
Quand elle est d'un bon caractère.
A la verité , je rougis
En prononçant le mot de fils :
Mais lors je n'étois plus cet homme
Tant odieux , à qui dans Rome ,
L'on avoit refusé souvent
La porte très-impoliment ;
Et Mademoiselle Boissiere ,
N'étoit plus pour moi si sévere.
A tant d'offres de bons secours ,
Elle me répondit toujourns ,
Que sa fille fort affligée ,
Me seroit beaucoup obligée :
Tout se passoit absolument ,
Au nom de cet aimable enfant ,
Et vous eussiez dit que la mere
N'étoit plus qu'une chambriere ,
Qui ne manquoit pas de talens ;
Tant il est vrai que bien des gens
Ne considerent les personnes ,
Que selon qu'elles leur sont bonnes ,

Mon discours faisant quelque effet ;
Je m'en allai fort satisfait ,
Et laissai coucher mon aimable .
La nuit me parut agréable ,
Quoiqu'en veillant , & cela fit
Que je restai tard au lit ;
N'ayant dormi que quand l'aurore
Vint à briller : ma Leonore
Mit un plus bel habillement
Qu'elle n'avoit fait cy devant ;
Et moi je fis voir , je vous jure ,
Ce jour-là toute ma parure .
Paroissant donc comme un poupin ,
Je lui donnai ma blanche main ,
Pour l'accompagner à la Messe ,
Sans sa mere , dont la foiblesse
Faisoit encor trop clopiner .
Après cela je vins dîner
Avec cette mere & sa fille ;
Nous ne fûmes qu'une famille ,
Depuis ce bienheureux moment ,
Et la Boissiere assez souvent ,
Témoignoit avec confiance ,
Une grande reconnoissance
Des services que je rendois ,
En me protestant quelquefois ,
Qu'elle n'en mourroit pas ingrate .
Pour complaire à cette béate ,

Je vendis mon pauvre cheval;
Dès qu'elle se porta moins mal,
Je la fis monter sur un âne,
Pour aller prendre une cabane,
Et nous gagnâmes Orleans.
Je causai presque tout le temps
Que nous fûmes sur la rivière,
Avec ma belle, sans sa mere,
Je lui trouvai beaucoup d'esprit,
Et le mien alors la surprit.
Que vous dirai-je davantage?
Nous nous aimâmes à la rage,
Et depuis que vous nous voyez,
Je pense que vous remarquez
Combien nous nous aimons encore.
Quoi! l'Etoile est donc Leonore!
Dit Angelique tout soudain;
Et qui donc! répondit Destin,
C'est elle ou le diable m'accôle.
L'Etoile prenant la parole,
Dit aussi-tôt sans hésiter,
Qu'on avoit raison de douter
Qu'elle fût cette Leonore
Qu'on disoit belle comme Flore.
Ce n'est point par cette raison,
Repartit sur le même ton
Angelique; mais c'est à cause
Qu'on a peine à croire une chose

Que l'on desiré avec ardeur.

La Caverne jura d'honneur,

Qu'elle en étoit presque certaine;

Et p  ur qu'on ne prit pas la peine

De mener ce discours plus loin,

Elle pria le sieur Destin

D'achever de la fatisfaire :

Ce qu'il fit de cette maniere.

Nous gagn  mes en peu de temps,

La belle ville d'Orleans,

Où l'on nous vit faire une entr  e,

Qui mérite d'être cont  e,

Je veux vous en faire un rapport.

Plusieurs faquins, qui sur le Port

Sont à guetter pour l'ordinaire,

Ceux qui viennent par la riviere,

Afin de porter sur leur dos,

Les hardes & porte-manteaux,

Entrerent dans notre cabane.

Ils étoient trente, ou Dieu me damne,

A charger dessus leurs crochets,

Trois ou quatre petits paquets

Fort légers, & d'une nature

Que le moins fort d'eux, je vous jure,

Les e  t p   porter sous ses bras.

Affur  ment je n'eusse pas

Souffert une telle insolence,

Si j'eusse eu moins de complaisance

Pour

Pour Leonore, qui me dit
De ne point attirer de bruit:
Neuf de ces gens en chemisette,
Prirent ma petite cassette,
Qui ne pesoit guere, & feignant
De la lever mal-aisément;
Enfin, ces misérables bêtes
La haussèrent dessus leurs têtes,
La soutenant du bout des doigts;
L'on pût alors juger du poids.
Une nombreuse populace,
Qui se trouva sur cette place,
En rit, nous en fîmes autant.
J'étois tout honteux cependant,
D'avoir à traverser la Ville,
Avec une troupe inutile:
Car le reste de nos paquets,
Pour lequel un seul Porte-faix,
Auroit vraiment suffi sans peine,
En occupoit une vingtaine.
Mes pistolets furent portez,
Par quatre des plus effrontez.
Nous entrâmes donc dans la Ville,
Marchant ainsi tous à la file.
Huit ou neuf grands coupe-jarets
Yres, si l'on le fût jamais,
Portoient ma petite cassette,
En lui donnant mainte épithete,

Comme je vous ai déjà dit,
Dans ce véritable récit,
Qui n'a, je croi, pas grand mérite.
Mes pistolets alloient ensuite,
Chacun porté par deux pendants,
Qui nous disoient mille brocards.
Mademoiselle la Boissiere,
Ainsi que moi, toute en colere,
Alloit directement après
Ma cassette & mes pistolets.
Elle étoit parmi la canaille,
Assise en un fauteuil de paille,
Où l'on avoit mis deux bâtons
Que portoient quatre grands fripons,
En disant beaucoup de sotises.
Suivoient deux petites valises,
Outre un paquet que neuf coquins
Se jettoient le long des chemins,
L'un à l'autre en faisant la mouë,
Comme il arrive quand on joue
Au pot cassé. Je conduisois
Ainsi, la troupe de grivois,
Tenant par la main Leonore,
Qui rioit tellement encore,
Que j'étois contraint, par ma foi,
D'éclater aussi malgré moi.
Durant cette marche imprévue,
Chacun s'arrêtoit dans la rue,

Pour nous regarder ; & les bruits
Que l'on faisoit , outre les ris ,
Attiroient le monde aux fenêtres :
Enfin , jurant contre les traîtres
Qui nous jouïoient ce vilain tour ,
Nous entrâmes dans un Fauxbourg ,
Sur le grand chemin de Versailles ,
Suivis de toute la canaille ,
Et laissâmes-là les rieurs ,
Pour loger aux trois Empereurs :
Je priai mes Dames en grace ,
D'entrer dans une salle basse ,
Ce qu'elles firent à l'instant ,
Et je menaçai tellement ,
Ces coquins & porteurs de chaises ,
Qu'ils furent encore trop aises
D'avoir peu de chose entre eux tous :
L'hôte s'étant mis en courroux
Contre leur mauvaise maniere :
Mademoiselle la Boissiere ,
A qui le vrai contentement
De ne plus être sans argent ,
Avoit fait une entiere cure ,
Se trouva lors , je vous assure ,
Assez forte pour soutenir
Le coche qui devoit partir
Le lendemain. Nous arrê tâmes
Trois places , & nous arrivâmes :

A Paris fort heureusement,
Le second jour. En descendant
Du carosse, par occurrence,
Je fis tout d'un coup connoissance
Avec la Rancune au poil roux,
Qui revenoit, ainsi que nous,
D'Orleans, dans un autre coche;
Qui suivoit le mien d'assez proche.
Il ouït que je demandois
L'endroit des coches de Calais;
Il me dit avec joye extrême,
Qu'il y couroit à l'heure même,
Et que si véritablement,
Nous n'avions point de logement
Arrêté pour lors, ni d'azile
Dans aucun quartier de la Ville,
Qu'il nous emmeneroit loger
A l'instant sans aucun danger,
Chez une femme son amie,
Qui logeoit en chambre garnie.
Nous crûmes ce Comédien,
Et nous nous en trouvâmes bien.
Cette femme n'étoit pas neuve;
Quelqu'un m'apprit qu'elle étoit veuve
D'un bon homme qui sans métier,
Autrefois s'étoit mis Portier,
Ou Moucheur à la Comédie,
Et qui même un jour en sa vie,

Avoit tâché de réciter,
Sans pouvoir se faire écouter,
Parce qu'avec une voix cassée,
Il avoit très-mauvaise grace ;
Qu'ayant amassé quelques biens,
En servant les Comédiens,
Il avoit pris des locataires,
Et cinq ou six pensionnaires,
Qui l'avoient fait vivre aisément.
Nous prîmes donc un logement
Dans cet endroit. Mademoiselle
La Boissière apprit la nouvelle,
Qu'on avoit écrite à Nevers,
De l'épouvantable revers
Du pere de ma Leonore ;
Elle en apprit d'autres encore,
Qui venoient de divers côtez,
Et qui l'affligerent assez,
Pour lui rendre la maladie
Dont nous la croyons rétablie.
Un si fâcheux événement
Fit différer absolument
Notre départ pour la Hollande,
Arrêté selon sa demande ;
Et la Rancune, qui sans bien,
Pour joindre maint Comédien,
Devoit incessamment s'y rendre,
Voulut de bon cœur nous attendre.

Je promis de le défrayer ,
Et de bien le remercier.
La Boissiere pour compagnie ;
Avoit fort souvent une amie ,
Avec laquelle justement ,
Elle demeuroid cy-devant ;
Chez une Ambassadrice à Rome ,
Sur le pied de Suivante , comme
On me dit quelques jours après ,
Et qui sçavoit tous ses secrets ,
Lors qu'elle frequentoit encore
Le pere de ma Leonore ;
C'étoit d'elle qu'elle avoit sçû
Le départ de son prétendu
Mari , même nous en reçûmes
Bons services , tant que nous fûmes
Dans cette Ville. Je sortois
Le moins souvent que je pouvois ,
Craignant trop dans cette occurrence
De trouver gens de connoissance ;
Et certes c'étoit sans ennui
Que je restois dans le logis ;
Puisque j'étois avec ma chere ,
Et que tous mes soins pour sa mere ,
Me donnoient beaucoup de credit
Sur son cœur & sur son esprit.
Un jour étant en train de rire ,
La femme que je viens de dire ;

Nous persuada tous d'aller
A saint Clou pour nous promener,
Assûrant que la promenade
Divertiroit notre malade,
D'autant plus qu'il faisoit fort beau;
Nous nous mêmes dans un bateau,
Ayant mené par politesse
Le sieur Rancune & notre hôtesse;
Nous nous promenâmes long-tems
Dans les jardins les plus charmans;
Puis ayant sous une tonnelle
Fait collation bonne & belle,
Rancune vers le bord de l'eau,
Mena notre petit troupeau,
Tandis qu'au bout de notre table,
Une hôtesse déraisonnable
Me retint long-tems pour compter.
Enfin fort las de contester,
Et d'entendre chanter ma game,
Je sortis d'avec cette femme,
Au meilleur marché que je pus,
Et dans le même instant courus,
Sans aucune cérémonie,
Rejoindre notre compagnie.
Mais je fus vraiment bien surpris
D'appercevoir que vers Paris,
Notre bateau sur la riviere
Voguoit avec le vent arriere;

Et que mes gens malgré ma foi,
S'en retournoient ainsi sans moi,
Emmenant même un domestique
Qui portoit contre ma pratique,
Mon épée avec mon manteau.
Comme j'étois au bord de l'eau,
Sans pouvoir deviner la cause
D'une si ridicule chose,
J'entendis disputer très-fort,
Dans une cabane, & d'abord
M'en étant approché sans crainte,
Pour sçavoir quel sujet de plainte
On avoit, je vis trois Messieurs,
Ou plutôt trois petits bréteurs,
Qui faisoient les diables à quatre,
Etant alors tous prêts à battre
Un batelier qui refusoit
D'aller comme on lui commandoit,
Après mon bateau. La chicane
Fit que j'entrai dans la cabane,
Comme elle s'éloignoit du bord,
Ledit batelier craignant fort
D'avoir quelque coup d'estocade,
Ou tout au moins la bastonnade.
Mais si j'avois été surpris
De ce que sans aucun avis,
On me laissoit sur le rivage,
Je m'étonnai bien davantage,

De voir que celui qui faisoit
Le plus de violence, étoit
Ce Saldagne, mon adversaire,
Qui méritoit tant de colere.
Sitôt que je le reconnus,
Je cachai le mieux que je pûs
Mon visage & ma contenance;
Mais ne voyant pas d'apparence
De n'en être point reconnu,
Parce que j'étois ému,
Pour ne pas faire de vacarme,
Et me trouvant alors sans arme,
Je pris, tout bien considéré,
Le dessein d'un désespéré,
Et dont une haine implacable,
Ne m'eût jamais rendu capable,
Si la jalousie à l'instant
Ne s'y fût mêlée aisément.
A peine me fis-je connoître,
Que je saisis au corps ce traître;
Et me jettai d'un air hardi,
Dans la riviere avecque lui.
Quoiqu'il songeât à se deffendre;
Par bonheur il ne pût me prendre;
Mais je puis vous certifier
Qu'il fut tout prêt de se noyer.
Plus de cent personnes crièrent;
La plupart des bateaux allerent

A son secours, chacun croyant
Que par quelque affreux accident,
Nous étions tombez dans la Seine,
Saldagne seul sçachant à peine,
Comment cela s'étoit passé,
Et n'étant que trop mal placé,
Pour faire sitôt une plainte,
Ou m'envoyer quelque contrainte.
Je gagnai donc bien-tôt le bord,
Et me mis à courir si fort,
Que j'étois loin dans la campagne,
Devant que le sieur de Saldagne
Fut pêché. Si pour le sauver
On eut peine, je puis penser,
Qu'on n'en eut pas moins à le croire,
Lorsqu'il rapporta cette histoire
Presque incroyable : car pour moi,
Je ne vois vraiment pas pourquoi
Il en auroit fait un mystère.
Je me roulai sur la bruyere,
Pour mieux me sécher, & je fis,
Avant que de gagner Paris,
Une grandissime tournée;
Je n'y rentrai qu'à nuit fermée,
Etant seiche plus d'amoitié,
A force de gager au pié.
Enfin je me remis encore,
Avec ma chere Leonore,

Qui s'affligeoit infiniment,
 Quand je rentrai dans l'appartement.
 Rancune & notre bonne Hôtesse,
 Eurent une grande allegresse,
 De me voir alors de retour,
 Et m'embrasserent tour à tour;
 Aussi-bien que de la Boissière,
 Qui voulant passer pour ma mère,
 En mon absence avoit fait voir
 Qu'elle étoit presque au désespoir,
 Soit par amitié, soit par ruse.
 A part elle me fit excuse,
 De ne m'avoir pas attendu,
 Et me dit d'un ton ingénu,
 Que l'indigne Monsieur Saldagne
 S'étant montré dans la campagne,
 Elle avoit eu si grand effroi,
 Qu'elle ne songeoit plus à moi;
 Outre qu'en exceptant Rancune,
 Il étoit certain que chacune
 D'elles, n'eût fait qu'embarasser,
 Si j'eusse voulu ferrailier.
 J'appris que par galanterie,
 Au sortir de l'hôtellerie,
 Saldagne jusques au bateau;
 Avoit suivi notre troupeau:
 Qu'ayant prié d'un air fantasque,
 Leonore d'ôter son masque,

Et que la Boissière l'ayant
Fort bien reconnu sur le champ,
Pour le même mal-honnête homme
Qui voulut l'insulter dans Rome,
Elle avoit gagné son bateau,
Pour le faire avancer sur l'eau,
Me laissant seul à la campagne,
Que cependant le sieur Saldagne,
Après avoir parlé long-temps
A l'écart, avec d'autres gens,
Etoit entré dans la cabane,
Où j'avois ouï sa chicane.
Tout cela fit que je sortis
Moins que jamais de mon logis.
Quelque-temps après la Boissière
Tomba malade, de maniere
Qu'il fallut malgré nous rester
A Paris presque tout l'hyver,
Où je fis voir à ma maîtresse
Tout ce que j'avois de tendresse.
Nous scûmes par des gens de bien,
Qu'un gros Prélat Italien,
Amenant d'Espagne une Nonne,
Passoit en Flandres par Peronne.
Rancune d'un commun accord,
Nous fit mettre en son passeport,
Comme compagnon, & compagne
Des Comédiens de campagne.

Un jour que nous allâmes voir,
Par une espece de devoir,
Ce fameux Prélat d'Italie,
Logé près de la Comédie,
Nous soupâmes, Rancune & moi,
Chez les Comédiens du Roi,
Qui connoissoient ledit Rancune.
Il faisoit un peu clair de lune,
Et nous nous retirions sans bruit,
Quand sur le Pont-Neuf à minuit,
Quatre bandis nous acosterent,
Et sur le champ nous attaquèrent.
Je fis tout du mieux que je pûs,
Et tâchai d'avoir le dessus;
Pour Rancune, il se battit comme
Un très-brave, & très-vaillant homme,
Et même sans lui j'étois mort;
Cependant après maint effort,
Je fus faisi, ma chere épée
M'étant par malheur échapée.
Rancune fut si valeureux,
Que se démêlant bien d'entre eux,
Il en fut quitte à cette attaque,
Pour une méchante casaque.
Pour moi, j'y perdís vraiment tout,
A la réserve d'un surtout:
Et ce qui me fit grandes peines,
Ces misérables tirelâines,

Me tenant comme au trébuchet,
Prirent une boîte à portrait,
Dans laquelle celui du pere
De ma belle étoit, la Boissiere
M'ayant prié depuis long-temps,
D'en vendre tous les diamans.
Après cette grande infortune,
Je retrouvai le sieur Rancune,
Chez un fameux Chirurgien
Près de là. Ce Comédien
Avoit deux petites blessures,
Et moi quelques égratignures.
La Boissiere eut un grand regret,
De la perte de son portrait :
Mais selon toute l'apparence
L'empressement & l'espérance
De voir bien-tôt l'original,
La consolèrent de ce mal.
Enfin, deux mois après l'automne,
Nous partîmes tous pour Peronne;
Et par mes soins & mon secours,
Nous allâmes en peu de jours
A Bruxelles, où l'on relaye,
Et de Bruxelles à la Haye.
Celui qu'on croyoit en ce lieu,
En étoit parti depuis peu,
Pour se rendre dans l'Angleterre,
Et servir le Roi. La Boissiere,

Apprenant ce malheur, en fut
Si dolente, qu'elle en mourut.
Elle me vit avec tendresse,
Dans une aussi grande tristesse,
Que si j'eusse été son enfant.
Elle me chargea poliment
De sa fille, & me fit promettre
Sur mon honneur, de la remettre
Entre les mains de son papa;
Puis la pauvre femme expira,
Sans pouvoir parler davantage.
Quelque-temps après ce dommage,
Je fus volé par un François,
Du reste d'argent que j'avois;
Et ma nécessité fut telle,
Que je me mis avec ma belle,
Dans votre troupe. Vous sçavez
Le reste des calamitez,
Et de toutes nos infortunes;
Car elles ont été communes
Avec les vôtres, jusqu'à Tours,
Où j'ai vû depuis quinze jours,
Encor le diable de Saldagne,
Qui nous a fait mettre en campagne;
Et je pense que ce maraut
Se fera voir ici bien-tôt;
Ce que j'ai lieu de craindre encore;
Moins pour moi que pour Leonote.

Qui perdoit tout en me perdant ;
 Mais Dieu nous garde d'accident.
 Monsieur le Destin eut la gloire
 De finir ainsi son histoire ,
 Dont il parut tout désolé :
 Et si-tôt qu'il eut consolé ,
 Par des promesses obligeantes ,
 Et des prières pénétrantes ,
 L'Etoile , que le souvenir
 De ses malheurs faisoit gémir ,
 Autant que si ces infortunes
 Ne devoient plus être communes ;
 Il fit salamalec , & dit
 Qu'il s'alloit mettre dans son lit.



CHAPITRE XIX.

POEME BURLESQUE.

*Quelques réflexions qui ne sont pas hors de
 propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin ,
 & autres choses que vous lirez , s'il vous
 plaît.*

L'Amour qui fait tout entreprendre
 Aux jeunes qui veulent en prendre ,

Et fait tout oublier aux vieux,
Sans les rendre moins odieux,
Qui loin d'apporter quelque joye,
A causé la guerre de Troye,
Et tant d'autres, dont sans gémir
Je ne peux me ressouvenir,
Voulut alors faire connoître
Dans le Mans, qu'il n'est pas moins maître
Chez l'Hôtelhier de cet endroit,
Qu'en quelque autre lieu que ce soit.
Ce Dieu donc qui cherche à surprendre,
Ne se contenta pas de rendre
Le sieur Ragotin amoureux,
Jusqu'à paroître furieux;
Il voulut encor plus mal faire,
En inspirant à Rappiniere,
Maint & maint desir déreglé,
Dont le pauvre homme étoit troublé,
Et rendant le sieur Roquebrune
Amoureux d'une aimable brune,
Femme du maître Operateur,
Ajoûtant à sa sotte humeur
Son orgueil & sa poésie,
Une quatrième folie,
Qui fit faire à cet événement
Une double infidélité :
Car il avoit baissé la voile
Devant Angelique & l'Etoile.

Qui lui conseillèrent un jour
 De ne leur plus parler d'amour :
 Mais ce que je m'en vais vous dire
 Sérieusement, est bien pire.
 Il triompha de la fierté,
 Et de l'insensibilité
 Du misantrope la Rancune,
 Qui malgré le sieur Roquebrune,
 Chérit aussi de tout son cœur,
 La femme de l'Opérateur,
 Qu'il trouva gentille & bien faite;
 Si bien que le pauvre Poète,
 Pour expier tous ses pechez,
 Et plusieurs Livres reprouvez,
 Qu'il avoit pû mettre en lumière,
 Et qu'on trouvoit chez la Beurriere,
 Eut précisément pour rival
 Un homme mal-faisant, brutal,
 Et qui ne pensoit qu'à malice.
 L'on nommoit cette Operatrice,
 Mademoiselle Inezilla
 Del Prado, née à Malaga,
 Et son époux, ou, sans médire,
 Soit disant, s'appelloit Messire
 Ferdinando Ferdinandi,
 Venitien très-dégourdi,
 Natif de Caën en Normandie.
 Dans cette même hôtellerie,

Encor plus d'un original
Fut attaqué du même mal,
Et souffrit autant le martyr,
Que ceux que je viens de vous dire,
Mais ne soyez point inquiet,
Je vous apprendrai ce secret,
En temps & lieu, comme j'espère.
Le Seigneur de la Rappinière
Avoit senti certain penchant
Pour notre Etoile, en lui voyant
Jouer le rôle de Ximene,
Et fou de la Comédienne,
Il voulut découvrir son mal
Au sieur la Rancune, animal
Qu'on pouvoit dire indécrottable,
Mais qu'il jugeoit pourtant capable
De tout faire pour de l'argent.
L'Espagnole avoit fortement
Charmé le divin Roquebrune,
Pour le dangereux la Rancune,
Je ne sçai pas bien par quel sort
Cette étrangère pût d'abord
Engager, & rendre capable,
D'une tendresse incomparable,
Un homme maudit & pervers,
Qui détestoit tout l'Univers.
Ce vieux faune, ou ce vieux fatyre,
Damné d'avance, je veux dire,

Amoureux devant son trépas,
Etoit encore entre deux draps,
Quand maître Ragotin, tout blême,
Pressé de son amour extrême,
Comme d'un mal de ventre, entra
Dans sa chambre, & le conjura
De vouloir aller chez sa chere,
Et de songer à son affaire.
Le sieur Rancune lui promit
Sur sa foi, qu'avant qu'il fût nuit,
Il lui rendroit un bon service
Auprès de la charmante Actrice.
La Rappiniere en ce moment,
Arriva dans l'appartement
De Rancune, qui sans toilette
Raccommodoit sa cadenetle;
Et l'ayant tiré de côté,
Lui conta son infirmité,
Et lui dit, que s'il pouvoit rendre
L'adorable Etoile, un peu tendre,
Il n'avoit qu'à tout esperer,
Jusqu'à quelque charge d'Archer,
Et sa cousine en mariage,
A qui, certes, son héritage
Devoit écheoir dans peu de temps,
Parce qu'il n'avoit point d'enfans.
La Rancune, expert en finesses,
Lui fit encore plus de promesses.

Qu'au pauvre petit Ragotin,
Dont ce misérable faquin
Espéra du moins un miracle.
Roquebrune vint à l'Oracle,
Le même jour aussi bien qu'eux.
C'étoit le plus grand présomptueux
Qui soit venu de la Garonne,
Il s'imaginoit que personne
Au monde, jamais ne doutoit
De ce que souvent il disoit
De son incroyable noblesse,
Valeur, poésie & richesse,
Dont il faisoit toujours grand cas,
Si bien qu'il ne s'offensoit pas,
Lorsque Monfieur de la Rancune
Vouloit railler sur sa fortune,
Pensant que cet original
Ne pouvoit lui vouloir du mal :
Outre qu'en pleine compagnie,
Il entendoit la raillerie,
Et la souûtenoit aussi bien
Qu'un Philosophe très chrétien,
Quand même elle alloit au solide,
Ne paroissant jamais timide,
Il se croyoit donc admiré,
Et grandement considéré
De tous, voir de la Rancune,
Qui malgré son peu de fortune,

Avoit assez de jugement,
Pour n'admirer que rarement,
L'esprit même le plus sublime,
Et qui loin d'avoir quelque estime
Pour ce machelaurier, avoit
Fait demander ce qu'il étoit,
Pour sçavoir si des Archevêques,
Des gros Seigneurs & des Evêques
Qu'il alleguoit à tous momens
Comme ses plus proches parens,
Etoient une branche authentique
D'un arbre généalogique,
Que ce blasonneur de sa main,
Avoit fait en vieil parchemin,
Il eut beaucoup de fâcherie,
De voir Rancune en compagnie,
Lorsqu'il voulut s'en approcher,
Quoiqu'il n'eût point dû s'en fâcher,
Ce n'étant pas pour lui merveille
De venir parler à l'oreille,
Et de faire secret de rien.
Il prit donc ce Comédien
En particulier, pour lui dire
Qu'il avoit dessein de s'instruire
Si Madame Inezille avoit
Autant d'esprit que l'on disoit,
Et que si la bonne drôlesse
Méritoit un peu de tendresse,

Ayant, disoit-il, été pris
Par des femmes de tout pays,
Excepté par des Espagnoles,
Il lui donneroit cent pistoles,
Qu'il offroit de gager souvent,
Comme de parler hardiment,
De son mérite, & de sa race.
La Rancune aussi froid que glace,
Sans barguigner, lui répondit,
Qu'il ne connoissoit pas l'esprit
De Mademoiselle Inezille;
Qu'il avoit vû dans mainte Ville,
Son mari nommé Ferdinand,
Qui vendoit de l'Orvietan,
Et que pour connoître la belle,
Il falloit causer avec elle,
Puisqu'il l'avoit ouï plusieurs fois,
Parler passablement François.
Aussi-tôt le sieur Roquebrune,
Voulut donner à la Rancune,
Ses vieux titres en parchemin,
Qu'il portoit dans sa poche, afin
De faire voir à l'Espagnole,
Qu'il se vantoit sans hyperbole:
Mais Rancune toujours railleur,
Trouva cela beaucoup meilleur
A faire preuve de Noblesse,
Qu'à contenter une maîtresse.

Le bon Poëte là-dessus,
Feignant de compter des écus
Dans sa main couverte de crasse,
Dit à Rancune avec audace :
Seigneur, nous avons des Loüis ;
Vous sçavez quel homme je suis.
Oüi vraiment, répondit Rancune,
Je vous connois pour Roquebrune,
Et je sçai que vous le ferez,
Sur ma foi. tant que vous vivrez.
Le Poëte loin de son compte,
Partit avec sa courte honte,
Et la Rancune son rival,
Et son confident déloyal,
Se rapprocha de Rappiniere,
Et de Ragotin son compere,
Qui tous deux avec même espoir,
Etoient rivaux sans le sçavoir.
Pour la Rancune, esprit immonde,
Outre qu'il mordoit tout le monde,
Il avoit touûjours eu de plus,
Pour le favori de Phœbus,
Une aversion, si je pense,
Par une telle confidence,
Ne pouvoit jamais prendre fin.
La Rancune fit donc dessein
D'employer toutes ses finesses
A lui jouer beaucoup de pieces,

Selon

Selon son penchant naturel ;
Et pour ne pas montrer son fiel ;
Il commença dès le jour même ,
Avec une malice extrême ,
Pour lui demander quelque argent ,
Dont il fit faire promptement
Un habit , & dont ce vieux finge
Aussî-tôt , se donna le linge
Nécessaire. Il avoit été
Toujours dans la malpropreté ;
Mais Cupidon qui sans obstacles ,
Fait par fois de plus grands miracles ,
Le rendit alors très-soigneux.
De lui même , quoiqu'il fût vieux.
Avec son habit des Dimanches ,
On lui vit des chemises blanches ,
Plus souvent qu'il n'appartenoit.
A ce Bateleur , qui n'avoit
Jamais fait la moindre dépense ;
Et dans cette belle occurrence ,
Il commença de se raser ,
De se teindre , & de se friser
Si souvent , que maint camarade ,
Le connoissant pour un mauffade ,
Fut fort étonné de cela :
Les Comédiens ce jour-là ,
Devoient jouer la Comédie ,
Avec grande cérémonie ,

Chez un riche Provincial,
Qui donnoit festin, & beau bal,
Aux nœces d'une Demoiselle
Dont il avoit eu la tutelle,
L'on s'assembla dans un logis
Des plus superbes du pays,
Qu'il avoit à deux ou trois mille
Du Mans, belle & charmante Ville,
A vous dire la vérité,
Je n'ai pas sçû de quel côté
Le Décorateur ordinaire,
Et le Menuisier son confrère,
S'y rendirent dès le matin,
Pour dresser un Théâtre. Enfin
La troupe dans deux bons carosses,
Partit pour le logis des nœces,
Dès l'aurore, afin d'arriver
A l'heure qu'on devoit dîner,
Et de jouer la Comédie,
Devant l'illustre compagnie.
Mademoiselle Inezilla
Fut de ce beau voyage-là,
Aux prières de Roquebrune,
Des Dames, & de la Rancune.
A peine quelque esprit malin
En eut averti Ragotin,
Qu'il résolut d'aller aux nœces,
Et fut attendre les carosses.

En une Auberge du Faubourg,
Cet Ecuyer Cavalcadour,
Fit attacher par vanterie,
Aux barreaux de l'Hôtellerie,
Un très-beau cheval écourté,
Qu'il avoit, je pense, emprunté.
Comme il alloit se mettre à table,
Une personne charitable,
Vint dans l'Auberge l'avertir
Qu'il étoit heure de partir,
Parce que les deux équipages
Approchoient avec des bagages.
Il vola dans le carrefour,
Sur les ailes de son amour,
Une longue épée au derrière,
Et son fusil en bandouillière.
Je vous proteste sur ma foi,
Que jamais il n'a dit pourquoi
Il accompagna les convives,
Avec des armes offensives,
Et Rancune son confident,
Ne l'a pu sçavoir seulement.
Lorsqu'il eut détaché la bride
De son cheval un peu timide,
Il fut tellement ébloüi,
De voir les coches près de lui,
Que s'enfantant jusques à la gorge,
Pour s'ériger en vrai Saint George,

Il ne chercha seulement pas
 Un petit avantage à bas,
 Mais comme il n'étoit de sa vie,
 Entrée dans nulle Académie,
 Et qu'il n'étoit pas préparé
 Dans le temps qu'il fut rencontré,
 Quoiqu'il eût une belle espace,
 Il s'y prit de mauvaise grace,
 Le bon cheval étant plus haut
 Deux fois que ce petit courtaut,
 Qui se mettoit à la torture,
 Pour grimper dessus sa monture.
 Tout fier, il se guinda pourtant,
 Sur l'étrier fort vaillamment,
 Et se mit à la fin en place,
 Non sans faire mainte grimace;
 Mais le cheval trop pété,
 Ayant été très mal sanglé,
 Ragotin eut grande épouvante,
 Car la selle étoit chancelante,
 Ainsi que lui. Malgré cela,
 Tout n'alloit point mal jusques-là;
 Mais la maudite carabine,
 Qui pendoit à sa pauvre échine,
 S'étoit mise précisément
 Entre ses jambes, tellement
 Que son cul, comme en sentinelle,
 Bien loin de toucher à la selle,

Qui n'étoit pas fort raze , étoit
Sur l'arme à feu qui traversoit
Du pommeau jusqu'à la croupière.
Par conséquent il n'étoit guère
A son aise , & voulant chercher
Les étriers sans se pancher ,
Ses deux pieds n'y purent atteindre :
C'étoit une figure à peindre.
Ses éperons firent grand mal
Aux côtes du pauvre cheval ,
Qui leva d'abord le derrière ,
Plus fort qu'il n'étoit nécessaire.
A Ragotin , qui ne posant
Que sur du fer , & qui suivant
Certaine pente naturelle
Aux corps , du milieu de la selle ,
Tomba sur le col du cheval ,
Et par malheur se fit grand mal
Au bout du nez ; la pauvre bête
Prit la fuite , & leva la tête
Pour la faccade qu'à l'instant
Lui donna ce fol : mais voulant
Passer pour un homme intrépide ,
Il lui rendit un peu la bride.
Le cheval très-vif , aussi-tôt
Fit un épouvantable saut ,
Qui jetta l'homme sur la croupe ,
Et fit rire toute la troupe.



Ce bon animal , qui jamais
N'y portoit hardes , ni paquets ,
Fit une croupade cruelle ,
Qui remit Ragotin en selle :
L'Ecuyer fit un autre effort ,
Et le cheval ruant plus fort ,
Il se trouva par ces rudesses ,
Alors le pommeau dans les fesses ,
Où j'ai dessein de le laisser
Quelque temps , pour me reposer :
Car cet endroit , je vous proteste ,
M'a plus coûté que tout le reste
De ce facécieux Roman ,
Encor n'en suis-je pas content.

CHAPITRE XX.

POÈME BURLESQUE.

*Le plus court du présent Livre. Suite du
trebuchement de Ragotin , & quelque
chose de semblable qui arriva à Roque-
brune.*

NOus avons hier laissé , je pense ,
Dans une triste contenance ,

Le pauvre petit Ragotin ,
audissant nôces & festin
Assis sur un pommeau de selle,
Qui lui causoit douleur mortelle.
Pour parler sur le même ton,
Je croi que défunt Phaëton,
De très-malheureuse mémoire,
Suivant ce qu'en dit son histoire,
Fut réellement moins peureux,
En menant les chevaux fougueux
De Messire Apollon pere,
Que notre avocat débonnaire,
Le fut alors sur un cheval
Plus doux qu'un âne ; & si son mal,
Qui lui parut insupportable,
Et le fit jurer comme un diable,
Ne fut pas tout à fait pareil
A celui du fils du Soleil,
La fortune seule en fut cause,
Sur quoi je dirois mainte chose,
Si je ne voulois promptement
Le tirer d'un danger si grand :
Car nous en aurons trop à faire,
Tant que notre troupe ordinaire
Sera dans la ville du Mans ,
A divertir beaucoup de gens.
Quand Ragotin , malgré son zele,
Ne sentit qu'un pommeau de selle,

Sous son pauvre cul, qui jamais
N'avoit eu siege si mauvais
Que celui-là : je veux dire,
Qui souffrant un cruel martire,
Il quitta la bride à l'instant,
En homme de bon jugement,
Et prit d'une adroite maniere
Son grand cheval à la criniere,
Qui presque aussi-tôt se cabra :
Là-dessus le fusil tira ;
Notre Avocat tout hors d'haleine,
Crut en avoir dans la bedaine ;
Son Bucéphale en crut autant,
Et lors broncha si rudement,
Que Ragotin devant sa belle,
Perdit le pommeau de la selle ;
Si bien que cet original
Pendit aux crins de son cheval,
Un de ses pieds dans l'étrivière,
Et l'autre jambe, & le derriere,
Attendant le décrochement
Du pied, pour choir au même instant,
Avec son baudrier, sa brette,
Son mousquet & sa bayonnette.
Enfin le pied se décrocha,
Et le petit homme lâcha
Les crins. Il chut donc en présence
Des Comédiens, qui je pense
Restèrent

Resterent pour le secourir,
Ou plutôt pour se réjouir.
Il bourra de sa carabine,
La pauvre bête chevaline,
Qui ne songeoit plus à branler ;
Cependant pour le consoler,
On le fit asseoir à la place
Du perturbateur du Parnasse,
Qui sautant au premier signal,
Fut bien aise d'être à cheval
Pour courir devant & derrière ;
Et voltiger à la portiere
Où Madame Inezille étoit.
Notre Avocat d'un grand sang froid ;
Lui donna devant l'assemblée,
Sa bandoüilliere, son épée,
Et l'arme à feu, qu'il mit alors,
Fut adroitement sur son corps.
Il rangea d'un air intrépide,
Les deux étriers & la bride,
Et s'y prit mieux que Ragotin ;
Pour monter sans se prendre au crin.
Mais quelque forçier par gageure,
Avoit jetté sur la monture
Un fort maudit ; car en montant,
La selle tourna tellement,
Que le bouton de sa culotte
Rompit, & tomba dans la crote,

Ayant un pied dans l'étrier,
Et comme le vaillant courfier
L'emporta de cette manière,
On vit aussi-tôt le derrière
Du Poète en grand embarras,
Puisqu'il avoit culotte bas.
Ragotin n'avoit pas fait rire
Beaucoup; de crainte qu'il n'eût pîr,
Et qu'il ne se cassât le cou,
En tombant sur quelque caillou:
Mais le malheur de Roquebrune,
Fit rire chacun & chacune.
Les Cochers même assez rustauts,
En arrêterent leurs chevaux,
Pour rire à gorge déployée,
Et tous firent une huée
Après Roquebrune. A ce bruit;
Le pauvre malheureux s'enfuit
Dans une espece de gargotte,
Pour accommoder sa culotte,
Laisant avec beaucoup d'effroi,
Le cheval sur sa bonne foi;
Mais il n'en fut pas plus docile;
Car il retourna vers la Ville.
Ragotin, qui craignoit les frais,
descendit, & courut après;
Le Poète, expert en proüesses,
Ayant recouvert ses deux fesses,

Monta pour la deuxième fois,
 Dans l'un des carrosses bourgeois,
 Et nuisit pendant le voyage
 aux Dames, ayant l'équipage
 De guerre du sieur Ragotin,
 Qui devant l'Etoile, en chemin
 Eut cette disgrâce troisième.
 Fin de ce Chapitre vingtième.

CHAPITRE XXI.

POEME BURLESQUE.

Zui peut-être ne sera pas fort divertissant.

Monsieur le maître du logis,
 Homme estimé dans tout le pays,
 Reçût fort bien toute la troupe,
 Et lui fit présenter la soupe.
 On lui donna civilement,
 Un magnifique appartement
 Pour repeter la Comédie,
 Qu'une nombreuse compagnie,
 Avec grand plaisir, vouloit voir
 A cinq ou six heures du soir.
 Quand on eut, bô force cafades,
 Les amateurs des promenades,

Sans aller loin, eurent le choix
D'un beau jardin, & d'un grand bois;
Celui-cy courut à la chasse,
Et celui-là lut dans Horace.
Un Conseiller du Parlement
De Rennes, fort proche parent
Du maître de la Métairie,
Et sçavant sans pédanterie,
Accosta nos Comédiens,
Pour avoir quelques entretiens
Avec eux touchant le Théâtre,
Dont il étoit presque idolâtre;
Ayant reconnu que Destin
Possédoit un esprit très-fin,
Et que les trois Comédiennes,
Beaucoup plus belles qu'inhumaines,
Pouvoient bien avec leurs grands airs,
Dire autre chose que des vers.
On parla donc des Tragedies,
Des Auteurs & des Comédies.
Ce jeune Conseiller de plus
Leur dit que les sujets connus,
Dont aisément l'on pouvoit faire
Mainte pièce très-régulière,
Sans doute avoient tous été mis
Sur la scène, qu'à son avis,
Qui n'étoit pas billevezée,
L'histoire étoit même épuisée,

Et qu'il étoit presque certain
Qu'on seroit réduit à la fin,
A faire des règles meilleures,
Orant celle des vingt-quatre heures;
Que le peuple, & mille autres gens
Trouvoient que les arrangemens
Du Théâtre, étoient des chimères;
Qu'on blâmoit les règles sévères;
Qu'un jeu de Théâtre à Paris,
Plaisoit plus que tous les récits;
Par conséquent qu'on devoit faire
Mainte pièce qui pourroit plaire,
Sans les assujettissemens
Des Espagnols extravagans,
Et sans la règle dure & sotte,
Du petit bon homme Aristote;
Ensuite l'on vint à parler
Des Romans, & le Conseiller
Dit qu'il aimoit fort les modernes;
Malgré toutes leurs balivernes;
Qu'on approuvoit ceux des François;
Et que les Espagnols par fois,
Donnoient de petites nouvelles
Amusantes, bonnes & belles,
Et qui faisoient plus de plaisir,
A bien des vendeurs de loisir,
Que ces illustres Mousquetaires,
Et ces Heros imaginaires,

Qu'il sçavoit un peu composer,
Et qu'il vouloit bien leur montrer
Certaine nouvelle espagnole.
Inezilla prit la parole,
Et dit en françois assez bon,
Qui tenoit pourtant du gascon,
Qu'ayant pris en premieres nôces,
Un mari qui rouloit carosses
Dans Madrid même, & qui passoit
Pour un homme qui composoit
Parfaitement bien des nouvelles,
Elle en avoit encor de belles,
Dont sûrement on feroit choix,
Si l'on les mettoit en françois.
Le Conseiller dès son jeune âge,
Aimoit cette sorte d'ouvrage,
C'étoit son unique plaisir,
Si-tôt qu'il étoit de loisir.
Il prit donc aussi la parole,
Et pria la Dame Espagnole,
D'en lire un ou deux seulement;
Ce qu'elle accorda poliment;
Et même ajoûta cette belle,
J'en sçai plus qu'aucune mortelle:
Et comme sans prévention,
Les femmes de ma nation
Se mêlent d'en faire, & d'écrire
En vers aussi, j'ose vous dire

Que fort souvent pour m'égaier
Seule, j'ai voulu l'essayer,
Et comme je ne suis pas bête,
J'en ai qui partent de ma tête.
Roquebrune d'un air courtois,
S'offrit à les mettre en françois.
La belle & charmante Inezille,
Plus déliée & plus habile
Que bien d'autres, sans contredit,
Dans le moment lui répondit
Avec beaucoup de gaillardise,
Que pour une telle entreprise,
Il falloit sçavoir à la fois
Parler espagnol & françois;
Qu'il n'avoit qu'à se faire instruire,
S'il avoit dessein de traduire
Les Contes dont elle parloit,
Qu'ensuite elle lui donneroit
Volontiers. Le sieur la Rancune
Jura tout haut, que Roquebrune
Avoit de la capacité,
D'autant plus qu'il avoit été
Correcteur d'une Imprimerie;
Mais lâchant cette raillerie,
Il se souvint heureusement,
Qu'il avoit reçu quelque argent
Du Poëte plein de courage.
Il n'en dit donc pas davantage,

D'argent qu'il avoit amassé
Sur mer, & qu'il avoit laissé
A sa femme, faisant naufrage
Six mois après son mariage.
Cette veuve, depuis la mort
De son mari, qu'elle aimoit foit,
Demeuroit chez Monsieur son frere,
Et même y vivoit de maniere,
Qu'à l'âge de dix & neuf ans,
Les meres à leurs chers enfans,
La propoient comme un modele,
Les maris avec un grand zele
A leurs femmes, & les galans
A leurs desirs les plus ardens,
Comme une conquête très-digne
Du mérite le plus insigne :
Mais si son extrême rigueur
Avoit refroidi plus d'un cœur,
Elle avoit augmenté l'estime
Qu'on avoit pour un tel régime.
Cette jeune divinité
Goûtoit en toute liberté,
Les délices de la campagne,
Proche d'une ville d'Espagne ;
Quand un matin elle entendit
Ses Bergers qui faisant du bruit,
Dirent voilà grande nouvelle,
Et conduisirent devant elle ,

Deux hommes qu'ils avoient ~~trouvez~~
Outrageusement dépouillez,
Et presque aussi froids que du marbre,
Attachez contre un très-gros arbre,
Où ces malheureux sans répit,
Avoient passé toute la nuit.
Dans cette fâcheuse occurrence,
On leur avoit donné je pense,
A chacun un méchant haillon,
Pour marcher sans confusion,
Et ce fut dans cet équipage,
Qu'on les amena d'un bocage,
Devant la Dame du pais.
La pauvreté de leurs habits,
Sur lesquels couroit la vermine,
Ne cacha point la riche mine
Du plus jeune, qui poliment,
Lui fit un très-beau compliment,
Et lui dit sans faire la moue,
Qu'il étoit natif de Cordoue,
Nommé Lopes de Gongora,
Bon Gentilhomme, & cetera;
Qu'il étoit parti de Seville,
Et que s'en allant à la Ville
De Madrid, pour quelques procès
Dont il espéroit bon succès,
Et s'étant, malgré le tems sombre,
Arrêté pour jouer à l'hombre.

Près de Teledé, où sobrement,
Il avoit le jour précédent
dîné; qu'une nuit très-obscuré,
Pendant qu'il piquoit sa monture,
L'avoit surpris, & qu'il s'étoit
Endormi dans certain endroit,
Tout ainsi qu'un sien domestique,
Fort fidelle, & bon catholique,
En attendant un muletier
Qui devoit venir le dernier;
Et que des brigans en misere,
Les ayant trouvés contre terre
Endormis, les avoient liés,
Après les avoir dépouillés.
Victoria douce & facile,
Crut cela comme l'Evangile;
La bonne mine du conteur,
Parloit beaucoup en sa faveur,
Et cette veuve genereuse,
Dans une rencontre fâcheuse,
Ne pouvoit trouver de danger
A secourir un Etranger.
Parmi les hardes que son frere
Laissoit quand il alloit en guerre,
Il se rencontra maint pourpoint;
Car l'Espagnol ne quitte point
Pour jamais vieille soltanelle,
Quand il en prend une nouvelle.

On choisit donc dans le logis,
Le meilleur de tous les habits,
Et celui qu'alors on crut être
Le mieux à la taille du maître,
Et le valet quoique moins grand ;
Fut aussi vêtu sur le champ
D'une casaque, ou siquenille,
Dont on ôta quelque guenille.
Sur le midi, cet Etranger
Que Victoria fit manger
Genereusement à sa table,
Lui parut si recommandable ;
Si gracieux, & si parfait,
Si plein d'esprit, & si bienfait ;
Qu'elle crût en sa conscience,
Qu'il méritoit son assistance.
Ils furent le reste du jour
Ensemble, & prirent tant d'amour
L'un pour l'autre, que la nuit même
Ils eurent une peine extrême
A dormir. Notre Dameret
Voulut envoyer son valet,
Qui n'avoit pas dit deux paroles,
A Madrid querir cent pistoles,
Et faire faire un vêtement,
Ou du moins il en fit semblant :
La belle qui pensa se mettre
En courroux, ne put le permettre,

Et lui promit dans le moment
Une bonne somme d'argent
Pour continuer son voyage ;
Il n'insista pas davantage ,
Selon son desir , sur cela.
Dès le jour même il lui parla
De sa vive ardeur , & la belle
Ne fut aucunement cruelle.
Enfin en quinze ou seize jours ,
Le lieu propre pour les amours ,
Une vigoureuse poursuite ,
L'égalité d'un grand mérite ,
Beaucoup de sermens d'un côté ,
D'autre , trop de credulité ,
Un bon billet sans équivoque
Offert , & la foi réciproque
Donnée alors avec la main ,
En présence d'un vieux Menin ,
Et d'une ancienne suivante ,
Ou plutôt d'une gouvernante
De notre veuve de vint ans ,
Lui firent faire en peu de temps ,
Une faute considérable ,
Dont on ne l'eût pas crû capable ,
Et mirent par occasion ,
L'étranger en possession
Du plus beau bijou de Castille ,
Sans consentement de famille.

Pendant

Pendant huit jours, les deux amans
N'eurent que des empressements
L'un pour l'autre ; & chaque careffe
Surpassoit encore leur tendresse ,
Il fallut enfin se quitter ,
Ce ne fut pas sans lamenter ,
Ni sans verser beaucoup de larmes.
Victoria dans ces allarmes ,
Eût eû droit de le retenir :
Mais l'étranger prêt à partir ,
Aiant fait valoir à la belle ,
Qu'une affaire pour l'amour d'elle ,
Alloit périr , lui protestant
Que leur nouvel engagement ,
Lui donnoit de la negligence
Pour un procès de consequence ;
Et faisoit perdre en ce séjour ,
Ses prétentions de la Cour
Où l'on parloit de son affaire ,
Elle fut toute la premiere
A presser son cruel départ ,
Aiant alors beaucoup d'égard ,
Et d'ailleurs étant assés sage
Pour préférer son avantage ,
Et le bien qu'il comptoit avoir ,
Au contentement de le voir.
Avant ce départ sans remède ,
Elle fit venir de Tolède ,

Tant pour lui que pour son valet,
 Habits, & garni sont goudet.
 Enfin après maint préambule,
 Monté sur une bonne arole,
 Le valet sur une autre, il part
 La grande route de Madrid ;
 La dame tout à fait troublée,
 Et réellement desolée,
 Et lui faisant fort l'affligé,
 Dans le temps qu'il prit son congé.
 Ce jour même, une Chambrière,
 Balayant à son ordinaire,
 La chambre de notre Muguet,
 Trouva sous son lit un portrait
 Enveloppé dans une Lettre,
 Qu'elle alla promptement remettre
 A la Dame, avec le joyau ;
 La Dame le trouva très-beau ;
 Et lut à peu près ces paroles,
 Qui découvroient force bricoles.

Monsieur mon honoré Cousin,
 Le porteur doit vous remettre en main,
 Avec ce que je vais écrire,
 Le portrait de la belle Elvire
 De Silva. Quand vous la verrez
 Sans doute vous la trouverez
 Plus belle que ne l'a sçu faire
 Un Peintre. Dom Pedro son pere,

Vous attend impatiemment,
Et veut vous voir absolument.
Les articles de mariage,
Sont beaucoup à votre avantage;
Il me semble qu'ils sont dressés
Ainsi que vous les souhaitez.
Tout cela vaut vraiment la peine
Que vous veniez cette semaine.

Dom Antoine de Ribera,

Qui sans cesse vous aimera.

De Madrid ce.... Sur cette Lettre,

On n'avoit pas manqué de mettre,

A Dom Fernand de Ribera,

Que dans Seville on trouvera.

Représentez-vous, je vous prie,

L'étonnement & la fureur

De Victoire, quand elle lut

Cette missive, qu'elle crut

Absolument ne pouvoir être

Ecrite à d'autre qu'à son traître,

Et son misérable fuyard.

Elle voyoit bien, mais trop tard,

Qu'elle avoit fait une sottise;

Que cet étranger, par surprise,

S'étoit nommé de Gongora,

Et que ce déguisement là

Ne venoit que d'un infidèle.

La Dame admirablement belle

Qui se trouvoit dans le portrait,
La troubloit presque tout à fait,
Et l'article du mariage,
La faisoit écumer de rage.
Jamais dans pareil accident,
Personne n'ouffligea tant ;
Elle pleura de la fredaine,
Jusqu'à s'en donner la migraine,
Et déchirer quelques habits.
Ah ! misérable que je suis,
Disoit la Dame en elle-même,
Avec une douleur extrême,
Et quelquefois aussi devant
Sa Gouvernante & son Suivant,
Témoins d'un si sot mariage :
Ai-je été donc si long temps sage,
Pour faire tels engagements ?
Devois-je chasser tant d'amans
Gentils, & de ma connoissance,
Qui selon toute l'apparence,
Se fussent estimez heureux
De former d'adorables noeuds,
Pour mettre dans mon lit un traître,
Qui se moque de moi, peut-être,
En me rendant par ses fins tours,
Inconsolable pour toujours ?
Ah ! mon malheur est sans remede.
Que va-t'on dire dans Toledé ?

Que dira-t'on de mon honneur ?
Un jeune homme lâche & trompeur,
Pourra-t'il en cent conjonctures,
Cacher ses bonnes aventures ?
Falloit-il d'un air si courtois,
Lui témoigner que je l'aimois,
Devant que de sçavoir moi-même,
Si son ardeur étoit extrême ?
Quand je lui demandai son nom,
En le prenant pour mon mignon,
S'il avoit été plus sincère,
M'en auroit-il fait un mystère ?
Et dois-je espérer maintenant,
Qu'il cache mon dérèglement ?
Puis-je éviter toute la honte
Que l'on va mettre sur son compte ?
Que ne fera point contre moi,
Mon courageux frere, & de quoi
Sert l'honneur qu'il acquiert en Flandre,
Tandis que je ne puis défendre
Le mien, dans mon propre canton ?
Non, non, Victoria, non, non,
Il ne faut point perdre courage,
Puisqu'on nous a fait un outrage ;
Mais avant que de nous vanger,
S'il est possible, il faut gagner,
Par quelque ruse & quelque adresse,
Ce qu'une fatale tendresse.

Nous a fait conserver si mal ;
Et si par un sort trop fatal ,
Nous ne voyons plus d'espérance ,
Nous nous perdrons par la vengeance.
Victoire avoit l'esprit bien fort ,
De raisonner ainsi d'abord ,
Et d'entreprendre de tout faire ,
Dans une si mauvaise affaire.
Sa Suivante & son Ecuyer
Tâcherent de la conseiller.
Elle dit que c'étoit lui nuire ,
Que de vouloir alors l'instruire :
Mais qu'il étoit heure d'agir ,
Bien plutôt que de discourir.
Sur le champ la Dame inquiète ,
Fit mettre dans une charette ,
Des hardes , des ameublemens ,
Et faisant avertir les gens ,
Que pour une certaine affaire ,
Qui regardoit Monsieur son frere ,
Il falloit que ce même jour ,
Elle s'en allât à la Cour ;
Elle monta dans un carosse ,
Brodé parfaitement en bourse ;
Sa Suivante & son Ecuyer ,
Pour lors sans se faire prier ,
La suivirent dans l'équipage ,
Elle fit partir son bagage .

Sans perdre de temps, & l'on prit
Droit le grand chemin de Madrid.
En arrivant dans cette Ville,
L'on s'informa du domicile
De maître Pedro de Silva,
Et l'ayant appris, on loua,
Suivant le dessein de la belle,
Un logis dans une ruelle
A peu près du même canton.
Le vieil Ecuyer avoit nom
Dom Rodrigue de Santillane,
Qui dançoit fort bien la pavane,
Il avoit servi le papa
De Madame Victoria,
Et ce vieillard pour sa maîtresse
Avoit une grande tendresse.
Comme il connoissoit bien Madrid,
En très-peu de tems il apprit
Que Dom Pedro donnoit sa fille
A certain monsieur de Seville,
Que l'on appelloit Dom Fernand
De Ribera; qu'un sien parent
De même nom, & de même âge,
Se mêloit de ce mariage;
Et que Pedro déjà songeoit
Aux personnes qu'il placeroit
Chez sa fille, de peur d'intrigue,
Dès le lendemain Dom Rodrigue,

Homme d'un fort bon jugement,
Habillé fort honnetement,
Victoria vêtue en veuve,
Dont la robe n'étoit pas neuve,
Et sa suivante Béatrix,
Avec d'aussi pauvres habits,
Qu'on en porte dans la misère,
Feignant d'être sa belle mere,
Et femme de Dom Rodrigue,
S'en allerent chez Dom Pedro,
Demander avec grande instance,
A lui faire une confidence.
Dom Pedro dans le même instant,
Les reçût fort civilement,
Et Rodrigue de Santillane,
Qui ne passoit pas pour un âne,
Ayant jadis fait tout son droit,
Lui dit hardiment qu'il étoit
Gentilhomme d'auprès Toledé;
Sans bien, sans secours, & sans aide;
Qu'il n'avoit eû sans contredit
Qu'une fille du premier lit,
Belle & blanche comme l'ivoire,
Et que l'on appelloit Victoire,
Dont le mari craignant bien Dieu,
Etoit trépassé depuis peu
Dans un des fauxbourgs de Seville;
Et que voyant sans bien sa fille,

Il la conduisoit à la Cour,
Pour la mettre Dame d'atour.
Qu'ayant sçû dans le voisinage,
Que sa fille entroit en menage,
Il avoit crû faire plaisir
En lui venant d'abord offrir
Une veuve jeune & bien faite,
Sur tout d'une humeur très-discrete,
Et propre à servir de Duëgna
Dans la maison, puis ajouta,
Que le mérite de sa fille,
Assez connu dans la Castille,
La faisoit offrir hardiment,
Et qu'on pouvoit dans le moment,
En juger par sa bonne mine,
Quoiqu'en long habit d'étamine.
Avant que d'achever ceci,
Il est bon de vous dire ici,
Que toutes les Dames d'Espagne;
Soit en ville, soit en campagne,
Ont auprès d'elles des Duëgnas,
Qui marchent toujours sur leurs pas;
Comme les Suivantes en France,
Font chez les Dames d'importance.
Vous sçauvez encore en deux mots,
Que ces Duëgnes sont animaux
Rigides, fâcheux & sévères,
Ainsi que mille belles meres.

Dom Rodrigue joua si bien
Son rôle dans cet entretien ;
Et Victoire avec son air sage ,
Parut d'un si charmant présage
Aux yeux de Pedro de Silva ,
Qu'à l'heure même il l'approuva ,
Et la retint sans autre brigue.
Il offrit même à Dom Rodrigue ,
Ainsi qu'à Dame Beatris ,
Quelques places dans son logis.
Charmé de cette complaisance ,
Rodrigue fit la reverence ,
Et lui dit que de tout son cœur ,
Il accepteroit cet honneur ,
Et le bien qu'il vouloit lui faire ,
S'il n'avoit alors mainte affaire :
Mais que logeant dans son quartier ,
Il feroit toujours le premier
A lui rendre quelque service ,
Tant à la Chambre qu'à l'Office ,
Enfin , voici Victoria
Chez Maître Pedro de Silva ,
Bien venue auprès du bon Sire ,
Et de sa chere fille Elvire ;
Mais en bute à tous les Valets ,
Qui ne la laissoient guère en paix ;
Car presque tous les Domestiques
Ne sont pas toujours pacifiques ,

Et je croi qu'on en conviendra.
Dom Antoine de Ribera ,
Qui par rapport au coufinage ;
S'étoit mêlé du mariage
De l'infidelle Dom Fernand ,
S'empressoit de venir souvent
Trouver Mademoiselle Elvire
Dans son cabinet , & lui dire
Que certainement son cousin
Devoit être alors en chemin ,
Et qu'il lui mandoit de Seville ,
Qu'il venoit pour voir la famille ;
Que cependant ne venant pas ,
Cela causoit grand embarras.
Dom Pedre & la charmante Elvire
Ne sçavoient qu'en penser , qu'en dire ,
Et Victoria prenoit part
Plus que personne à ce retard.
Dom Fernand étoit dans un gîte ,
Et ne pouvoit venir si vite.
Le jour même qu'il s'en alla
De chez Dona Victoria ,
Dieu qui sans cesse nous épie ,
Le punit de sa perfidie.
Comme il alloit au petit pas ,
En arrivant dans Illescas ,
Ville d'Espagne assez gentille ,
Et qui n'est pas loin de Seville ,

Tout à coup un vilain barbet
Fit peur à son pauvre mulet,
Qui sautant contre une muraille,
Lui gâta tant soit peu la taille,
Et le renversa dans l'instant.
Le misérable Dom Fernand
Se démit alors une cuisse,
Ce qui lui causa tel supplice,
Qu'il demeura sept ou huit jours.
Il fit venir à son secours,
Un Chirurgien de la Ville,
Qui n'étoit nullement habile;
Et son mal toujours empirant,
Il fit sçavoir à son parent
Qu'il s'étoit démis une cuisse,
Et qu'il demandoit pour service,
Qu'en un ou deux jours au plus tard,
On lui fit venir un brancard,
Chacun fut fâché de sa chute,
Cependant malgré la culbute,
On fut fort content de sçavoir
Que l'on pourroit bien-tôt le revoir.
Victoire l'aimant en cachette,
En fut alors bien inquiète.
Dom Antoine diligemment
Envoya querir Dom Fernand,
Dans une très-bonne litiere,
Qui je pense, ne tarda guère.

A l'amenet chez son cousin,
Où tandis qu'on fit avec soin
Quantité d'habits magnifiques;
Et qu'on chercha des domestiques;
(Car il étoit l'ainé garçon
D'une grosse & riche maison)
Un Chirurgien de la Ville,
Suivant la Cour, & plus habile
Sans doute que ceux d'Illescas,
Le tira bien-tôt d'embarras.

Quelques jours après l'on vint dire
A Dom Pedre & sa fille Elvire,
Qu'Antoine leur alloit enfin
Amener Fernand son cousin.
Je croi qu'Elvire un peu coquette,
Fut cinq heures à sa toilette,
Et que dans cette occasion,
Victoire eut grande émotion.
Elle vit entrer l'infidelle,
Aussi paré qu'une chapelle;
Et s'il avoit plû cy-devant
Avec un mauvais vêtement;
Il lui plût encor davantage
Dans son habit de mariage.
Dom Pedre, prudent & discret;
N'en parut pas moins satisfait,
Et son aimable fille Elvire,
N'y pût trouver rien à redire.

Tout le monde ouvrit de grands yeux
Alors, pour le regarder mieux,
Et chacun dans cette occurrence,
Faisant grande réjouissance,
Se récria cinq ou six fois,
Ah ! que l'on a fait un bon choix !
Excepté la pauvre Victoire,
Qui, comme vous le pouvez croire,
Eut le cœur assez comprimé.
Monsieur Fernand fut fort charmé
Des attraits de sa chère Elvire,
Et ne pût s'empêcher de dire
Qu'elle paroïssoit en effet
Bien plus belle que son portrait.
Il complimenta sa maîtresse
Avec beaucoup de politesse,
Et s'abstint dans le même-temps
De mille fots raisonnemens,
Qui sont un peu trop en usage,
Quand il s'agit de mariage.
On alla dans un cabinet,
Mettre les articles au net.
Cependant la charmante Elvire,
Qui n'y trouvoit rien à redire,
Restait dans son appartement,
Et ses femmes dans le moment
Se réjouirent devant elle,
De la bonne mine & du zèle

De son aimable serviteur.
Victoire de mauvaise humeur,
Demeura froide, sérieuse,
Et seule en un coin fort boudeuse.
L'adorable Elvire la prit
A part aussi tôt, & lui dit
Qu'elle étoit vraiment étonnée
De lui voir toute rechignée,
Garder si long-temps le tacet
Sur l'heureux choix qu'on avoit fait,
Ajoûtant d'un ton pathétique,
Que tout au moins, par politique,
Elle devoit dans le moment
Lui faire un joli compliment,
Et ne point avoir tant de gloire.
Madame, repartit Victoire,
D'un air languissant & piteux,
Ce qu'on voit de votre amoureux
Est si fort à son avantage,
Qu'il n'a pas besoin de suffrage.
Ma froideur que vous remarquez,
Et mon air que vous condamnez,
Ne viennent point d'indifférence :
Oùi, je dois par reconnoissance
Prendre toujours part désormais
A ce qui vous touche de près.
J'aurois donc été fort charmée,
Madame, de votre hymenée,

Si je ne sçavois mieux que vous ,
Quel est votre futur époux .
Le mien possédoit à Seville
Une maison assez gentille ,
Et le pere de votre amant
Avoit son logis attenant .
Il est d'une grande noblesse ,
Il ne manque point de richesse ,
Il a bon air ; & cet époux
Enfin , est très-digne de vous :
Mais vous méritez bien , ma chere ,
Une affection toute entiere ,
Et cet homme ne peut , hélas !
Vous accorder ce qu'il n'a pas .
Je m'empêcherois de vous dire
Des choses qui peuvent lui nuire :
Mais sans doute je manquerois ,
Madame , à ce que je vous dois ,
Si je continuois de taire
Ce que je sçai , dans une affaire
D'où dépend tout votre bonheur ,
Ou même tout votre malheur .
Elvire ne fut pas contente
De ce que dit sa Gouvernante :
Elle la pria sur le champ ,
De l'éclaircir entierement .
Victoire , qui n'étoit pas bête ,
Dit qu'il falloit un tête à tête ,

Et beaucoup de temps pour cela.
Elvire dès ce moment-là ,
Feignant de sortir pour affaire ,
Quitta lors mainte Chambrière ,
Et la belle Victoria
Dit que Fernand de Ribera
Etoit amoureux à Seville ,
D'une Lucrece assez gentille ,
Quoique pauvre depuis long-temps ;
Qu'il en avoit eu trois enfans
Sous promesse de mariage ;
Que l'on avoit dans ce ménage ,
Gardé le secret du vivant
Du pere de Monsieur Fernand ;
Et qu'après son trépas , Lucrece
L'ayant sommé de sa promesse ,
Il s'étoit beaucoup refroidi ,
Agissant comme un étourdi ,
Et comme un homme peu sincere ;
Qu'elle avoit remis cette affaire
Entre les mains de ses parens ,
Qui n'étoient pas très-patients ;
Que le malheur de cette fille
Avoit fait grand bruit dans Seville ,
Et que l'aimable Dom Fernand
Avoit été long-temps absent ,
Pour éviter par cette adresse
Les parens de Dame Lucrece ,

Qui s'efforçoient de le trouver.
En quelque endroit pour le tuer,
Ajoûtant que cette querelle,
Avant son départ étoit telle,
Et que Fernand, selon le bruit,
S'alloit marier à Madrid.
Dame Elvire en grande détresse,
Demanda si cette Lucrece
Étoit belle parfaitement;
Victoire dit qu'assurement,
Il ne manquoit à cette amante,
Que vingt mille livres de rente.
Et quitta sa maîtresse enfin,
Fort rêveuse, & faisant dessein
D'informer promptement son pere
D'une si détestable affaire.
On vint l'appeller sur le champ,
Pour s'approcher de son amant,
Qui venoit de voir l'avantage
Qu'on lui faisoit en mariage.
Dame Elvire se retira,
Et Victoire alors demeura
Dans une espece de soupente,
Où cette fausse Gouvernante,
Satisfaite de son projet,
Vit entrer le même Valet,
Qui suivoit Ferdinand l'infidelle,
Lorsqu'il fut amené chez elle

Près de Toledé. Ce Laquais,
Qui n'avoit pas l'air d'un benais,
Portoit des Lettres à son Maître.
Il ne pût alors reconnoître
La charmante Victoria,
Trop bien voilée. Il la pria
Civilement, de lui permettre
De rendre à Don Fernand sa Lettre.
Elle lui dit qu'il ne pouvoit
Lui parler, mais que s'il vouloit
Lui confier cette missive,
Elle pourroit par tentative,
Dans une heure ou deux lui donner,
Craignant fort de l'importuner.
Le valet courtois & docile
Lui laissa, puis courut en Ville.
Victoire qui dans le danger,
N'avoit plus rien à négliger,
Monta dans sa chambre bien vite,
Ouvrit le paquet tout de suite,
Et le referma promptement
D'un bon cachet, en y joignant
Une autre lettre de son stile,
Qu'elle écrivit en femme agile.
Cependant les deux Riberas,
Qui certes ne s'ennuioient pas
Chez des personnes de mérite,
Finirent enfin leur visite.

Madame Elvire incontinent,
Vit le paquet de Dom Fernand ;
Entre les mains de sa suivante ,
Ou plutôt de sa gouvernante ,
Et demanda ce que c'étoit.
Victoire avecque le sang froid
D'une personne veridique ,
Lui répondit qu'un domestique
De Fernand l'un des deux cousins ,
L'avoit remis entre ses mains
Pour le rendre vite à son maître ;
Que n'étant pas bien loing peut-être ;
Elle alloit envoyer après ,
De peur de nuire audit laquais.
La charmante Elvire au contraire ,
Ne crut pas cela nécessaire ,
Et lui dit qu'il falloit l'ouvrir
Au plutôt , sans en avertir ;
Que l'on y trouveroit peut-être
Choses qui lui feroient connoître
L'infidélité de Fernand.
Victoria dans le moment ,
Qui ne se le fit pas redire ,
L'ouvrit encore. Madame Elvire
Exactement en regarda
Les missives , & s'arrêta ,
Comme vous jugés bien , sur celle
Ecritte en lettre de femelle ,

Qui s'adressoit à Dom Fernand :
En voici le stile galant.

Mon cher , votre absence cruelle ,
Et la detestable nouvelle
Que je viens d'apprendre en ce jour ,
Que l'on vous marie à la Cour ,
Vont vous faire perdre une amie
Qui vous aime plus que sa vie ,
Si malgré votre éloignement ,
Vous ne venés incessamment
Désabuser votte Lucrece ,
Et même accomplir la promesse
Qui vous engage à l'éprouver ;
Cela ne se peut refuser ,
Sans une trahison notable.
Si ce qu'on dit est véritable ,
Et si vous faussez votre foi ,
En quittant vos enfans & moi ,
Songez du moins à votre vie
Qui certes , vous seroit ravie
Déjà , par deux de mes cousins ,
Si je n'arrêtois leurs desseins.
A Seville ce . . . par Lucrece
De Monsalve , votre maîtresse.
Elvire crut par cet écrit ,
Tout ce que Victoire avoit dit ,
Elle en fit part à son cher pere
Qui se mit en grande colère ,

104 L E R O M A N
Si ce discours n'est pas d'un fof ;
Je veux que l'on me coupe le coû ;
Qu'on m'arête , qu'on me gasote ,
Et que le grand diable m'emporte.
Victoire lui dit fur le champ ,
Qu'il pouvoit bien être innocent :
Mais que dans une telle affaire ,
Elvire ne pouvoit moins faire ,
Que de s'informer amplement ,
De la chofe , & qu'affurement ,
Un auffi fameux mariage ,
N'avanceroit pas davantage ,
Que Pedro ne fût affeuré ,
Par un ami fort éclairé ,
Quel'intrigue étoit fupposée ,
Et n'étoit que billevezée.
Oh ! j'y confens , reprit fernand ,
Et fi l'on trouve feulement
Dans Seville quelque drolefse ;
Qui porte le nom de Lucrece ,
Je veux paffer pour un maraut ;
Et que l'on m'étrille aufsitôt :
mais je vous exhorte à me dire
Si ma chere maitrefse Elvire ,
Prend plaisir à vous confalter ,
Comme je n'en dois pas douter ,
Afin de vous prier la belle ,
De me bien fervir auprès d'elle.

Je pense que certainement ,
Repartit Victoire à l'instant ,
Elle m'aime avec complaisance ,
Et met en moi sa confiance :
Mais aussi vous sçaurés , monsieur ,
Que je connois bien son humeur :
Cette Dame n'est point aisée ,
Qu'and elle se croit offensée :
Et comme mon unique espoir ,
N'est fondé que sur son pouvoir ,
Je craindrois de lui faire offence ,
En vous marquant ma complaisance ,
Ou de m'attirer son courroux ,
En voulant lui parler pour vous ,
Car on ne vous croit pas fidelle.
Je suis très pauvre , ajouta-t-elle ,
Et c'est à moi bien perdre , hélas !
Monsieur , que de ne gagner pas.
Si le bien , & tout l'avantage
Qu'elle offre pour mon mariage ,
M'alloient manquer , je resterois
Veuve plus que je ne voudrois ;
Quoi que je puisse encore plaire
A quelque homme honnête & sincère :
Mais on dit bien vrai qu'à présent ,
Notre merite sans argent
Elle alloit en femme sçavante ,
Faire un prône de gouvernante :

Car pour la contrefaire bien ;
Il falloit un long entretien :
Mais l'interrompant par malice ,
Fernand dit , rendés moi service ,
Et bien loing d'en paroître ingrat ,
Je prétens vous mettre en état
De vous passer par ma largesse ,
Des biens faits de votre maitresse ;
Et pour montrer, ajoûta-t'il ,
Que l'effet suivra le babil ,
Et que je ne suis pas un cancre ,
Donnés du papier & de l'ancre ;
Et je vais vous faire un billet
Comme vous voudrés qu'il soit fait.
Jesús, Monsieur, dit la suivante ,
Je ne suis pas si méfiante ,
Vous avés assez de crédit ,
Et votre parole suffit :
Mais comme je veux bien vous plaire ;
Je vais, Monsieur, vous satisfaire.
Elle alla chercher en effet ,
De quoi composer un billet
De mainte & mainte grosse somme ;
Et Fernand fut si galant homme ,
Ou plûrôt si passionné ,
Qu'il lui donna son blanc signé ,
Croyant par cette confiance ,
Gagner toute sa bienveillance ,

Et l'obliger à le servir
Au plutôt selon son desir,
Victoire alors sur le pinacle,
Promit à Fernand un miracle,
Et dit en lui serrant la main,
Qu'on la prit pour une putain,
S'il devoit douter de son zele,
En travaillant comme pour elle,
Et rien n'étoit plus vrai. Fernand
La quitra, je croi, fort content,
Et Rodrigue dans le mystere,
Qui passoit pour Monsieur son pere,
S'en vint presque aussitôt la voir
En particulier, pour sçavoir
Si l'affaire étoit avancée,
Elle découvrit sa pensée,
Et lui montra le blanc signé,
Dont il parut fort étonné,
Croyant bien que la réusline
Seroit très-bonne par la fuite.
Charmé d'en avoir tant appris,
Il retourna dans son logis,
Que Victoire avoit à louage,
A peu près dans le voisinage
De Pedro, comme je l'ai dit
Déjà dans le present récit.
En rentrant chez lui, le bon Sire
Se fit un vrai plaisir d'écrire

Au-dessus du Seing de Fernand ;
Un bel & bon engagement
Pour l'hymen , promesse attestée
De plusieurs témoins , & dattée
Précisément du même tems
Que Victoire au logis des champs ;
Reçût cet amant infidelle ,
Et lui témoigna tant de zèle
Il contrefit si finement
L'écriture de Dom Fernand ,
Sur une lettre que Victoire
Retrouva dans son écritoire ,
Que lui-même s'y fût trompé.
Dom Pedro n'ayant point trouvé
L'homme qu'il cherchoit pour apprendre
Si Fernand vouloit le surprendre ,
Il lui laissa dans son logis
Un billet en termes concis.
Dès le soir Elvire dolente ,
Ouvrit son cœur à sa suivante ,
Et même lui fit un serment
De n'épouser jamais Fernand ,
Parce que depuis mainte année
Elle étoit affectionnée
Pour Diego de Maradas ,
Ajoutant qu'elle n'avoit pas
Déferé sans peine à son pere ,
Craignant toujours de lui déplaire ;

Et puisque Dieu certainement ,
Avoit permis que Dom Fernand ,
Fût connu pour trompeur de fille ,
Dans Madrid comme dans Seville ,
Qu'elle croyoit avec plaisir ,
En le refusant obéir

A la volonté de Dieu même ,
Qui sembloit par bonté suprême ,
Lui destiner un autre époux ,
Malgré quantité de jaloux.

Ami Lecteur , vous devez croire
Qu'alors, la charmante Victoire
Affermit par un ton benin

Elvire dans son bon dessein ,
Et mit quelque faute nouvelle
Sur le compte de l'infidelle.

Dom Diegue de Maradas ,
Dit Elvire , n'est vraiment pas
Content de moi dans cette affaire ;
Car suivant l'ordre de mon pere ,
Je l'ai quitté : mais si je veux
Favoriser cet amoureux ,
En verité , je suis certaine

Qu'il oubliera toute sa peine ,
Et reviendra m'offrir sa foi ,
Quand il seroit plus loin de moi
Que n'est Fernand de sa Lucrece.
Ecrivez , ma chere Maîtresse ,

Ecrivez-lui , se récria.

Pours lors Dame Victoria,
Je m'offre même à lui remettre
Très-secretement votre Lettre :
En quoi puis-je mieux vous servir ?
Dame Elvire eut bien du plaisir
De voir sa belle Gouvernante
Si facile , & si complaisante.
Sur ces admirables propos ,
Elle fit mettre les chevaux
A son carrosse pour Victoire ,
Qui presque aussi-tôt se fit gloire
De partir avec un poulet
Pour Dom Diegue , & s'étant fait
Descendre dans le voisinage ,
Renvoya ce bel équipage ,
Disant au Cocher qu'elle iroit
Bien à pied dans certain endroit ,
Sans se donner grande fatigue ,
D'autant qu'elle étoit chez Rodrigue.
Cet Ecuyer toujours au guet ,
Lui montra ce qu'il avoit fait :
Et n'y trouvant rien à redire ,
Elle se dépêcha d'écrire
Deux Billets ; l'un à Diego ,
Et l'autre au bon homme Pedro ,
Qu'on trouva dans son oratoire.
Par ces Billets signez Victoire ,

Elle leur marquoit son manoir,
Les priant de la venir voir
Pour une affaire d'importance.
L'on fut porter en diligence:
Ces Billets, & Victoria
Magnifiquement s'habilla;
Mit une très-belle coëffure,
Et ne cacha point sa frisure.
Dom Diegue de Maradas
S'en vint la trouver à grands pas,
Ne sçachant point au fond de l'ame
Ce que lui vouloit une Dame
Qu'il ne-connoissoit nullement.
Elle lui dit civilement,
Qu'il pouvoit se mettre à son aise;
A peine eut-il prit une chaise,
Qu'on vint annoncer Dom Pedro.
Elle pria Dom Diego
De se cacher dans sa ruelle,
Jurant foi d'honnête femelle,
Qu'il étoit important pour lui,
Et même qu'il seroit ravi
D'entendre ce qu'elle alloit dire
Au pere de la belle Elvire.
Quoi qu'étonné de ce début,
Il fit d'abord ce que voulut
Une Dame si respectable,
Si belle & si recommandable;

Et Dom Pedro dans le moment ;
Entra dans cet appartement.
Il ne reconnut point Victoire
Qui n'avoit plus de robe noire ;
La richesse de ses habits ,
Sa coëffure avec des rubis ,
Et quelque autre bariolage
Avoient changé l'air du visage.
Elle fit asseoir Dom Pedro
En endroit , d'où Dom Diego
Pouvoit ouir son discours sommaire ,
Et parla de cette manière.
Je dois Monsieur , sauf votre avis ,
Vous dire d'abord qui je suis ,
Pour vous ôter l'impatience
Que vous devez avoir , je pense ,
D'apprendre mon nom , & pour quoi
Je vous ai fait venir chez moi.
Je suis native de Tolède ,
Et beaucoup plus belle que laide ;
L'on me nomme Victoria
De la Porto carreria.
A seize ans j'étois mariée ,
Mais hélas ! Je me suis trouvée
Ueuve au bout de cinq ou six mois.
Mon cher papa portoit la croix
De saint Jaques , & mon grand frere ,
Que chacun estime & révère ,

A celle de Callatrava.

Dom Pedre auffi-tôt se leva,
Comme un homme presque en délire ;
Et l'interrompit , pour lui dire.
Que son pere dans ce païs ,
Avoit été de ses amis.

Assurement cette nouvelle
Me réjouit fort , dit la belle ;
Car j'aurai besoin de crédit
Dans l'affaire dont il s'agit.
Elle fit sçavoir tout de suite,
A Monsieur Pedro , la conduite
De l'infidelle Dom Fernand ,
Et lui fit lire sur le champ ,
La promesse qu'en sa retraite ,
Santillane avoit contrefaite ,
Lui disant , vous sçavez Monsieur ,
A quoi peut m'obliger l'honneur ,
Contre un si terrible artifice.
Quand je n'aurois pas la justice
De mon côté , tous mes parens ;
Et mes meilleurs amis sont gens
Propres à me la faire rendre
Telle que je peux la prétendre.
J'ai crû , Monsieur , sans en rougir ,
Que je devois vous avertir.
Des prétentions équitables ,
Des droits mêmes incontestables

Que j'ai sur le Seigneur Fernand ,
Afin d'arrêter promptement ,
L'hymen de votre chere fille.
Elle est trop bonne , & trop gentille
Pour lui faire prendre un Epoux
Qui se moque d'elle , & de vous ,
Et certes je vous crois trop sage
Pour favoriser un volage.
Quand il seroit Roi de Congo ,
Repondit le Seigneur Pedro ,
Je l'exclurois de ma famille ,
Bien loing de lui donner ma fille ;
A cause de sa trahison ,
Je lui défendrai ma maison ,
J'en jure à présent sur mon ame :
Pour vous, je vous offre , Madame ,
Tout ce que j'ai dans ce país ,
De credit & de bons amis.
J'ai déjà scû par des causeuses ,
Qu'il aimoit un peu les Coureuses ,
Et puis qu'il cherche tels ragoûts ,
Quand il ne seroit pas à vous ,
Il ne seroit point à ma fille
Qui Dieu merci dans la castille ,
Ne peut pas manquer de mari ,
J'en ferois même un bon pari.
Après cette petite hystoire ,
Pedro prit congé de Victoire

Qui poussant un profond soupire ,
 Vint aussitôt faire sortir
 Dom Diegue de sa ruelle ,
 D'où par l'avis de cette belle ,
 Il avoit entendu fort bien ,
 Un si favorable entretien.
 Elle remit à ce bon.sise ,
 La lettre de Madame Elvire ,
 Qui lui causa dans le moment
 Un extrême contentement ,
 Et par ce qu'avec tant de joye ,
 Il n'eût point scû par qu'elle voye
 Elle étoit venue en ses mains ,
 Elle lui dit tous ses desseins ,
 Et conta sa méthamorphose
 En Duëgne , scachant que la chose
 Meritoit vrayement de sa part
 Du secret , & beaucoup d'égard.
 Avant que de quitter Victoire ,
 Diego prit un écritoire ,
 Dans la poche de son habit ,
 Et diligemment écrivit
 Une missive à sa maîtresse ,
 Où l'on jugeoit de sa tendresse ,
 Par tout ce qu'il lui déclara.
 A la fin il se sépara
 De la veuve toute charmante ,
 Qui se vêtit en gouvernante ,

Pour retourner chez Dom Pedro ;

Se congratulant in petto.

Dom Fernand en grande détresse ,

Etoit allé chés sa maîtresse ,

Avec Antoine son cousin ,

Pour tâcher de remettre enfin ,

Par quelque bonne négative ,

Ce qu'avoit gâté la missive

De Madame Victoria.

Le Seigneur Pedro les trouva

Avec sa chere fille Elvire ,

Qui ne sçavoit pas trop que dire ;

Quand pour justifier Fernand ,

Ils demandoient absolument

Que l'on s'informât dans Seville ,

Si l'en connoissoit une fille

Qui suivant l'accusation ,

Et la mauvaise intention ,

Se nommoit Monfalcon ou Lucrece ;

Croyant bien qu'on leur faisoit piece ,

Ils dirent au Seigneur Pedro ,

Que par quelque grand vertigo

L'on s'opposoit au mariage ,

Et que l'on prenoit trop d'ombrage

Sur la fausseté d'un écrit ;

A quoi d'abord il répondit ,

Que si l'histoire de Seville

N'étoit en effet que veuille ;

On pouvoit bien le démontrer ;
Mais qu'il venoit de rencontrer
Certaine Dame de Toledé ,
Qui n'étoit ni vieille , ni laide ,
Et qu'on nommoit Victoria
De la Portocarreria ,
A qui Fernand dans son voyage
Avoit promis le mariage ;
Qu'elle l'avoit fort bien reçu
Chez elle , sans qu'il fût connu ;
Et qu'une promesse signée ,
Ne pouvoit être contestée ,
Ajoûtant qu'un homme d'honneur
Se diffame en offrant son cœur
Dans Madrid , tandis qu'à Toledé
Une donzelle le possède .
Pour montrer qu'il ne mentoit pas ,
Il fit voir aux deux Riberas
La promesse de mariage ,
Qui servoit d'un bon témoignage ;
Antoine reconnut soudain
L'écriture de son cousin ,
Et Dom Fernand devint tout blême ;
Parce qu'il s'y trompoit lui-même ,
Quoiqu'il n'eût rien écrit pourtant ,
Le pere & la mere à l'instant ,
Très-froidement les saluerent ,
Et tout d'un coup se retirèrent .

Antoine tant soit peu mutin,
Querela Monsieur son cousin
De l'avoir chargé d'une affaire
A laquelle il ne pensoit guere;
Puis sortit, & chemin faisant,
Il dit encore à Dom Fernand,
Qu'avec une malice noire,
Il trompoit Madame Victoire,
Et lui voulant représenter
Ce qui pouvoit en arriver,
Il assura que jamais fille,
Tant en Espagne qu'en Castille,
Ne voudroit recevoir ses vœux,
Et qu'il seroit encor heureux,
Après une pareille histoire,
D'épouser Madame Victoire,
Dont le frere avoit trop de cœur
Pour épargner un suborneur.
Ce fut à Fernand à se taire.
Sur un reproche si severe;
Sa conscience en ce moment,
Le convainquoit suffisamment
De fourbe contre une personne
Gracieuse, obligeante & bonne,
Et la promesse de sa main
Lui causoit beaucoup de chagrin,
Ne pouvant deviner, ni dire
Comment il avoit pû l'écrire.

Victoire enfin chez Dom Pedro,
Mit la Lettre de Diego
Entre les mains de sa Maîtresse ;
Qui lui dit avec allegresse ,
Que les cousins étoient venus
Pour se disculper des abus ,
En plaidant assez bien leur cause ;
Mais qu'on avoit bien autre chose
A reprocher à Dom Fernand ,
Que l'ancien attachement
Pour sa donzelle de Seville ,
Puis conta de fil en aiguille
Ce que Victoria sçavoit ,
Beaucoup mieux qu'on ne lui contoît ,
Et dont elle fit l'étonnée ,
Détestant cent fois la menée
De Monsieur Fernand. L'on pria
Madame Elvire ce jour-là ,
D'aller voir une Comédie
Chez une Dame son amie.
Victoria , qui ne songeoit
Qu'à tout ce qui l'interessoit ,
Espéra que si Dame Elvire
Vouloit bien ne la pas dédire ,
Cette Comédie en effet
Seroit utile à son projet.
Elle dit donc à sa maîtresse ,
Que si malgré toute sagesse

Elle avoit desir de se voir
Avec Diego dès ce soir,
Rien n'étoit plus facile à faire;
Que le grand logis de son pere
Santillane, assez près de-là,
Etoit commode pour cela,
Et que partant de fort bonne heure
Pour aller à cette demeure,
Elle pourroit voir à gogo,
Son amoureux Dom Diego,
Puis se rendre chez son amie
Assez tôt pour la Comédie.
Elvire, qui réellement
N'avoit écouté Dom Fernand
Que pour preuve d'obéissance,
Ne marqua point de répugnance
À ce que lui signifia
L'adorable Victoria,
Très-propre à mener ce négoce.
Elles monterent en carosse
Dès que Dom Pedro fut au lit,
Et se rendirent vers la nuit
En la maison du voisinage,
Que Victoire avoit à louage.
Dom Santillane & Beatris
Firent les honneurs du logis.
Elvire écrivit une Lettre
A Diego, & lui fit remettre,

Et Victoire secrettement ,
En fit une pour Dom Fernand ,
Au nom d'Elvire , par laquelle
Cette adroite & fine femelle
Lui fit sçavoir que s'il vouloit ,
Leur mariage se feroit ;
Que jalouse de son mérite ,
De puis sa derniere visite ,
Elle avoit pris un bon dessein ,
Et ne prétendoit plus enfin
Obéir à Monsieur son pere ,
Dont l'humeur étoit trop sévere.
Par ce Billet , elle marquoit
Dans quelle maison elle étoit ,
Puis à Fernand l'on fit remettre
Bien-tôt cette seconde Lettre ,
Par un fidelle & vieux Laquais ,
Qu'on avoit fait venir exprès.
Victoire en fit une troisième ,
Que Rodrigue porta lui même
A Maître Pedro de Silva ;
Elle l'avertissoit par là ,
Que sa fille un peu trop hardie ,
Loin d'aller à la Comédie ,
Comme il venoit de l'ordonner ,
S'étoit fait vîtement mener
A la maison où d'ordinaire ,
Logeoit Santillane son pere ;

Qu'elle avoit mandé Dom Fernand

Pour l'épouser, & que sçachant

Fort bien tout le désavantage

Qu'il trouvoit dans ce mariage,

Elle avoit crû vraiment devoir

Au plutôt lui faire sçavoir,

Pour lui témoigner tout le zele

D'une Gouvernante fidelle.

Santillane, homme fort subtil,

Dit qu'on menât un Algoüazil,

Que dans Paris pour l'ordinaire

Nous appellons un Commissaire.

Dom Pedre, qui s'étoit couché,

S'habilla fort effarouché.

Pendant qu'il mettra sa culotte;

Son habit & sa rodingotte,

Et qu'il fera venir le Guet,

Retournons voir ce que l'on fait

Chez Victoire l'ingénieuse.

Par une rencontre chanceuse,

Les Billets pour nos amoureux,

Avoient été reçûs tous deux.

Dom Diegue à cette nouvelle,

Vint le premier pour voir sa belle,

Et Victoire en femme d'esprit,

Le reçût fort bien, puis le mit

Dans une chambre avec Elvire.

Je ne peux à présent vous dire

Les doux propos de ces amans,
Je n'en ai vraiment pas le temps;
Car Dom Fernand est à la porte,
Et n'y frappe pas de main morte.
Victoria courut ouvrir,
Et lui dit que pour le servir
Elle mettoit tout en usage,
Dont cet amoureux personnage
La remercia sur le champ
En beaux termes, lui promettant
Plus qu'elle ne pouvoit écrire.
Elle lui dit d'attendre Elvire
Dans une chambre, où sans mentir
Elle devoit bien-tôt venir,
Et l'enferma seul sans lumière,
Lui remontrant qu'il falloit faire
Ce que sa maîtresse vouloit,
Qu'après elle se montreroit;
Mais qu'assurément une fille
Si jeune, & de bonne famille,
Ne pourroit jamais soutenir
Un pareil assaut sans rougir.
Cela fait, Madame Victoire
Alla quitter sa robe noire,
Et mit sur elle promptement
Un magnifique habillement,
Puis revint trouver le bon Sire,
Qui la prit pour Madame Elvire.

Ayant sur elle des habits
Pleins de perles & de rubis,
Sans compter les parfums & l'ambre
Dont elle enbauma cette chambre.
Là-dessus le Seigneur Pedro,
Le Commissaire & Rodrigo,
Fort heureusement arriverent,
Et sans rien demander, entrerent
Où Dame Elvire en belle humeur,
Etoit avec son serviteur.
Ces deux jeunes gens en chemise,
Eurent une grande surprise.
Dom Pedro, comme un furieux;
Pensa les enfiler tous deux;
Mais l'Algoziazil ou Commissaire,
Homme d'une grande lumiere,
Ayant reconnu Diego,
Dit, prenez garde au qui pro quo,
Ce n'est pas Fernand de Seville,
Qui cajole ici votre fille :
Mais Diego de Maradas,
Qui certes ne lui cede pas
En condition, en richesse,
Non plus qu'en mine & politesse.
Dom Pedre en usa prudemment,
Et releva dans le moment
Dame Elvire, qui s'étoit mise
A genoux, se voyant surprise.

Il se mit dans la tête enfin,
Que s'il lui donnoit du chagrin,
En s'opposant au mariage,
Il s'en donneroit davantage,
Et que sa fille avoit choisi
D'elle-même un très-bon parti.
Rodrigue approuvant cette affaire,
Pria Pedre & le Commissaire
De venir dans l'appartement,
Où notre amoureux Dom Fernand
Etoit avec Dame Victoire,
Ce qu'on eut grande peine à croire.
On fit ouvrir de par le Roi :
Dom Fernand jura sur sa foi,
Qu'il étoit, quoiqu'on en pût dire,
Avec sa chere femme Elvire.
Maître Pedro, qui l'écoutoit,
Lui répondit qu'il se trompoit ;
Que sa fille en cette journée,
Par un autre étoit épousée ;
Et pour toi , continua-t'il,
Avec ton insolent babli,
Nous vas-tu jurer sur ton ame,
Que Victoire n'est pas ta femme ?
Victoria dans le moment,
Se fit connoître à Dom Fernand,
Qui plus sot qu'un Fondeur de cloches,
Ne pût répondre à ses reproches.

Le Commissaire sans façon ;
Voulut le mener en prison :
Mais le remords de conscience ,
La peur qu'on ne fît violence ,
Le sermon du Seigneur Pedro ,
Qui connoissoit le numero ,
Les larmes de Dame Victoire ,
Son teint aussi blanc que l'ivoire ,
De plus sa générosité ,
Le forcèrent en vérité
A se jeter sur sa maîtresse ,
Pour l'embrasser avec tendresse .
Elle pensa par ce tracas
S'évanouir entre ses bras ,
Et selon toute l'apparence ,
Malgré certaine bienséance ,
Les baisers du Seigneur Fernand ,
Empêchèrent cet accident .
Chacun , comme vous devez croire ,
Prit part au bonheur de Victoire ,
Et Santillane , & Beatris ,
Eloignant alors tous soucis ,
Eurent une telle allégresse ,
Qu'ils pensèrent choir en foiblesse .
Dom Pedro loua Dom Fernand ,
D'en user si loyalement :
Les Dames se complimenterent ,
Et même aussi-tôt s'embrassèrent .

Diego jura d'obéir
 A son beau-pere à l'avenir;
 Et Pedro sans cérémonie,
 Pria toute la compagnie,
 De venir dès le lendemain
 En son logis faire festin,
 Où la grande réjouissance
 Dura quinze jours, je pense.
 Le Commissaire tout ravi,
 Par Pedro fut mené chez lui,
 Et Fernand alors se fit gloire
 De rester auprès de Victoire,
 Qui fut contente infiniment
 Des manieres de son amant.



C H A P I T R E X X I I I.

P O E M E B U R L E S Q U E.

*Malheur imprevu, qui fût cause qu'on ne
 joûa pas la Comedie.*

I Nezille quoiqu'un peu lasse,
 Conta son histoire avec grace.
 Roquebrune en fut si content,
 Qu'il lui prit la main dans l'instant,

Et la baïsa par violence.

Elle blâma son insolence ,

Et dit , sans se mettre en courroux ,

Que des grands Seigneurs & des fous

L'on souffroit tout. De quoi Rancune ,

Qui n'aimoit guère Roquebrune ,

En son ame lui sçût bon gré ,

Comme il l'a depuis déclaré.

L'Espagnole sur son visage ,

Ne pouvoit cacher tout son âge ;

Mais elle avoit de la gayeté ,

Outre des restes de beauté ;

Et quand elle eût été moins belle ,

Cette femme spirituelle

Eût fait beaucoup plus de plaisir ,

Que d'autres qu'on pourroit choisir.

Les auditeurs de son histoire ,

Furent charmez de sa mémoire ,

Et convinrent qu'elle donnoit

A ce Conte , un tour qui plaisoit ,

Quoique pourtant en un langage

Dont elle avoit fort peu d'usage.

La charmante Etoile lui dit ,

Qu'elle avoit vraiment de l'esprit ,

Et qu'elle paroïssoit bien née.

Sur la fin de l'après-dînée ,

On fit la conversation ,

Chacun dans cette occasion ,

Profitant

Profitant du beau paysage,
Le grand jardin & le bocage
Furent remplis d'honnêtes gens.
On soupa comme on soupe au Mans ;
C'est-à-dire , en langue vulgaire ,
Qu'on fit une très-grande chère ,
Et tout le monde après souper ,
Dans un salon vint se placer ,
Pour oïr la piece comique :
Mais Mademoiselle Angelique ,
Et Caverne n'étant point-là ,
Sur le champ on les appella ;
L'on fut long-temps à les attendre ,
Et l'on n'en pouvoit rien apprendre ,
Quand tout d'un coup on entendit
Grande rumeur , & quand on vit
Entrer la Caverne éplorée ,
Et tout-à-fait défigurée ,
Le cou meurtri , le nez sanglant ,
Les deux bras tendus , & criant
Plus fort qu'un boiteux sans béquille ,
Qu'on avoit enlevé sa fille.
Les sanglots si fort l'oppressoient ,
Et tellement la suffoquoient ,
Que souffrant un cruel martyre ,
Elle eut beaucoup de peine à dire
Que deux ou trois hommes soudain ,
Etoient entrez dans le jardin .

Comme elle lisoit , & qu'un drille
S'étant jetté dessus sa fille ,
L'avoit mise sur un cheval ;
Qu'un autre homme encore plus brutal ,
Craignant de la trouver rebelle ,
S'étoit aussi jetté sur elle ,
Et l'avoit battuë amplement
Comme on le voyoit à l'instant.
Elle dit encor toute en larmes ,
Qu'elle avoit suivi ces Gens d'armes ,
En criant bien fort aux voleurs ;
Mais que lasse de ses clameurs ,
Elle venoit en diligence ,
Chercher quelque bonne assistance.
Comme elle achevoit de parler ,
On l'entendit si fort hurler ,
Qu'elle fit peur à tout le monde ,
Sa douleur étoit sans seconde.
On vit monter le sieur Destin ,
Sur le cheval de Ragotin ,
(Je ne sçai si c'étoit le même
Qui par une infortune extrême ,
L'avoit ci devant jetté bas ,
En lui causant force embarras.)
Plusieurs jeunes hommes monterent
Sur d'autres chevaux qu'ils trouverent ,
Et coururent après Destin
Qui je pense , étoit déjà loin ,

Le ſieur la Rancune & l'Olive ,
Dont la douleur étoit moins vive ,
Allerent à pied les derniers ,
Et ſuivirent les Cavaliers.
Roquebrune crut être utile ,
En reſtant avec Inezille
Et l'Etoile , qui conſoloient
Caverne autant qu'elles pouvoient.
On a trouvé fort à redire
De ce que ce maître en ſatire ,
Ne ſuivit pas ſes compagnons
Qui ſe diſoient vrais champions ;
Plusieurs on crû ſans raillerie ,
Que c'étoit par poltronnerie ,
Et d'autres un peu plus au fait ;
On trouvé qu'il avoit bien fait
De demeurer au près des Dames.
Enfin les hommes , & les femmes ,
Ne trouvant point de violons ,
Dancerent long-tems aux chanſons ,
Et cette grande compagnie
N'eût point ce ſoir de comédie.
Caverne qui s'évanoïſſoit ,
Fut miſe dans un fort bon lit.
L'Etoile toujours débonnaire ,
En eut un ſoin comme de ſa mère ,
Et Dame Inezille en ce ci ,
Fut très officieuſe auſſi.

La malade un peu moins débile,
Pria qu'on la laissât tranquille,
Et le favori d'Apollon,
Mena ses Dames au salon.
A peine étoient-elles en place,
Qu'une servante à large face,
Dir à l'Etoile en cet endroit,
Que Caverne la demandoit,
Elle y courut par complaisance,
Et selon toute l'apparence,
Si Roquebrune fut galant,
Il profita de ce moment,
Et pria la belle Inezille,
De vouloir être un peu docile.
Aussitôt que Caverne vit
L'aimable étoile, elle lui dit
De fermer promptement la porte,
Et se mit à pleurer de force
Qu'on eût pensé que son cerveau
Alloit tout à fait fondre en eau,
S'écorchant parfois la paupière,
D'une pitoyable manière.
L'Etoile pour la consoler,
Lui dit qu'il falloit espérer
Que sa fille seroit trouvée.
Je voudrois qu'elle fût crevée,
Reprit la caverne en pleurant
Encore plus fort qu'auparavant:

Oui, je voudrois ajoûta t'elle ;
n'en apprendre aucune nouvelle,
Et que je n'eusse desormais,
Qu'à montrer de justes regrets ;
Mais il faut que je la haïsse ,
Que je blâme son artifice ,
Et que je me repente hélas !
D'avoir mis au jour ses appas ;
Tenés, voyés par cette lettre ,
Le crime qu'elle ose commettre ;
Jugés quel doit être mon sort ,
Et lisés l'arrêt de ma mort-
Caverne entierement outrée ,
Parut de rechef éplorée ,
Et l'Etoile fort en souci ,
Lût à peu près ce que voici.

Si vous doutiés comme n'a guère ,
De tout ce que j'ai dit, ma chere ,
De mon bien & de ma maison ,
Vous n'auriés vraiment pas raison ;
Puis-je en pareille conjoncture
Vous tromper par quelque imposture ?
Moi qui par ma sincérité ,
Peut mériter votre bonté.
C'est pour cela, belle Angelique ,
Que je suis amant véridique ,
Et que je veux l'être toujours.
Au nom du grand Dieu des amours,

A qui je fais souvent offrande,
Promettés ce que je demande,
Puisque je ne veux un tel prix,
Que quand vous verrés qui je suis.

Dès qu'elle eût achevé de lire,
La Caverne se mit à dire :
Ma chere , connoissés-vous bien
L'écriture de ce vaurien !

Je la connois comme la mienne ,
Reprit l'autre Comedienne.

C'est de Leandre affûrement ,
Valet du Destin , qui souvent
Ecrit nos rôles. C'est lui-même

Qui par la trahison extrême ,
Me donne un si terrible assaut ,

Répondit Caverne aussitôt ;

Voyés encore , ajouta-t'elle ,

Par cette autre lettre cruelle ;

Ce que demande ce marmot :

La voici quasi mot pour mot.

Il ne tiendra qu'à vous , ma mie ,
De me rendre heureux pour la vie ,
Si réellement vous pensés

De même que ces jours passés ,
Certain fermier sur deux paroles ,
Vient de m'envoyer cent pistoles ,

Avecque deux de ses chevaux
Des plus fringans & des plus beaux ,

C'est plus qu'il ne vous faut , ma chere ,
Pour nous rendre dans l'Angleterre ,
D'où mon pere qui m'aime fort ,
Me fera revenir d'abord ,
En voulant alors condescendre
A ce que je pourai prétendre.
He-bien voies vous le méfait
D'Angelique & de ce valet :
De cette petite effrontée ,
Que j'avois si bien élevée ,
Et de ce jeune homme maudit ,
Dont nous admirions tous l'esprit ,
La bonne conduite , & l'air sage :
Ce qui m'étonne davantage
C'est qu'on ne les à vû jamais .
Seulement se parler de près ,
Et que ma fille assez rieuse ,
N'avoit point l'air d'une amoureuse :
Et pour tant j'apprens en ce jour ,
Qu'elle a la rage de l'amour.
Elle écrivoit à son Leandre
Tantôt , d'une façon si tendre ,
Que je ne l'aurois jamais crû ,
Si pour l'ors je ne l'avois vû.
Vous penfiés que telle causeuse ,
Ne pouvoit être sérieuse ;
Ha ha ! vous vous trompiés vraiment.
Elle parle toute autrement

Dans ses lettres , si j'avois celle
Que j'ay prise à cette rebelle ,
Vous verriés qu'à dix & sept ans,
Elle en sçait bien plus que des gens
Habiles en coqueterie.
Oh Dieux , qu'elle à d'effronterie !
Moi même je la conduisois
Aujourd'huy dans ce petit bois ,
Où par une horrible menée ,
Elle vient de m'être enlevée ,
Pour lui reprocher sans témoins ;
Qu'elle méconnoissoit mes soins ,
Et mainte autre peine cruelle :
Je veux vous dire , ajoûta-telle ,
Quelque jours ce que j'ai souffert ,
En vous parlant à cœur ouvert ,
Et vous pourés juger ma chère ,
Si fille doit plus à sa mere.
Oui , la mienne devoit m'aimer
Plus que je ne peux l'exprimer.
L'Etoile de douleur atteinte ,
Ne pouvoit répondre à sa plainte ,
Et puis il étoit bon d'ailleurs ,
De laisser un cours à ses pleurs.
Mais s'il chériffoit tant ma fille ,
Et s'il la trouvoit si gentille ,
Reprit caverne en soupirant ,
Pourquoi maltraiter la main :

Car on ma rudement battue ;
Mêmes après m'être rendue :
Et si ce malheureux garçon
Est riche & de bonne maison,
Pourquoi ravit-il Angelique ?
Il est donc voleur domestique ?
Caverne fut encor longtemps
A faire ses gémissemens,
Sa Compagne faisant en sorte
De rompre une douleur si forte.
Le maître de ce beau manoir ,
Vint dans la chambre pour favoir
De ces nouvelles , & pour dire
Qu'il alloit la faire conduire
Au Mans, si c'étoit son desir ;
Dans un Coche prest à partir.
Caverne le pria sur l'heure ,
De la laisser en sa demeure ,
Jusqu'au lendemain seulement,
Ce qu'il accorda poliment.
L'Etoile sans ceremonie ,
Voulut lui tenir compagnie ;
Et deux ou trois Dames du Mans
Reccurent presque au même temps ;
Dans un bon Carosse Inezille
Qui n'avoit pas l'esprit tranquile ,
M

138. LE ROMAN COMIQUE.

Parce que Monsieur son époux ;

Etoit je pense, trop jaloux.

Roquebrune avec grandes peines,

Reste près des Comédiennes ,

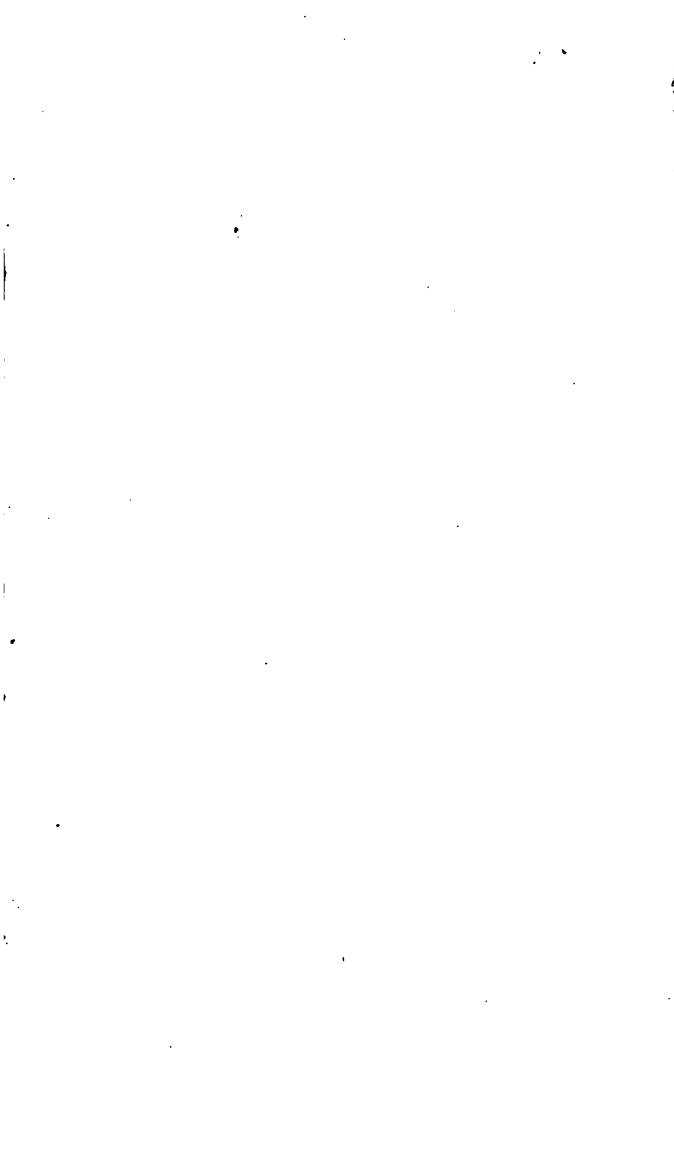
N'osant les quitter par honneur,

Dans un si terrible malheur :

Mais comme on sçait, cœur qui soupire,

N'a pas toujours ce qu'il desire,

Fin de la seconde partie.



41626693

